

ARKADI ET BORIS  
STROUGATSKI

IL EST DIFFICILE  
D'ÊTRE UN DIEU

ROMAN



LUNES D'ENCRE  
DENOËL

Arkadi et Boris Strougatski

# Il est difficile d'être un dieu

*Traduit du russe  
par Bernadette Du Crest*

*Édition définitive établie  
par Viktoriya Lajoye*



Éditions Denoël

*« Ce furent des jours où j'appris ce que c'est que souffrir ; ce que c'est qu'avoir honte ; ce que c'est que désespérer. »*

PIERRE ABÉLARD

*« Je dois vous prévenir d'une chose. En accomplissant votre mission, vous serez armés pour renforcer votre autorité. Mais il ne vous est permis en aucune circonstance de faire usage de vos armes. En aucune circonstance. Vous m'avez compris ? »*

ERNEST HEMINGWAY



# Prologue

L'arbalète d'Anka était équipée d'un fût en matière plastique noire, d'une corde d'acier chromé, et un seul mouvement de son levier coulissant suffisait à la bander. Anton n'aimait pas les nouveautés, il utilisait un bon vieil engin du même modèle que celui du maréchal Totz, premier roi d'Arkanar : bardé de cuivre, avec un moulinet sur lequel s'enroulait une corde de boyau. Pachka, lui, avait pris une carabine à air comprimé. Paresseux et peu doué pour les travaux manuels, il considérait les arbalètes comme des armes préhistoriques.

Ils approchèrent d'une rive escarpée et sablonneuse, orientée au nord, où affleuraient les racines enchevêtrées de pins immenses. Anka lâcha la barre du gouvernail et regarda autour d'elle. Le soleil était déjà haut, tout était bleu, vert et jaune : le brouillard bleu au-dessus du lac, les pins vert sombre de la forêt, le sable jaune de la rive opposée. Et au-dessus d'eux, le ciel d'un bleu très clair.

« Il n'y a rien ici », dit Pachka.

Les garçons, penchés par-dessus bord, regardaient dans l'eau.

« Je vois un énorme brochet, affirma Anton.

— Avec des nageoires comme ça ? » demanda Pachka.

Anton ne répondit pas. Anka regarda, elle aussi, mais n'aperçut que son propre reflet.

« Si on se baignait ? proposa Pachka. Elle est un peu froide », ajouta-t-il, après avoir mouillé son bras jusqu'au coude.

Anton passa à l'avant et sauta sur la rive. La barque tangua. Anton l'attrapa pour la stabiliser, le temps que Pachka saute à son tour. Celui-ci se leva, mit la rame sur ses épaules, comme une planche, et tout en se tortillant, chanta :

*Vieux capitaine Vitslipoutsli !  
Ne dors-tu pas mon ami ?  
Attention, vers toi s'approchent  
Des bancs de requins frits !*

Anton tira brusquement sur la barque sans rien dire.

« Hé ! » cria Pachka, en se retenant au bord.

« Pourquoi frits ? demanda Anka.

— Je ne sais pas », dit Pachka. Ils sortirent tous les deux de la barque. « N'empêche que c'est bien, hein ? Des bancs de requins frits ! »

Ils tirèrent l'embarcation sur la berge, leurs pieds s'enfonçant dans le sable humide, abondamment recouvert d'aiguilles sèches et de pommes de pin. Ils tirèrent complètement la barque, lourde et glissante, hors de l'eau, puis s'arrêtèrent, essoufflés.

« Je me suis écrasé le pied », se plaignit Pachka, tout en arrangeant le bandeau rouge qui ceignait son front. Il faisait bien attention à ce que le nœud du tissu se trouvât exactement au-dessus de l'oreille droite, comme chez les pirates iroukanais à grand nez.

« La vie ne m'est pas chère, ohé ! » déclara-t-il.

Anka suçait consciencieusement son doigt.

« Une écharde ? demanda Anton.

— Non. Une écorchure. Il y en a un qui a de ces ongles...

— Montre ça. »

Elle tendit le doigt.

« Oui, dit Anton, une blessure. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— Sur les épaules et... on suit la rive, proposa Pachka.

— Ce n'était pas la peine de débarquer alors, dit Anton.

— En barque, même une poule y arriverait, expliqua Pachka. Mais sur le bord, il y a, primo, les roseaux, secundo, les pentes raides, tertio, les remous. Avec des lottes. Et des silures.

— Des bancs de requins frits, dit Anton.

— Tu as déjà plongé dans des remous ?

— Oui.

— J'ai jamais eu l'occasion de te voir le faire.

— Il y a beaucoup de choses que tu n'as jamais vues. »

Anka leur tourna le dos, tendit son arbalète et tira sur un pin, à vingt pas de là. L'écorce vola en éclats.

« Bravo ! » s'exclama Pachka qui tira aussitôt à la carabine. Il avait visé le carreau d'Anka, mais passa à côté. « Je n'ai pas pu retenir mon souffle, expliqua-t-il.

— Et si tu avais pu ? » demanda Anton. Il fixait Anka.

Elle tirait le moufle de la corde. Ses muscles étaient parfaits. Anton regardait avec plaisir la petite boule dure du biceps rouler sous la peau bronzée.

Anka visa très soigneusement et tira. Le carreau se ficha dans le tronc, un peu en dessous du premier.

« Nous avons tort de faire ça, dit-elle.

— Quoi ? demanda Anton.

— Nous abîmons les arbres, voilà ce que nous faisons. Hier, un gosse a tiré dans un arbre avec un arc, je l'ai obligé à retirer la flèche avec ses dents.

— Pachka, dit Anton. Vas-y, tu as de bonnes dents.

— J'ai la dent creuse, répondit Pachka.

— D'accord, dit Anka. Faisons autre chose.

— Je n'ai pas très envie de faire de l'escalade, dit Anton.

— Moi non plus. Allons tout droit.

— Où ? demanda Pachka.

— Là où nos jambes nous porteront.

— Alors ? demanda Anton.

— Allons dans la saïva, proposa Pachka. Anton, allons sur la Route Oubliée. Tu t'en souviens ?

— Et comment !

— Tu sais, ma petite Anka... commença Pachka.

— Je ne suis pas ta petite Anka », l'interrompit-elle brutalement. Elle détestait qu'on l'appelle autrement qu'Anka. Anton le savait très bien, aussi dit-il très vite :

« La Route Oubliée est interdite aux véhicules. Et elle n'est pas sur les cartes. Personne ne sait où elle mène.

— Vous y êtes déjà allés ?

— Oui. Mais on n'a pas eu le temps d'explorer.

— Une route de nulle part qui ne mène nulle part », déclara Pachka, remis de l'algarade.

« Formidable ! » s'écria Anka. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes noires. « Allons-y. On arrivera avant le soir ?

— Bien sûr ! Avant midi même. »

Ils grimpèrent l'escarpement. Arrivé en haut, Pachka se retourna. Il vit en contrebas le lac bleu azur, où les bancs de sable faisaient des taches, la barque sur le rivage, et dans les eaux calmes du bord, de grandes ondes qui s'élargissaient – le fameux brochet sans doute. Pachka ressentait l'exaltation diffuse qu'il éprouvait toutes les fois qu'Anton et lui se sauvaient du pensionnat et que les attendait toute une journée de liberté totale, pleine d'endroits inconnus, de fraises des bois, de clairières chaudes et désertes, de lézards gris, d'inattendues sources d'eau glaciale. Et comme d'habitude, il eut envie de crier, de sauter, et le fit, sous le regard d'Anton qui riait et le comprenait parfaitement. Anka mit deux doigts dans sa bouche et siffla follement. Ils entrèrent dans la forêt.

Les grands pins étaient espacés ; leurs pas glissaient sur un tapis d'aiguilles. Les rayons obliques du soleil filtraient à travers les troncs très droits ; le sol était couvert de taches dorées. L'air sentait la résine, les eaux lacustres et la fraise des bois ; des oiseaux invisibles criaient dans le ciel.

Anka marchait devant, son arbalète sous le bras, et de temps en temps se baissait pour cueillir des fraises, rouges comme du sang et brillantes comme de la laque. Anton suivait, portant sur l'épaule le bon vieil engin de combat du maréchal Totz. Son carquois, bourré de carreaux de bonne qualité, lui battait lourdement l'arrière-train. Il regardait le cou d'Anka, hâlé, presque noir, où pointaient les vertèbres. Par instants, il cherchait du regard Pachka, mais ne l'apercevait pas. Seul son bandeau rouge brillait au soleil, tantôt ici, tantôt là. Anton se l'imaginait, le visage maigre et avide, le nez pelé, en alerte, glissant sans bruit entre les troncs, le doigt sur la queue de détente. Pachka courait la saïva, or la saïva ne plaisante pas. *Si elle t'interpelle, l'ami, il faut se dépêcher de répondre*, pensa Anton. Il eut envie de se baisser, mais Anka pouvait se retourner, il aurait l'air stupide.

Anka se retourna et demanda :

« Vous êtes partis sans faire de bruit ? »

Anton haussa les épaules.

« Qui s'en va en faisant du bruit ? »

— Je crois que j'en ai fait, dit-elle soucieuse. J'ai laissé tomber une cuvette, et il y a eu un bruit de pas dans le couloir. C'était la Katia, sans doute, c'était son tour de nous surveiller aujourd'hui. J'ai dû sauter dans le parterre. C'est quoi ces fleurs qui poussent dans le parterre ? »

Anton plissa le front.

« Sous ta fenêtre ? Je ne sais pas, pourquoi ? »

— Elles sont vraiment têtues. *Le vent ne les plie pas, la bourrasque ne les couche pas*. Ça fait des années qu'on saute dedans et elles ne s'en portent pas plus mal.

— C'est curieux », dit Anton, méditatif. Sous ses fenêtres aussi poussaient des fleurs que *le vent ne pliait pas, la bourrasque ne couchait pas*, mais jusqu'alors il n'y avait jamais fait attention.

Anka s'arrêta, l'attendit et lui tendit une poignée de fraises. Il en choisit trois.

« Prends-en encore.

— Merci. Je préfère une à une. Elle est pas mal la Katia, non ? »

— Ça dépend pour qui. Quand on vous dit tous les soirs que vos pieds sont ou sales, ou poussiéreux... »

Elle se tut. Quel plaisir de marcher à côté d'elle dans la forêt, côte à côte, en se touchant par les coudes nus, et de la regarder, si belle, si souple, et cordiale, contrairement à son habitude. Ses grands yeux gris étaient frangés de cils noirs.

« Oui, dit Anton en tendant la main pour ôter une toile d'araignée illuminée de soleil. Évidemment, elle n'a pas les pieds poussiéreux, elle. Quand on vous porte dans les bras pour traverser des flaques, on ne risque pas de se salir... »

— Qui la porte dans ses bras ?

— Henri, de la station de météo. Un grand type, un blond.

— C'est vrai ?

— Et alors ? Tout le monde sait qu'ils sont amoureux. » Ils cessèrent de nouveau de parler. Anton

jeta un coup d'œil à Anka. Ses yeux étaient comme deux fentes noires.

« Et ça s'est passé quand ? demanda-t-elle.

— Par une nuit de pleine lune, répondit Anton à contrecœur. Mais attention, n'en parle pas. »

Anka eut un sourire moqueur.

« Je ne t'ai pas tiré les vers du nez. Tu en veux ? »

Anton prit machinalement des fraises dans la paume tachée et les mit dans sa bouche. *Je n'aime pas les bavards, pensa-t-il. Je ne peux pas supporter les commères.* Il trouva un bon argument :

« Toi aussi, on te portera dans les bras, un jour. Tu aimerais qu'on en parle ?

— Pourquoi crois-tu que je vais le raconter ? demanda distraitement Anka. Je n'aime pas les bavards.

— Dis donc, qu'est-ce que tu médites ?

— Rien de spécial. » Elle haussa les épaules. Au bout d'un instant, elle lui confia : « Tu sais, j'en ai vraiment assez de me laver deux fois les pieds tous les jours que Dieu fait. »

*Pauvre Katia, pensa Anton. Ce n'est pas de la saïva.*

Ils débouchèrent sur un sentier en pente. La forêt, follement envahie de fougères et d'herbes hautes, s'assombrissait de loin en loin. De la mousse et des lichens recouvraient le tronc des pins. Mais la saïva ne plaisante pas. Une voix rauque qui n'avait rien d'humain rugit soudainement :

« Halte ! Jetez vos armes, toi, noble seigneur et toi, noble dame ! »

Quand la saïva vous interpelle, il faut se hâter de répondre. D'un geste précis, Anton fit tomber Anka dans les fougères de gauche, tandis qu'il sautait dans les fougères de droite et se mettait à plat ventre derrière une souche pourrie. Un écho rauque se répercutait encore dans les arbres alors que le sentier était déjà désert. Le silence se réappropria les lieux.

Anton, couché sur le côté, faisait tourner le moulinet afin de bander son arme. Un coup de feu claqua, des débris de mousse tombèrent sur lui. L'inhumaine voix rauque annonça :

« Le noble seigneur est touché au talon ! »

Anton poussa un gémissement et replia la jambe.

« Pas celle-là, la droite », corrigea la voix.

On entendit le rire de Pachka. Anton regarda prudemment par-dessus la souche, mais on ne distinguait rien dans la pénombre verte.

Un sifflement aigu troua l'air, il y eut comme un bruit d'arbre abattu.

« Ouïe ! cria Pachka d'une voix étouffée. Grâce ! Grâce ! Ne me tuez pas ! »

Anton bondit aussitôt. Pachka sortait à reculons des fougères, les mains en l'air. La voix d'Anka demanda : « Anton, tu le vois ?

— Très bien ! répondit Anton en hochant la tête. Ne te retourne pas, cria-t-il à Pachka. Les mains derrière la tête ! »

Pachka obéit et déclara :

« Je ne dirai rien.

— Que faut-il faire de lui ? demanda Anka.

— Tu vas voir », dit Anton qui s'installa sur la souche, son arbalète sur les genoux. « Ton nom ! » lança-t-il avec la voix de Gueksa d'Iroukan.

Le dos de Pachka exprima le mépris et la rébellion. Anton tira. Le lourd carreau s'enfonça dans

une branche, au-dessus de la tête de Pachka.

« Tiens ! cria Anka.

— Je m'appelle Bonn la Sauterelle, avoua Pachka à contrecœur. *Et là, il mourra, l'un de ceux qui étaient avec lui.*

— C'est un violeur et un meurtrier bien connu, expliqua Anton. Mais il ne fait jamais rien pour rien. Qui t'a envoyé ?

— Don Satarina l'Implacable », mentit le prisonnier.

Anton lui dit avec mépris :

« Cette main que voici, il y a deux ans, rompit le fil de la puante vie de don Satarina, au lieu-dit Les Glaives Pesants.

— Je lui décoche un carreau ? proposa Anka.

— J'avais complètement oublié, dit très vite Pachka. En vérité, j'ai été envoyé par Arata le Bel. Il m'a promis cent pièces d'or en échange de vos têtes. »

Anton se tapa sur les genoux.

« Fieffé menteur ! s'écria-t-il. Arata ne voudrait jamais avoir affaire à une canaille comme toi !

— Tu me laisses lui tirer dessus ? » demanda la sanguinaire Anka.

Anton éclata d'un rire diabolique.

« Entre nous soit dit, fit Pachka, tu es blessé au talon droit ; il serait temps de perdre ton sang.

— Des clous ! rétorqua Anton. Primo, je mâche sans cesse de l'écorce d'arbre blanc, secundo, deux ravissantes Barbares m'ont déjà pansé ! »

Les fougères s'écartèrent et Anka se montra. Elle avait la joue écorchée, ses genoux étaient maculés de terre et de taches d'herbe.

« Il faut le jeter dans les marais, déclara-t-elle. Quand l'ennemi ne se rend pas, on l'anéantit. »

Pachka abaissa les bras.

« Tu ne joues pas comme il faut, dit-il à Anton. Avec toi, on a tout le temps l'impression que Gueksa est un type bien.

— Tu en sais des choses ! dit Anton en rejoignant ses amis sur le sentier. La saïva ne plaisante pas, vil mercenaire ! »

Anka rendit la carabine à Pachka.

« Vous vous tirez toujours dessus comme ça ? demanda-t-elle avec envie.

— Bien sûr, s'étonna Pachka. Tu voudrais qu'on crie *Pan ! Pan !* peut-être ? Il faut un élément de risque dans le jeu ! »

Anton lança négligemment.

« Par exemple, nous jouons souvent à Guillaume Tell.

— À tour de rôle, enchaîna Pachka. Un jour c'est moi qui porte la pomme, un jour c'est lui. »

Elle les regarda.

« Ah ! oui ? dit-elle lentement. J'aimerais bien voir ça.

— Ce serait avec plaisir », dit Anton, caustique. « Mais personne n'a de pomme. »

Pachka était tout sourire. Anka lui enleva son bandeau de pirate et le roula prestement en cornet.

« Une pomme, c'est une question de convention. Voilà une magnifique cible. On va jouer à Guillaume Tell. »

Anton prit le bandeau et l'examina attentivement. Il regarda Anka ; ses yeux étaient comme des fentes. Pachka s'amusait. Anton lui tendit le bandeau.

« Je ne rate pas mon but à trente pas, dit-il d'une voix égale. Bien sûr, si les pistolets me sont connus.

— Vraiment ? » s'étonna Anka, avant de s'adresser à Pachka : « Et toi, mon ami, toucherais-tu la cible à trente pas ? »

Pachka posait le bandeau en équilibre sur sa tête.

« Nous essayerons un jour, dit-il en riant. Je ne tirais pas mal dans le temps. »

Anton fit demi-tour et partit en comptant les pas à haute voix :

« Quinze... seize... dix-sept... »

Pachka dit quelque chose qu'Anton n'entendit pas. Anka rit très fort. Trop fort même.

« Trente », dit Anton en se retournant.

À cette distance, Pachka paraissait tout petit. Le petit cône rouge avait l'air d'un chapeau de clown. Pachka souriait. Il continuait à jouer. Anton se baissa et arma lentement son arbalète.

« Je te bénis, Guillaume mon père, cria Pachka. Et je te remercie de tout, quoi qu'il arrive. »

Anton mit en place un carreau et se redressa. Les deux autres le regardaient, côte à côte. Le sentier était comme un couloir sombre et humide, entre de hauts murs verts. Anton souleva l'arbalète. L'engin de guerre du maréchal Totz était devenu très lourd. *J'ai les mains qui tremblent*, pensa Anton, *l'angoisse, tout bêtement*. Il se rappela un jour d'hiver où Pachka et lui avaient lancé, une heure durant, des boules de neige sur la pomme de pin en fonte de la grille du jardin sans jamais l'atteindre, et cela à vingt, à quinze et enfin dix pas. De guerre lasse, au moment de partir, Pachka, avait jeté, sans viser, une dernière boule de neige qui avait touché son but... Anton ramassa toutes ses forces pour épauler l'arbalète. *Anka est trop près*. Il faillit lui crier des'écarter, mais comprit que ce serait stupide. Plus haut. Encore plus haut... Encore... Il eut brusquement la certitude que, même s'il tournait le dos à ses amis, l'énorme carreau transpercerait Pachka à la racine du nez, entre les yeux verts, si gais. Il leva les paupières et regarda Pachka qui ne souriait plus. Anka levait lentement une main aux doigts écartés, son visage était tendu et sérieux. Alors, il inclina l'arbalète encore plus haut et appuya sur la queue de détente.

« Raté », dit-il très fort, sans avoir pu voir où s'était perdu le carreau.

Il partit à grandes enjambées raides. Pachka s'essuya le visage avec son bandeau, le déplia et l'attacha autour de son front. Anka ramassa son arbalète. *Si elle me flanque un coup sur la tête avec ce machin*, se dit Anton, *je lui dirai merci*. Mais elle ne le regarda même pas.

Elle se tourna vers Pachka :

« On part ? »

— Une seconde. »

Pachka regarda Anton et se tapa le front de son doigt replié.

« Tu as eu peur », dit Anton.

Pachka répéta son geste et suivit Anka. Anton leur emboîta le pas. Il essayait de dissiper ses doutes.

*Qu'ai-je fait, après tout ?* se persuadait-il mollement. *Pourquoi font-ils la tête ? Pachka, d'accord, il a eu peur. Je me demande d'ailleurs qui a eu le plus peur, Guillaume le père ou Tell le fils ? Mais Anka ? Elle a dû avoir peur pour lui. Que pouvais-je faire ? Je les suis comme un petit chien. Et si je parlais ? Il y a un beau marais sur la gauche, je trouverai peut-être une chouette.* Mais il ne ralentit même pas sa marche. *C'est pour toujours alors*, pensa-t-il. Il avait lu que cela arrivait très souvent.

Ils arrivèrent à la route abandonnée plus tôt que prévu. Le soleil était haut, il faisait chaud. Des aiguilles de pin leur chatouillaient le cou. La chaussée était formée de deux rangées de dalles de béton, grises et rousses, toutes lézardées. D'épaisses touffes d'herbe desséchée poussaient dans les fentes. Les bas-côtés étaient envahis de bardanes poussiéreuses. Des cétoines bourdonnaient, une d'elles heurta insolemment le front d'Anton. Tout était calme et engourdi.

« Regardez ! » s'exclama Pachka.

Un disque à la peinture écaillée était accroché à un fil de fer rouillé, tendu au milieu de la route. On pouvait y distinguer un rectangle jaune sur fond rouge.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Anka sans grand intérêt.

— C'est pour les automobilistes, dit Pachka. Interdiction de passer.

— Sens interdit, expliqua Anton.

— Pourquoi est-il là ?

— Cela veut dire que les véhicules ne peuvent pas passer par là.

— Pourquoi une route alors ? »

Pachka haussa les épaules.

« C'est qu'elle est très vieille.

— Une route anisotrope, déclara Anton. » Anka lui tournait le dos. « Circulation à sens unique.

— Ils étaient malins dans le temps, fit Pachka. On roulait pendant des kilomètres, et puis *paf !*, sens interdit. Pas moyen de continuer, et personne dans les environs.

— Que peut-il bien y avoir plus loin ? » demanda Anka. Elle regarda autour d'elle. La forêt s'étendait sur des kilomètres : il n'y avait pas âme qui vive. À qui pourrait-on demander des renseignements sur ce qui se trouvait au-delà du panneau. « Et si ce n'était pas un sens interdit ? dit-elle. La peinture est toute partie. »

Anton visa soigneusement et tira. Il aurait voulu que la flèche coupât le fil de fer et que le disque tombât aux pieds d'Anka. Mais elle troua le haut du panneau rouillé dont la peinture s'effrita.

« Idiot », dit Anka sans se retourner.

C'était son premier mot à Anton depuis le jeu de Guillaume Tell. Il eut un sourire forcé.

« *And enterprises of great pitch and moment, with this regard their current turn away and loose the name of action*<sup>[1]</sup> » prononça-t-il.

Le fidèle Pachka cria :

« Regardez, là, les traces d'une voiture ! Elles ont été faites après l'orage ! L'herbe est foulée ! Et là... »

*Il a de la chance*, se dit Anton. Il regarda et aperçut, lui aussi, l'herbe foulée, une traînée noire à l'endroit où l'auto avait freiné à cause d'un trou dans la chaussée.

« Regardez ! dit Pachka. Elle venait de l'autre sens. »

C'était évident, mais Anton répliqua :

« Pas du tout, elle est arrivée de ce côté. »

Pachka leva sur lui des yeux étonnés.

« Tu vois pas, non ?

— Elle est venue de ce côté, s'obstina Anton. Suivons ses traces.

— Tu racontes des idioties ! s'indigna Pachka. D'abord, pas un conducteur convenable ne prendra un sens interdit. Et puis regarde : le trou, les traces de freins... Alors, d'où venait-il ?

— Fiche-moi la paix avec tes gens convenables ! Je ne suis pas convenable, moi, je prends les sens interdits. »

Pachka se mit en colère.

« Vas-y ! » Il bégayait un peu. « Crétin ! Le soleil t'a tapé sur le crâne ! »

Anton se retourna et, regardant droit devant lui, s'engagea dans le sens interdit. Il ne désirait qu'une chose : qu'il y eût là-bas un pont détruit et qu'il fallût passer de l'autre côté. *Il m'embête avec ses convenances ! Elle a qu'à y aller... avec son petit Pachka.* Il se souvint du mécontentement d'Anka quand celui-ci l'avait appelée « ma petite Anka » et il se calma un peu. Il se retourna.

Il vit tout de suite Pachka : Bonn la Sauterelle, plié en deux, suivait les traces de la mystérieuse auto. Le disque rouillé se balançait doucement, le ciel bleu apparaissait dans le trou. Sur le talus, Anka se tenait assise, les coudes posés sur ses genoux nus, le menton appuyé sur ses poings fermés.

... Ils rentrèrent à la nuit tombante. Les garçons ramaient, Anka était à la barre. Une lune rouge se levait sur les arbres noirs, le chœur des grenouilles était assourdissant.

« On avait fait de si beaux projets, dit tristement Anka. Vous alors !... »

Les garçons n'ouvrirent pas la bouche. Puis Pachka demanda à mi-voix :

« Anton, il y avait quoi, là-bas, au-delà du panneau ?

— Un pont détruit. Et le squelette d'un fasciste, enchaîné à une mitrailleuse. » Il réfléchit et ajouta : « Elle était complètement enfoncée dans la terre...

— Ouais... dit Pachka. Ça arrive. Moi, j'ai aidé un type à réparer son auto. »

Quand Roumata dépassa la septième et dernière tombe sur la route, celle de saint Mika, il faisait déjà fort sombre. Le cheval khamakharien tant vanté, gagné au jeu sur don Taméo, était une vraie rosse. Couvert de sueur, éclopé, il avançait d'un trot détestable, tout en zigzags. Roumata lui pressait les flancs du genou, le cinglait à coups de gants entre les oreilles, mais la bête ne faisait que remuer tristement la tête sans aller plus vite. De chaque côté de la route, s'étendaient des buissons qui ressemblaient dans l'obscurité à des volutes de fumée immobiles. Le bourdonnement des moustiques était intolérable. De rares étoiles scintillaient faiblement dans le ciel brouillé. Comme toujours en automne, dans cette contrée maritime aux journées étouffantes, poussiéreuses et aux soirées glaciales, un petit vent, chaud et froid en même temps, soufflait par intermittence.

Roumata s'enveloppa dans sa cape et laissa flotter les rênes. Inutile de se presser. Il restait une heure avant qu'il soit minuit et la forêt du Hoquet profilait déjà à l'horizon sa lisière noire et dentelée. Le long de la route, des champs labourés s'allongeaient ; des marais, miroitant sous les étoiles, exhalaient une odeur de rouille putride ; les tumulus et les palissades en ruine de l'époque de l'Invasion formaient des masses sombres. Au loin, sur la gauche, de lugubres lueurs d'incendie s'allumaient et s'éteignaient : probablement un village en train de brûler, l'un de ces innombrables Mangemort, Pendard ou Tirelaine, qu'une ordonnance impériale avait rebaptisés du nom de Bienvenu, Grâces ou Angélique. Sur des centaines de miles, des rives du Détroit à la saïva de la forêt du Hoquet, s'étirait ce pays, couvert de nuées de moustiques, déchiré de ravins, inondé de marais, accablé de fièvres, de pestes et de rhumes nauséabonds.

À un détour du chemin, une silhouette sombre se détacha des buissons. Le cheval fit un écart, la tête dressée. Roumata saisit les rênes, releva les dentelles de sa manche droite et mit la main à l'épée, l'œil aux aguets. L'homme au bord de la route ôta son chapeau.

« Bonsoir, noble seigneur, dit-il à voix basse. Je vous demande pardon.

— Qu'y a-t-il ? » s'informa Roumata, l'oreille tendue.

Il n'y avait pas d'embuscades silencieuses. Le grincement de l'arc bandé trahissait les brigands ; la mauvaise bière provoquait des rots incoercibles chez les Gris des Sections d'Assaut ; les soldats des barons avaient le souffle lourd et faisaient tinter leurs armes. Quant aux moines, chasseurs d'esclaves, ils se grattaient bruyamment. Or dans les buissons, c'était le silence. L'homme ne devait pas être un guetteur. D'ailleurs, il n'en avait pas l'air : petit, trapu, vêtu d'une modeste cape, son aspect était celui d'un bourgeois.

« Me permettrez-vous de courir à vos côtés ? demanda-t-il en s'inclinant.

— Bien sûr », dit Roumata, tirant sur la bride. « Tu peux te tenir à l'étrier. »

L'homme se mit à côté de lui. Il tenait son chapeau à la main. Le haut de son crâne, bien dégarni, luisait. *Un négociant*, se dit Roumata. Qui achète du lin ou du chanvre à des barons, à des grossistes. Négociant bien hardi d'ailleurs... À moins qu'il n'en soit pas un. Un lettré peut-être ? Un fuyard ? Un réprouvé ? Ils étaient plus nombreux que les marchands à courir les routes, la nuit. Ce pouvait être un espion aussi.

« Qui es-tu et d'où viens-tu ? demanda Roumata.

— Je m'appelle Kihoun, répondit l'homme tristement. Je viens d'Arkanar.

— Tu fuis Arkanar ? » demanda Roumata, se penchant vers lui.

« Oui », acquiesça sombrement le voyageur.

*Drôle de personnage, pensa Roumata. Et si c'était un espion tout de même ? Il faudrait vérifier... Pourquoi, après tout ? Qui en a besoin ? Qui suis-je pour le faire ? Et puis je n'en ai pas envie ! Pourquoi ne le croirais-je pas, au fond ? Voilà un homme, un lettré à n'en pas douter, qui cherche son salut dans la fuite. Il est seul, il a peur, il cherche de l'aide. Il rencontre un gentilhomme. Les aristocrates, par orgueil et par bêtise, ne se mêlent pas de politique, mais leurs épées sont longues et ils n'aiment pas les Gris. Pourquoi Kihoun le Bourgeois ne trouverait-il pas une aide désintéressée chez un noble stupide et hautain ? Je ne le mettrai pas à l'épreuve. Je n'ai aucune raison de le faire. Nous passerons le temps en bavardant et nous nous quitterons bons amis...*

« Kihoun... Je connaissais un Kihoun. Un apothicaire alchimiste qui habitait rue du Fer-Blanc. C'est un parent ?

— Hélas oui, dit l'autre. Un parent éloigné, il est vrai, mais ça leur est bien égal... jusqu'à la douzième génération.

— Et où t'enfuis-tu, Kihoun ?

— N'importe où... Le plus loin possible. Beaucoup s'en vont à Iroukan. Moi aussi, je vais essayer.

— Je vois. Et tu t'imagines que le noble seigneur t'aidera à franchir le poste de garde ? »

Kihoun ne répondit pas.

« Tu crois peut-être que le noble seigneur ignore qui est l'alchimiste de la rue du Fer-Blanc ? »

Kihoun se taisait. *Je n'ai pas trouvé les mots qu'il fallait*, pensa Roumata. Il se dressa sur ses étriers et cria, imitant les hérauts de la place Royale :

« Accusé et déclaré coupable de crimes abominables et impardonnables contre Dieu, la couronne et l'ordre ! »

Kihoun restait muet.

« Et si le noble seigneur était un fanatique de don Reba ? S'il était dévoué corps et âme à la cause et à la doctrine des Gris ? Crois-tu que c'est impossible ? »

Kihoun n'ouvrait pas la bouche. À droite de la route, les lignes brisées d'une potence se détachèrent dans l'obscurité. On distinguait la forme blanchâtre d'un corps nu accroché par les pieds. *Hum, aucun effet*, remarqua Roumata. Il tira sur les rênes, attrapa Kihoun par les épaules et le fit pivoter vers lui.

« Et si le noble seigneur te pendait tout de suite, à côté de ce vagabond ? » demanda-t-il, scrutant le visage blême où les yeux faisaient des trous d'ombre. « Lui-même. Vite et bien. Avec de la bonne corde d'Arkanar. Au nom des grands principes. Pourquoi ne dis-tu rien, Kihoun le grand clerc ? »

L'homme gardait le silence. Il claquait des dents et se contorsionnait faiblement sous la main de Roumata, comme un lézard qu'on écrase. Tout à coup, quelque chose tomba avec un clapotis dans le fossé, et tout de suite, comme pour couvrir le bruit, Kihoun cria avec acharnement :

« Eh bien, vas-y, pends-moi ! Pends-moi, traître ! »

Roumata inspira profondément et relâcha Kihoun.

« Je plaisantais, dit-il. N'aie pas peur.

— Mensonges, mensonges..., bredouillait Kihoun avec des sanglots dans la voix. Partout des mensonges !

— Bon, ne te mets pas en colère. Tu ferais mieux de ramasser ce que tu as jeté. Ça va se mouiller. »

Kihoun se dandina sur place, puis tapota sans raison sa cape et descendit dans le fossé. Roumata

attendait, las, courbé sur sa selle. *C'est toujours comme ça, se dit-il, on ne peut pas faire autrement...*  
Kihoun sortit du fossé en cachant son paquet.

« Des livres, bien sûr », dit Roumata.

Kihoun secoua la tête.

« Non. » Sa voix était enrouée. « Un livre. Mon livre.

— Qu'écris-tu ?

— *Je crains que cela ne vous intéresse guère, noble seigneur. »*

Roumata soupira.

« Attrape l'étrier. Partons. »

Ils restèrent longtemps sans rien dire.

« Écoute, Kihoun, dit Roumata. Je plaisantais. Tu ne dois pas avoir peur de moi.

— Qu'il est beau le monde, qu'il est gai ! Tous les gens plaisantent. Et tous de la même façon.

Même le noble Roumata. »

Roumata fut étonné.

« Tu connais mon nom ?

— Oui, dit Kihoun. Je vous ai reconnu à votre cercle sur le front. J'étais tellement heureux de vous trouver sur ma route... »

Voilà à quoi il pensait quand il m'a crié que j'étais un traître, pensa Roumata. Il dit à voix haute :

« Je te prenais pour un espion. Je tue toujours les espions.

— Un espion... répéta Kihoun. Oui, bien sûr. À notre époque, c'est tellement facile et tellement nourrissant d'être un espion. Notre grand et noble don Reba tient à savoir ce que disent et pensent les sujets du roi. J'aimerais bien être un espion. Un simple indicateur au cabaret de la Joie du Gris. C'est tellement bien, c'est tellement honorable ! À six heures du soir, j'entre dans la taverne et gagne ma place habituelle. Le patron accourt avec ma première chope de bière. Je peux boire jusqu'à plus soif, c'est don Reba qui paie, ou plutôt, personne ne paie. Je sirote ma bière tout en écoutant. Par moments, je fais semblant de noter les conversations, et les clients, pris de peur, viennent m'offrir leur amitié et leur bourse. Je ne vois dans leurs yeux que ce que j'ai envie de voir : une fidélité canine, une peur respectueuse ou une haine impuissante qui m'enchantent. Je peux impunément lutiner les filles, peloter les femmes sous les yeux de leurs maris, des costauds qui se bornent à de petits rires complaisants... Quel magnifique raisonnement, n'est-ce pas, noble seigneur ? Je l'ai entendu dans la bouche d'un gamin de quinze ans, élève à l'École Patriotique...

— Et que lui as-tu dit ? demanda Roumata avec curiosité.

— Que pouvais-je lui dire ? Il n'aurait pas compris. Je lui ai raconté que les hommes de Vaga la Roue, quand ils attrapent un indicateur, lui ouvrent le ventre et lui farcissent les entrailles de poivre... Que les soldats, pris de vin, fourrent les mouchards dans un sac et les noient dans les latrines. C'est la pure vérité, mais il ne m'a pas cru. Il m'a dit que ça n'était pas au programme de leur école. Alors, j'ai sorti un bout de papier et j'ai noté notre entretien. J'en avais besoin pour mon livre. Lui, le pauvre, a cru que c'était pour le dénoncer, de peur : il a fait dans ses chausses... »

Les lumières de l'auberge de Bako le Squelette brillèrent à travers les buissons. Kihoun trébucha et se tut.

« Que se passe-t-il ? demanda Roumata.

— Il y a une patrouille de Gris là-bas, dit Kihoun à mi-voix.

— Et alors ? Écoute un autre raisonnement, honorable Kihoun. Nous aimons et nous estimons ces braves garçons simples et brutaux, nos bonnes bêtes de combat. Nous avons besoin d'eux. Dorénavant, le peuple devra tenir sa langue, s'il ne veut pas la voir à une potence ! » Il éclata de rire, parce que

cela était magnifiquement dit, dans les meilleures traditions des casernes de Gris.

Kihoun se recroquevilla et rentra la tête dans les épaules.

« La langue des petites gens doit rester à sa place. Si Dieu a donné une langue au peuple, ce n'est pas pour discourir mais pour lécher les bottes de son maître, lequel maître lui est échu de tout temps... »

Devant l'auberge, les chevaux sellés de la patrouille de Gris piétinaient près de leur poteau d'attache. Par la fenêtre ouverte s'échappaient de frénétiques jurons émis par des voix de rogomme. Les dés à jouer claquaient. À la porte, barrant le passage de sa panse monstrueuse, se tenait Bako le Squelette, vêtu d'une blouse de cuir déchirée aux manches retroussées. Ses pattes velues tenaient une cognée. Il venait de couper du chien pour le ragoût du jour et, encore suant de l'effort, était sorti pour reprendre haleine. Un Gris à l'air abattu était assis sur les marches, sa hache d'armes entre les genoux. Le manche de l'arme lui tirait la joue de côté, il avait un air mélancolique d'après-boire. Apercevant le cavalier, il fit provision de salive et brailla d'une voix mouillée :

« Ha-alte ! Hé ! toi, là-bas, le no-oble ! »

Roumata, le menton levé, poursuivit sa route, sans le regarder.

« ... Et si la langue du vilain ne lèche pas la bonne botte, dit-il très haut, qu'elle soit arrachée, car il est dit : *Ta langue est mon ennemie...* »

Kihoun, caché derrière la croupe du cheval, avançait à grands pas. Du coin de l'œil, Roumata vit son crâne chauve, luisant de sueur.

« Halte qu'on te dit ! » rugit le Gris.

On l'entendit dégringoler les marches dans un fracas de hache et maudire pêle-mêle Dieu, le diable et les salauds de nobles.

*Ils sont à peu près cinq*, se dit Roumata en relevant ses manchettes. *Des bouchers pris de vin. Une bagatelle.*

Ils dépassèrent l'auberge et se dirigèrent vers la forêt.

« Je pourrais aller plus vite s'il le fallait », dit Kihoun d'une voix dont la fermeté était peu naturelle.

« Une bagatelle ! s'exclama Roumata en arrêtant son cheval. Ce serait ennuyeux d'avoir fait tant de miles sans s'être battu une seule fois ! Tu n'as vraiment jamais envie de te battre, Kihoun ? Des mots, toujours des mots... »

— Non, dit Kihoun, je n'ai jamais envie de me battre.

— C'est ça le malheur », dit Roumata entre ses dents, tandis qu'il faisait tourner sa monture, puis enfilait ses gants sans se presser.

Du virage, deux cavaliers surgirent qui, l'apercevant, s'arrêtèrent brusquement.

« Hé ! là-bas, noble seigneur, cria l'un d'eux. Allez, montre-nous ton laissez-passer ! »

— Marauds ! cracha Roumata d'une voix glacée. Vous ne savez pas lire, qu'en feriez-vous ? »

Il pressa son cheval du genou et s'avança au trot à la rencontre des Gris. *Ils ont peur*, se dit-il. *Ils hésitent... Si je pouvais au moins leur coller une paire de gifles ! Mais non... Rien à faire. Et j'ai une telle envie de décharger la haine accumulée en un jour... Mais nous conserverons de bons sentiments, pardonnant à tous, nous serons calmes comme des dieux. Les dieux ne sont jamais pressés, ils ont l'éternité devant eux...*

Il s'approcha très près. Les hommes levèrent leurs haches d'un geste indécis et reculèrent.

« Eh bien ? dit Roumata.

— Mais alors... bredouilla le premier d'un ton gêné. Et alors, mais c'est don Roumata. »

Son compagnon fit faire demi-tour à son cheval et s'enfuit au galop. L'autre reculait toujours, la

hache baissée.

« On s'excuse, noble seigneur, dit-il avec volubilité. On s'est trompés. Une petite erreur. Une affaire d'État. C'est toujours possible les petites erreurs dans ces cas-là. Les gars avaient un peu bu. Ils ont fait du zèle... » Il s'écartait peu à peu. « Vous comprenez, les temps sont durs... Nous faisons la chasse aux lettrés en fuite. Ce serait mauvais pour nous si vous alliez vous plaindre, noble seigneur... »

Roumata lui tourna le dos.

« Je souhaite bonne route au noble seigneur ! » fit l'autre avec soulagement.

Quand il fut parti, Roumata appela à voix basse :

« Kihoun ! »

Personne ne répondit.

« Hé, Kihoun ! »

Pas de réponse. Tendait l'oreille, Roumata perçut à travers le zonzon des moustiques un bruit de feuilles froissées. Kihoun s'enfuyait à travers champs, vers l'ouest, du côté de la frontière iroukanienne, à une vingtaine de miles de là. *Et voilà, se dit Roumata. C'est tout. La conversation est finie. C'est toujours la même chose. On tâte le terrain, on échange prudemment des propos à double sens... Pendant des semaines, on s'use l'âme à bavarder stupidement avec un tas de fripouilles, et quand on tombe sur quelqu'un de bien, le temps vous manque. Il faut le cacher, le sauver, l'expédier en lieu sûr, et il s'en va sans avoir compris s'il avait eu affaire à un ami ou à un dégénéré capricieux. Moi non plus je ne saurai rien de lui. Ce qu'il veut, ce qu'il peut, pour quoi il vit...*

Il se rappela Arkanar, le soir. De belles maisons en pierre de taille bordent les rues principales, d'accueillantes lanternes brillent aux portes des auberges. Des boutiquiers bien nourris et béats, installés à des tables très propres, boivent de la bière en affirmant que le monde n'est pas si mal que ça : le prix du blé baisse, celui des cuirasses monte, les complots sont découverts à temps, on empale les magiciens et les clercs suspects, le roi, à son habitude, est auguste et éclairé, don Reba est extraordinairement intelligent, ayant l'œil à tout. « Qu'est-ce que les gens n'inventent pas ! La Terre est ronde ! Elle peut bien être carrée, ce n'est pas une raison pour troubler les esprits ! », « C'est l'instruction, c'est l'instruction qui est cause de tout, mes amis ! L'argent ne fait pas le bonheur, paraît-il, les vilains sont des hommes, eux aussi, et ainsi de suite, de plus en plus loin, on commence par des pamphlets et on finit par la révolte... », « Il faut tous les empaler, mes amis !... Moi, qu'est-ce que je ferais ? Je demanderais carrément : tu sais lire et écrire ? Au pal ! Tu écris des vers ? Au pal ! Tu sais compter ? Au pal ! Tu en sais trop ! », « Bina, ma poulette, encore trois bières et du civet ! ». Dans les rues, le pavé résonne sous les bottes cloutées de garçons en chemises grises, trapus, rougeauds, tenant de grosses haches sur l'épaule droite. « Frères ! Les voilà nos défenseurs ! Ceux-là ne faibliront pas ! Jamais de la vie ! Et mon gars, vous savez, mon gars... il est toujours dans le flanc droit ! Et dire qu'hier encore je lui frottai les côtes ! Non, nous ne sommes pas dans un temps de troubles, mes amis ! Fermeté du trône, prospérité, tranquillité inébranlable et justice. Hourra pour les compagnies grises ! Hourra pour don Reba ! Gloire à notre roi ! Ah ! mes frères, quelle belle vie que la nôtre !... »

Mais dans les plaines obscures du royaume d'Arkanar, qu'éclairent des lueurs d'incendies et les étincelles des torches, par ses routes et ses chemins, des centaines de malheureux, dévorés par les moustiques, les jambes en sang, couverts de sueur et de poussière, épuisés, fous de peur, désespérés, mais forts de leur unique conviction, errent en fuite, évitant les postes de garde ; ils ont été mis hors la loi parce qu'ils savent et veulent soigner, instruire leur peuple épuisé de maladies, embourbé dans l'ignorance ; parce que, pareils à des dieux, ils tirent de l'argile et de la pierre une seconde nature qui

embellit la vie d'un peuple qui ne connaît pas la beauté ; parce qu'ils percent les secrets de la nature en espérant les mettre au service de leur peuple, malhabile, terrorisé par de vieilles histoires de démons... Ils sont sans défense, bons, dénués de sens pratique, ils sont très en avance sur leur siècle...

Roumata ôta son gant et en frappa à toute volée son cheval entre les oreilles.

« Avance, vieille rosse ! » dit-il en russe.

Il était minuit quand il entra dans la forêt.

Personne ne pouvait dire exactement d'où venait cet étrange nom : forêt du Hoquet. Selon les dires officiels, il y a trois cents ans, les troupes de Totz, maréchal d'Empire puis premier roi d'Arkanar, en poursuivant des hordes en retraite de Peaux-Cuivrées, s'étaient frayé un passage à travers la saïva, et au cours d'un bivouac, avaient tiré de l'écorce d'arbres blancs une sorte de bière dont l'un des effets avait été un hoquet incoercible. L'histoire disait que le maréchal Totz, inspectant un matin le campement, avait dit en fronçant son nez aristocratique : « En vérité, cela est insupportable ! Tout le bois hoquette et empeste la cervoise ! » De là serait venu ce nom insolite.

De toute façon, ce n'était pas une forêt tout à fait ordinaire. Il y poussait d'énormes arbres aux rigides troncs blancs qu'on ne trouvait nulle part ailleurs dans l'Empire, ni dans le duché d'Iroukan, ni, à plus forte raison, dans la république marchande de Soan, dont les forêts étaient depuis longtemps changées en coques de navire. On disait qu'au pays des Barbares, derrière la chaîne du Nord Rouge, il y en avait beaucoup, mais que ne disait-on pas du pays des Barbares...

La forêt était traversée par une route tracée deux siècles auparavant, qui menait à des mines d'argent et était fieffée aux barons Pampa, descendants d'un compagnon d'armes du maréchal Totz. Ce fief des Pampa coûtait au roi d'Arkanar deux quintaux d'argent pur par an. Aussi, dès qu'un nouveau souverain montait sur le trône, son premier soin était-il de lever une armée et d'attaquer le château de Baou où nichaient les barons. Ses murs étaient solides, les barons valeureux : chaque campagne revenait à presque une demi-tonne d'argent, et au retour de leur armée défaite, les rois d'Arkanar confirmaient de nouveau les barons Pampa dans leur droit, en assortissant celui-ci d'autres privilèges tels que : se curer le nez à la table royale, chasser à l'ouest d'Arkanar, appeler les princes par leur prénom sans adjonction de leurs titres et dignités.

Le bois du Hoquet était plein de sombres mystères. Le jour, des charrois de minerai enrichi encombraient la route du Sud qui, autrement, était déserte, car bien peu étaient assez hardis pour s'y aventurer à la lumière des étoiles. On disait que, la nuit, on y entendait le cri de l'oiseau Sihou, perché sur l'Arbre-Père. Cet oiseau, personne ne l'avait vu ni ne pouvait le voir, car il était magique. On disait que de grandes araignées velues sautaient des branches sur le cou des chevaux pour leur mordre les veines et se gorger de sang. On racontait aussi que la forêt était le refuge d'une énorme bête, très vieille, appelée Pekh, qui était couverte d'écailles, mettait bas tous les douze ans et traînait douze queues suintantes de venin. Certains avaient vu le sanglier Y, maudit par saint Mika, traverser en plein jour la route, nu et murmurant des plaintes. C'était un animal effroyable, invulnérable au fer, mais que l'os transperçait facilement.

On pouvait y rencontrer des esclaves en fuite, marqués au goudron entre les omoplates, aussi silencieux et féroces que les araignées-vampires. Un sorcier courbé à la recherche de champignons pour ses potions magiques capables de rendre invisible, de métamorphoser en animal ou de procurer une deuxième ombre. Les hommes de main du terrible Vaga la Roue s'y promenaient la nuit, et aussi des évadés des mines d'argent, aux mains noires, aux visages blancs et transparents. Les rebouteux y organisaient leurs assemblées nocturnes, les joyeux gens d'armes du baron Pampa y rôtaient à la broche des bœufs entiers, fruits de leurs rapines.

Au plus épais de la forêt, à un mile de la route, sous un arbre géant desséché par l'âge, il y avait une cabane d'énormes rondins, toute déjetée, à demi enfouie dans le sol et entourée d'une palissade noircie. Elle était là depuis des temps immémoriaux, sa porte toujours fermée. Des idoles taillées dans des troncs d'arbres et déformées par le temps encadraient les marches vermoulues de l'entrée. On disait que c'était l'endroit le plus dangereux de la forêt du Hoquet, que là le vieux Pekh venait tous les douze ans mettre bas et crever aussitôt, que le cellier de la cabane était rempli de venin noir et que le jour où le poison déborderait à l'extérieur, ce serait la fin du monde. On disait que par les nuits de mauvais temps, les idoles se déterraient elles-mêmes et s'avançaient sur la route en faisant des signes. On chuchotait aussi que parfois des lueurs surnaturelles s'allumaient aux fenêtres habituellement obscures, qu'on entendait des bruits et que la fumée de la cheminée montait jusqu'au firmament.

Il n'y a pas longtemps, un demeuré abstinent du nom d'Irma Koukich, du village de Fragrance (dit communément Les Chlingues), eut la sottise d'aller se promener du côté de la cabane, le soir, et de jeter un coup d'œil par les fenêtres. À son retour, il était définitivement idiot, mais il avait fini par raconter, une fois remis de ses émotions, que dans la cabane, brillamment éclairée, il avait vu un homme attablé, buvant à un tonneau qu'il tenait d'une seule main. Le visage de l'homme pendait presque jusqu'à la ceinture et était couvert de taches. Ce ne pouvait être que saint Mika avant sa conversion, ivrogne, grand jureur et trousseur de jupons. Il fallait du courage pour le regarder. Une odeur douce et triste venait par la fenêtre, des ombres se mouvaient dans les arbres. De tous les environs on accourait écouter le récit de l'idiot. Mais un beau jour, pour finir, les hommes des Sections d'Assaut arrivèrent et l'emmenèrent à Arkanar, les coudes dans le dos. Cela n'empêcha pas les gens de parler de la cabane, qu'on appelait maintenant la Tanière de l'Ivrogne...

Après avoir franchi une lande de fougères géantes, Roumata mit pied à terre devant la Tanière et attacha son cheval à une idole de l'entrée. Il y avait de la lumière à l'intérieur, la porte ouverte ne tenait que par un gond. Le père Kabani était assis à une table, complètement prostré. Une puissante odeur d'alcool flottait dans la pièce, sur la table, une énorme chope trônait au milieu d'os rongés et de morceaux de rave bouillie.

« Bonsoir, père Kabani, dit Roumata en franchissant le seuil.

— Je vous souhaite la bienvenue », répondit le vieil homme, d'une voix rauque comme celle d'un buccin.

Roumata, faisant sonner ses éperons, s'approcha de la table, jeta ses gants sur un banc et regarda le père Kabani, immobile, tenant dans ses mains sa grosse tête flasque. Ses sourcils touffus et grisonnants pendaient sur ses joues comme des herbes desséchées au bord d'un ravin. De son gros nez bourgeonnant, à chaque expiration, sortait en sifflant un souffle imbibé d'alcool mal assimilé.

« C'est moi qui l'ai inventé ! » dit-il tout à coup, relevant avec effort le sourcil droit et dirigeant sur Roumata un œil bouffi. « Moi-même ! Pour quoi ?... » Il libéra sa main droite de dessous sa joue et agita un doigt poilu. « Et pourtant je n'y suis pour rien ! Je l'ai inventé... et je n'y suis pour rien, hein ? Pour rien, parfaitement. Et d'ailleurs, nous n'inventons pas, c'est de la démence !... »

Roumata défit sa ceinture et se débarrassa de ses boudriers.

« Oui, oui ! dit-il.

— Une boîte ! » rugit le père Kabani, qui garda ensuite le silence un long moment, ses joues remuant de façon bizarre.

Roumata, sans le quitter des yeux, enjamba le banc de ses bottes couvertes de poussière et s'assit, ses épées à côté de lui.

« Une boîte..., répéta le père Kabani d'une voix éteinte. Nous disons que nous inventons. En réalité, tout est inventé depuis belle lurette. Quelqu'un a tout inventé, depuis très longtemps, a tout

mis dans une boîte puis s'en est allé en laissant un trou dans le couvercle... Il est parti dormir... Après que se passe-t-il ? Le père Kabani arrive, ferme les yeux et fourre la main dans la fente. Il regarde sa main. Hop ! Inventé ! C'est moi, dit-il, qui ai inventé ça ! Celui qui ne le croit pas est un idiot. Je glisse ma main, une fois. Qu'est-ce que c'est ? Du fil de fer barbelé. Pour quoi faire ? Pour protéger le bétail contre les loups... Bravo ! Je plonge ma main une deuxième fois. Qu'est-ce que c'est ? Un truc tout ce qu'il y a de plus malin, un moulin à viande. Pour quoi faire ? De la viande hachée bien tendre. Bravo ! Je glisse ma main, une troisième fois. Quoi, maintenant ? De l'eau qui brûle. Pour quoi faire ? Allumer le bois mouillé... Hein ? »

Le père Kabani se tut et pencha le torse, on eût dit que quelqu'un lui pliait la nuque. Roumata prit la chope, y jeta un coup d'œil, se versa quelques gouttes sur le dos de la main : elles étaient violettes et sentaient l'huile empyreumatique. Roumata s'essuya soigneusement avec un mouchoir de dentelle où des taches de graisse apparurent. La tête ébouriffée du père Kabani toucha la table mais se redressa aussitôt.

« Celui qui a tout mis dans la boîte, il connaissait la raison de ces inventions... Des barbelés contre les loups ? C'était moi, imbécile, qui croyais ça... C'était pour les mines, ces barbelés, pour entourer les mines. Pour que les criminels d'État ne s'évadent pas. Mais moi je ne veux pas !... J'en suis un de criminel d'État ! Ils m'avaient demandé à quoi ça servait ? Oui ! Des barbelés, disaient-ils ? Oui. Contre les loups, disaient-ils ? Oui... Très bien, bravo ! Nous encerclerons les mines d'argent... Don Reba lui-même s'en est chargé. Mon moulin à viande aussi il l'a pris. Bravo, quel cerveau ! me disait-il. Et maintenant il fait du hachis bien tendre dans la Tour Luronne... Ça marche très bien, paraît-il. »

*Je sais, pensa Roumata. Je sais tout. Que tu t'es traîné aux pieds de don Reba, que tu criais, que tu le suppliais : Rends-le moi, tu ne peux pas faire ça ! C'était trop tard. Il tourne ton moulin à viande.*

Le père Kabani prit sa chope et y colla sa bouche broussailleuse et vaste comme un four. Il avalait l'infâme mixture en rugissant comme le sanglier Y. Après avoir bu, il se mit à mâcher un morceau de rave. Des larmes coulaient sur ses joues.

« De l'eau qui brûle, prononça-t-il enfin d'une voix nouée. Pour allumer les feux de camp et exécuter d'amusants tours de passe-passe. Mais si on peut la boire ? Si on la mélange à de la bière, elle se vendra à prix d'or. Pas de ça. Je la boirai moi-même. Et c'est ce que je fais, je bois du soir au matin. Je suis gonflé comme une outre. Je tombe tout le temps. Tantôt, don Roumata, tu me croiras si tu veux, je me suis regardé dans la glace, j'ai eu peur... Je me regarde, Seigneur Dieu Tout-Puissant, où est le père Kabani ? J'ai l'air d'un poulpe, je passe par toutes les couleurs, tantôt rouge, tantôt bleu. J'ai inventé, voyez-vous, une eau pour les illusionnistes... »

Le père Kabani cracha sur la table et frotta du pied sous le banc. Puis, brusquement, il demanda :

« Quel jour est-on aujourd'hui ?

— La veille de la fête de Kata le Juste.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de soleil ?

— Parce qu'il fait nuit.

— Encore la nuit... » dit avec tristesse le père Kabani, et il tomba la tête la première dans les restes de son repas.

Roumata le regardait tout en sifflotant. Puis il se leva et passa dans une sorte de débarras. Là, entre un amas de raves et un tas de copeaux, brillaient les tubulures de verre de l'énorme alambic du père Kabani, étonnante création d'un génie inventif, d'un chimiste d'instinct, et d'un souffleur de verre émérite. Roumata fit deux fois le tour de la « machine infernale », finit par mettre la main dans l'obscurité sur une barre de fer, et, au hasard, tapa de toutes ses forces, à plusieurs reprises. Il y eut un bruit de ferraille, de verre brisé, des glouglous. Une horrible odeur de marc aigri le prit aux narines.

Écrasant sous ses talons le verre brisé, Roumata gagna un coin de la pièce et alluma une lampe de poche. Sous un tas de vieilleries, un solide coffre-fort de cilikète abritait un synthétiseur Midas portatif. Roumata écarta les saletés, forma sur un disque les chiffres de la combinaison et souleva le couvercle du coffre. Même à la lumière électrique, le synthétiseur produisait une impression étrange au milieu du fatras d'objets. Roumata jeta dans l'entonnoir d'entrée quelques pelletées de copeaux, et le synthétiseur se mit à ronronner, tandis qu'un tableau indicateur s'allumait. Roumata, d'un coup de botte, approcha un seau rouillé du conduit de sortie. Aussitôt, des pièces d'or portant en effigie l'aristocratique profil de Pitz VI, roi d'Arkanar, tintèrent sur le fond bosselé du seau.

Roumata transporta le père Kabani sur son vieux lit de planches, lui ôta ses chaussures, le tourna sur le côté droit après l'avoir recouvert d'une peau de bête pelée. Là-dessus, le père Kabani ouvrit un œil. Ne pouvant ni bouger ni vraiment réaliser ce qui lui arrivait, il se borna à fredonner quelques lignes d'une romance interdite : « Je suis comme une fleur rouge dans ta petite main. » Après quoi il partit d'un ronflement sonore.

Roumata desservit, balaya, frotta le carreau de l'unique fenêtre, noirci par la saleté et les expériences auxquelles se livrait le père Kabani sur l'appui de la fenêtre. Derrière le poêle décrépi, il trouva un tonneau d'alcool qu'il vida dans un trou de rat. Puis il fit boire son cheval khamakharien, lui sortit de l'avoine de son sac de selle, se lava et s'assit pour attendre en regardant fumer la lampe à huile. Cela faisait six ans qu'il menait cette étrange double vie. Il s'y était habitué en quelque sorte, mais parfois, comme en ce moment, il avait brusquement le sentiment qu'il n'y avait en réalité pas de cruauté organisée, d'oppression grise, mais qu'il assistait à une bizarre représentation théâtrale, avec lui, Roumata, dans le rôle principal. Et qu'après une réplique particulièrement réussie, les applaudissements éclateraient, que les connaisseurs de l'Institut d'histoire expérimentale crieraient avec enthousiasme du fond de leur loge : « Impeccable, Anton ! Bravo ! » Il se retourna même, mais il n'y avait pas de public, rien que des murs de rondins, nus, moussus et noirs de suie. Dehors, le cheval hennit doucement et remua les sabots. Un ronronnement régulier, grave, tellement familier et tellement invraisemblable ici, se fit entendre. Roumata tendit l'oreille, la bouche entrouverte. Le bruit s'interrompit, la petite flamme de la lampe vacilla, puis s'élança. Roumata se leva, et au même instant, émergeant de l'obscurité, don Kondor, juge général et garde des Sceaux de la république marchande de Soan, vice-président de la Conférence des Douze Négociants, chevalier de l'ordre impérial de la Dextre Miséricordieuse, pénétra dans la pièce. Roumata se leva si brusquement qu'il faillit renverser le banc. Il était prêt à s'élaner pour l'étreindre, l'embrasser sur les deux joues, mais ses jambes obéissant à l'étiquette se plièrent d'elles-mêmes, ses éperons claquèrent cérémonieusement, sa main droite décrivit un vaste demi-cercle en partant du cœur, sa tête se courba tellement que son menton se perdit dans les dentelles mousseuses de son jabot. Don Kondor enleva son béret orné d'une simple plume de voyage, et l'agita du côté de Roumata du geste bref dont on chasse les moustiques, puis, après l'avoir lancé sur la table, défit à deux mains les agrafes du col de sa cape. Celle-ci tombait encore lentement derrière lui qu'il était déjà assis sur un banc, les jambes écartées, la main gauche sur la hanche tandis que, de la droite, il s'appuyait sur la poignée de son épée dorée, fichée dans les planches vermoulues du plancher. Il était petit, maigre, avec de grands yeux saillants dans un visage pâle et étroit, ses cheveux noirs étaient retenus comme ceux de Roumata par un cercle d'or massif orné d'une grande pierre verte au milieu du front.

« Vous êtes seul, don Roumata ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Oui, noble seigneur. »

Le père Kabani dit tout à coup à voix haute et distinctement : « Don Reba !... Vous êtes une hyène et rien d'autre. » Don Kondor ne se détourna pas.

« Je viens d'atterrir, dit-il.

— Espérons qu'on ne vous a pas vu.

— Une légende de plus ou de moins, peu importe, dit don Kondor avec irritation. Je n'ai pas le temps de voyager à cheval. Qu'est-il arrivé à Boudakh ? Où a-t-il disparu ? Mais asseyez-vous donc, don Roumata, je vous en prie ! J'ai mal au cou. »

Roumata se rassit docilement.

« Boudakh a disparu, dit-il. Je l'attendais au lieu-dit Les Glaives Pesants, mais il n'est venu qu'un vagabond borgne, qui savait le mot de passe et m'a remis un ballot de livres. J'ai attendu encore deux jours, ensuite je suis entré en contact avec don Hug qui m'a fait savoir qu'il avait conduit Boudakh jusqu'à la frontière, et que celui-ci était en compagnie d'un gentilhomme, en qui on peut avoir confiance, car il a été ratisé aux cartes et appartient corps et âme à don Hug. Par conséquent, Boudakh a disparu quelque part par ici, à Arkanar. C'est tout ce que je sais.

— Vous ne savez pas grand-chose, dit don Kondor.

— Il ne s'agit pas de Boudakh, répliqua Roumata. S'il est vivant, je le trouverai, et je le sortirai d'affaire. Ça je sais le faire. Ce n'est pas de cela dont je voulais vous parler. Je voudrais une fois de plus attirer votre attention sur le fait que la situation à Arkanar sort des limites de la Théorie de base... » Une expression aigre se peignit sur le visage de don Kondor. « Ah ! non, vous allez m'écouter, dit fermement Roumata. Je sens que par radio je n'arriverai jamais à m'expliquer avec vous. Tout a changé à Arkanar ! Nous sommes en présence d'un facteur nouveau, qui agit systématiquement. On a l'impression que don Reba, sciemment, a lancé contre les intellectuels tout ce qu'il y a de gris dans le royaume. Tout ce qui s'élève un tant soit peu au-dessus de la moyenne se trouve menacé. Vous entendez, don Kondor, ce n'est pas du sentiment, ce sont des faits ! Si l'on est intelligent, si l'on est cultivé, si l'on exprime des doutes, si l'on dit des choses qui sortent de l'ordinaire, si l'on ne boit pas, pour finir, on est en danger. Le dernier des boutiquiers a le droit de vous attaquer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Des centaines, des milliers de gens sont mis hors la loi. Les Sections d'Assaut les pourchassent et les pendent le long des routes. Nus, la tête en bas... Hier, dans ma rue, on a tué à coups de botte un vieil homme, on s'était aperçu qu'il savait lire et écrire. Deux heures durant, paraît-il, il a été piétiné par des brutes au faciès bestial et suant... » Roumata se contint et acheva d'un ton calme : « Bref, il ne restera bientôt plus à Arkanar une seule personne qui sache lire et écrire. Comme dans le gouvernement du Saint-Ordre après le massacre de Barkan. »

Don Kondor le regardait fixement, les lèvres serrées.

« Tu ne me plais pas, Anton, dit-il en russe.

— Moi aussi, dit Roumata, il y a beaucoup de choses qui ne me plaisent pas, Alexandre Vassiliévitch. Par exemple que nous nous soyons liés, pieds et poings, par l'énoncé même du problème. Et je n'aime pas beaucoup qu'il s'appelle Problème de l'Action Non Sanglante. Parce que, dans mes conditions à moi, c'est de l'inaction scientifiquement justifiée : je connais toutes vos objections. Et je connais la théorie. Ici il n'y a pas la moindre théorie, mais du fascisme pur en action : à tout moment des brutes tuent des hommes ! Ici tout est inutile. Nos connaissances sont insuffisantes, et l'or perd son prix parce qu'il arrive trop tard.

— Anton, dit don Kondor, ne t'emballe pas. Je crois que la situation à Arkanar est absolument exceptionnelle, mais je suis persuadé que tu n'as aucune proposition constructive à nous faire.

— Oui, accorda Roumata. Je n'ai pas de propositions constructives, mais j'ai le plus grand mal à garder mon sang-froid.

— Anton, dit don Kondor, nous sommes deux cent cinquante sur cette planète. Nous gardons tous notre sang-froid et cela nous est à tous très difficile. Certains d'entre nous, les plus expérimentés, sont

ici depuis vingt-deux ans. Ils sont venus ici en qualité d'observateurs, rien de plus. Il leur est défendu d'entreprendre quoi que ce soit, en général. Tu te rends compte un peu : défendu, un point c'est tout. Ils n'auraient pas le droit de sauver Boudakh même si on le piétinait sous leurs yeux.

— Il ne faut pas me parler comme à un enfant, dit Roumata.

— Vous êtes impatient comme un enfant, déclara don Kondor. Or il faut être très patient. »

Roumata eut un rire amer.

« Pendant que nous attendons patiemment, pendant que nous calculons et préparons nos plans, tous les jours, à toute heure, des êtres féroces tuent des hommes.

— Anton, dit don Kondor, il y a dans l'univers des milliers de planètes où nous ne sommes pas encore allés et où l'histoire suit son cours.

— Mais ici nous sommes déjà arrivés !

— Oui, mais pour aider ces hommes, et non pour apaiser notre juste colère. Si tu es faible, va-t'en. Repars. C'est vrai à la fin, tu n'es pas un enfant, tu savais ce que tu verrais ici. »

Roumata se taisait. Don Kondor subitement vieilli, avachi, traînant son épée par la poignée, faisait les cent pas à côté de la table, baissant tristement la tête.

« Je te comprends, dit-il. J'ai connu tout ça. Il fut un temps où ce sentiment d'impuissance, le sentiment de ma propre vilénie me semblaient ce qu'il y a de plus affreux. Certains, aux nerfs moins solides, en perdaient la raison et il fallait les renvoyer sur Terre pour les soigner. Il m'a fallu quinze ans, mon vieux, pour comprendre le plus terrible. Perdre ses qualités d'homme, voilà qui est terrible, se souiller l'âme, prendre goût à la cruauté. Nous sommes des dieux ici, Anton, mais nous devons être plus intelligents que les dieux légendaires créés par les gens d'ici à leur image. C'est que nous marchons au bord du marécage. Un faux pas et nous tombons dans la boue dont on ne se lave plus. Goran d'Iroukan dans *L'Histoire de la Venue* a écrit : « Quand Dieu, descendu du ciel, alla au peuple, au sortir des marais de Pitan, ses pieds étaient boueux. »

— Ce qui valut à Goran d'être brûlé, dit sombrement Roumata.

— Oui, brûlé. Et c'est de nous qu'il s'agit. Je suis ici depuis quinze ans. Moi, mon vieux, la Terre, j'ai cessé de la voir même en rêve. Un jour, en remuant des papiers, j'ai retrouvé une photo de femme, et j'ai été long à me rappeler qui c'était. Parfois, je réalise soudain avec effroi que je ne suis plus depuis longtemps un collaborateur de l'Institut, mais une pièce de musée de cet Institut, le grand juge d'une république marchande féodale, et qu'il y a dans ce musée une salle où je devrais être exposé. Entrer dans son rôle, c'est cela le plus terrible. En chacun d'entre nous, le vaurien de bonne naissance lutte avec le révolutionnaire. Tout vient en aide au vaurien, alors que le révolutionnaire est seul : la Terre est à des milliers d'années-lumière. » Don Kondor se lissant les genoux s'interrompit quelques instants. « Voilà, c'est comme ça, Anton, dit-il d'une voix raffermie, nous resterons révolutionnaires. »

*Il ne comprend pas. Comment pourrait-il comprendre ? Il a de la chance, il ignore la terreur grise, il ne sait pas qui est don Reba. Tout ce qu'il a vu depuis quinze ans sur cette planète cadre plus ou moins avec la Théorie de base, et quand je lui parle de fascisme, des Sections d'Assaut grises, de la montée en puissance de la petite bourgeoisie, il ne voit là qu'une manière de parler expressive. Ne plaisantez pas avec la terminologie, Anton, la confusion terminologique a de graves conséquences. Il ne peut absolument pas comprendre que le niveau normal de cruauté moyenâgeuse, c'est la belle époque d'Arkanar. Don Reba, pour lui, c'est quelqu'un dans le genre du cardinal de Richelieu, un homme d'État intelligent et prévoyant, défendant l'absolutisme contre les agissements des grands féodaux. Je suis seul sur la planète à voir l'ombre affreuse qui s'avance sur le pays, mais je ne peux comprendre quelle est cette ombre et ce qu'elle signifie... Comment le convaincre, quand il est prêt, je*

*le vois dans son regard, à me renvoyer sur Terre pour me faire soigner.*

« Comment va l'honorable Sinda ? » demanda Roumata.

Don Kondor cessa de le vriller du regard et bougonna : « Bien, je vous remercie. » Puis il dit : « Il faut bien comprendre que ni toi ni moi ne verrons les fruits tangibles de notre travail. Nous ne sommes pas des physiciens, nous sommes des historiens. Notre unité de temps ce n'est pas la seconde, mais le siècle. Notre tâche n'est pas de semer, mais uniquement de préparer le terrain pour les semailles. De temps en temps, la Terre nous expédie des... enthousiastes, que le diable les emporte... Des sprinters qui manquent de souffle... »

Roumata eut un rire forcé, et sans nécessité particulière, se mit à tirer sur ses bottes. Des sprinters. Oui, il y en avait eu.

Dix ans auparavant, Stefan Orlovski, alias don Kapada, commandant d'une compagnie d'arbalétriers de Sa Majesté impériale, pendant le supplice public de dix-huit sorcières d'Estor, avait ordonné à ses soldats de tirer sur les bourreaux, sabré le juge impérial et ses deux assesseurs avant d'être embroché par des lances de la Garde du palais. Se tordant dans les affres de la mort, il criait : « Vous êtes des êtres humains ! Tuez-les, tuez-les ! » mais sa voix était couverte par le rugissement de la foule : « Du feu ! Encore du feu !... »

À peu près à la même époque, dans l'autre hémisphère, Karl Rosenblum, l'un des plus grands spécialistes des guerres paysannes en Allemagne et en France, alias Pani-Pa, négociant en laine, avait soulevé les paysans mourissiens et pris d'assaut deux villes avant d'être atteint d'une flèche dans la nuque au moment où il essayait de mettre fin au pillage. Il vivait encore quand on était venu le chercher en hélicoptère, mais il ne pouvait plus parler, ses grands yeux bleus d'où coulaient sans cesse des larmes n'exprimaient que la confusion et la perplexité...

Un peu avant l'arrivée de Roumata, le confident et ami du tyran de Kaïssan (qui n'était autre que Jérémie Tufnut, spécialiste de l'histoire des réformes agraires) avait fomenté de but en blanc une révolution de palais, usurpé le pouvoir et essayé, pendant deux mois, d'instaurer l'âge d'or, ignorant obstinément des demandes affolées de la Terre ; après s'être acquis une réputation de fou et avoir échappé à huit attentats, il avait été capturé par une équipe de secours de l'Institut et exfiltré par sous-marin jusqu'à une base du pôle Sud. « Tiens ! » grogna Roumata, « Jusqu'ici, toute la Terre se figure que les problèmes les plus difficiles c'est pour la zéro-physique. »

Don Kondor leva la tête.

« Oh ! Enfin ! » dit-il à mi-voix.

Des sabots claquèrent, le cheval de Roumata hennit furieusement, d'énergiques jurons, proférés avec un fort accent iroukanais, parvinrent jusqu'à eux. La porte livra passage à don Hug, grand chambellan du sérénissime duc d'Iroukan, gros, rubicond, les moustaches gaillardement retroussées, un sourire fendu jusqu'aux oreilles, des petits yeux qui regardaient gaiement sous les boucles d'une perruque châtain. Roumata s'apprêtait à s'élaner pour le prendre dans ses bras, puisque c'était Pachka, mais don Hug se reprit, sa face rebondie prit une expression attendrie et douceuse ; s'inclinant légèrement et pressant son chapeau contre sa poitrine, il avança, la bouche en cœur. Roumata jeta un coup d'œil furtif à Alexandre Vassiliévitch. Alexandre Vassiliévitch avait disparu, c'était le juge général, le garde des Sceaux qui était assis sur le banc, les jambes écartées, la main gauche sur la hanche, la droite tenant la poignée d'une épée dorée.

« Vous êtes très en retard, don Hug, dit-il d'une voix désagréable.

— Mille excuses ! » s'exclama don Hug glissant vers la table. « Par le rachitisme de mon duc ! La faute en est à des circonstances absolument imprévues ! J'ai été arrêté quatre fois par une patrouille de Sa Majesté le roi d'Arkanar et je me suis deux fois mesuré à des coquins. » Il leva élégamment son

bras gauche emmailloté d'un linge ensanglanté. « Au fait, nobles seigneurs, à qui est l'hélicoptère derrière la cabane ?

— C'est le mien, répondit don Kondor d'une voix hargneuse, je n'ai pas le temps de me colleter sur les routes. »

Don Hug eut un sourire aimable, et, s'asseyant à califourchon sur le banc, déclara : « Ainsi donc, nobles seigneurs, nous sommes obligés de constater que le très docte Boudakh a mystérieusement disparu quelque part entre la frontière d'Iroukan et le lieu-dit Les Glaives Pesants. »

Le père Kabani brusquement se retourna sur son lit.

« Don Reba », dit-il d'une voix épaisse, sans se réveiller.

« Laissez-moi Boudakh, s'exclama Roumata avec violence, et essayez tout de même de me comprendre... »

Roumata tressaillit et ouvrit les yeux. Il faisait déjà jour. Dehors, sous ses fenêtres, on faisait du tapage. Quelqu'un, un militaire vraisemblablement, criait : « Maraude ! tu vas me lécher cette boue ! » *Ça commence bien !* se dit Roumata. « Pas un mot ! Je le jure par le dos de saint Mika, tu me mets hors de moi ! » Une autre voix, rude et voilée, bougonnait que, dans cette rue, il fallait regarder par terre. « Il a plu ce matin, et depuis le temps qu'elle n'a pas été pavée... » « Et ça se permet de donner des leçons !... » – « Vous feriez mieux de me lâcher, votre seigneurie, ne me tenez pas par la chemise. » – « Mais c'est qu'il me donne des ordres !... » Un bruit sec retentit. C'était sans doute la deuxième gifle, la première avait dû réveiller Roumata. « Ne me battez pas, votre seigneurie », disait-on en bas.

La voix était familière. Qui cela pouvait-il être ? Don Taméo ? *Il faudra qu'il me regagne son canasson aujourd'hui. Je me demande si je m'y connaîtrai jamais en chevaux. Il est vrai que les Roumata d'Estor n'ont jamais été fins connaisseurs en la matière. Nous sommes spécialisés dans les chameaux de combat. C'est bien qu'à Arkanar il n'y a presque pas de chameaux.* Roumata s'étira en faisant craquer ses articulations, attrapa une cordelière de soie au chevet de son lit et tira plusieurs fois. Des clochettes se mirent en branle au fin fond de la maison. *Le gosse, évidemment, regarde la bagarre. Je pourrais me lever et m'habiller tout seul, mais cela ferait jaser une fois de plus.* Il écouta l'engueulade sous ses fenêtres. *Quelle langue puissante ! Invraisemblable entropie. Et si don Taméo allait le tuer...* Depuis quelque temps, parmi les officiers de la Garde, il se trouvait des amateurs qui déclaraient avoir une épée pour les nobles combats et une autre pour tuer dans la rue les vilains. Par les soins de don Reba, ces derniers étaient devenus trop nombreux dans la bonne ville d'Arkanar. D'ailleurs, don Taméo n'était pas de ces amateurs : il était un peu poltron, notre don Taméo, et bien connu pour son sens politique...

Une journée qui commençait avec don Taméo, c'était plutôt déprimant. Roumata s'assit, enserrant ses genoux de ses bras sous la somptueuse couverture trouée. L'accablante sensation d'être dans une impasse ; une envie de cafarder, de penser à la faiblesse humaine, à notre néant, en face des circonstances... *Sur la Terre, cela ne nous vient même pas à l'esprit. Là-bas, nous sommes des garçons en parfaite santé, résolus, nous avons subi un conditionnement psychologique, nous sommes prêts à tout. Nous avons des nerfs d'acier, nous sommes capables de ne pas nous retourner au spectacle d'hommes battus ou suppliciés ; nous avons une endurance inouïe : nous sommes à même de supporter les épanchements du dernier des crétins. Plus rien ne nous répugne, nous nous accommodons d'une vaisselle que, selon la coutume, on donne à lécher aux chiens et que, par raffinement, on essuie avec un pan de robe sale. Nous sommes de grands impersonateurs, même en rêve nous ne parlons pas les langues de la Terre. Nous avons une arme impeccable : la Théorie de base du féodalisme, mise au point dans le silence des cabinets et des laboratoires, au cours de poussiéreuses fouilles et de sérieuses discussions...*

*Domage seulement que don Reba n'ait pas la moindre notion de cette théorie. Domage seulement que notre préparation psychologique pèle comme un bronzage ; nous nous jetons dans des extrêmes, nous sommes obligés de nous remettre constamment en état de marche. « Serre les dents et rappelle-toi que tu es un dieu camouflé, qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, que presque aucun d'eux*

*n'est coupable, et que pour cette raison tu dois être patient et tolérant... » Les puits de sympathie que recèlent nos âmes, sur la Terre, nous semblaient sans fond, or ici ils se tarissent à une vitesse effrayante. Saint Mika ! Nous étions vraiment les amis du genre humain, sur la Terre. L'humanisme était la pierre angulaire de notre nature, dans notre respect de l'Homme, dans notre amour de l'Homme, nous sommes allés jusqu'à l'anthropocentrisme. Mais ici, à notre grand effroi, nous nous surprenons à penser que ce n'était pas l'Homme que nous aimions, mais le révolutionnaire, le Terrien, notre semblable, notre égal. De plus en plus souvent, il nous arrive de penser : « Mais enfin, est-ce que ce sont des hommes ? Seront-ils jamais capables de devenir des hommes ? » Alors, nous nous rappelons des gens comme Kira, comme Boudakh, Arata le Bossu, le magnifique baron Pampa, nous avons honte, et cela aussi est inhabituel, désagréable, et surtout, cela ne sert à rien.*

*N'y pensons pas, se dit Roumata. Pas le matin au moins. La peste de don Taméo !... J'ai tant d'aigreur dans l'âme, et dans ma solitude. Où pourrais-je la déverser ? Avions-nous pensé, nous, si forts, si résolus, que nous trouverions ici la solitude ? D'ailleurs personne ne me croirait. Anton, mon vieux copain, que t'arrive-t-il ? À l'ouest, à trois heures de vol, tu as Alexandre Vassiliévitch, la bonté même, astucieux au possible. À l'est, Pachka, un ami fidèle et gai, un copain de classe. Tu n'en peux plus, Anton, c'est tout. C'est stupide, bien sûr, nous te croyions plus solide, mais cela arrive à tout le monde. C'est le baigné ici, nous le comprenons. Reviens sur la Terre, repose-toi, occupe-toi de théorie, on verra après...*

*Alexandre Vassiliévitch, soit dit entre nous, est un dogmatique de la plus belle eau. Du moment que la Théorie de base ne prévoit pas les Gris. (« En quinze ans de boulot, mon vieux, je n'ai jamais encore observé de pareilles déviations... ») Les Gris sont le fruit de mon imagination. Si j'ai des hallucinations, c'est que mes nerfs ont craqué, et je dois me reposer. « Bon d'accord, je vous promets d'aller voir sur place moi-même et de vous donner mon avis, mais pour le moment, je vous en prie, don Roumata, pas d'excès... » Pachka, un ami d'enfance, un érudit, voyez-vous ça, un puits de science... s'est lancé à corps perdu dans l'histoire des deux planètes et m'a facilement démontré que le mouvement gris est une forme banale d'opposition entre bourgeois et barons. « D'ailleurs je passerai te voir dans les jours qui viennent, je dois dire que je suis un peu embêté pour Boudakh... » Merci quand même ! Je vais m'occuper de Boudakh puisque je ne suis plus bon à rien.*

*Le très savant docteur Boudakh, Iroukanais de souche, grand médecin que le duc d'Iroukan se préparait à anoblir, avant de changer d'avis et de jeter ainsi en prison le plus grand spécialiste de toxicothérapie de tout l'Empire, auteur d'un célèbre traité intitulé *Des herbes et autres graminées pouvant mystérieusement être la cause de chagrins, de joies et d'apaisements, et pareillement, de la bave et des sucs des reptiles, araignées, et du sanglier nu Y possédant les mêmes propriétés et bien d'autres*. Un homme remarquable, un véritable homme de culture, philanthrope convaincu, absolument désintéressé. Toute sa fortune consiste en un sac de livres. Qui a pu avoir besoin de toi, docteur Boudakh, dans ce pays d'ignorance et de ténèbres, enfoncé dans un sanglant borborygme de complots et de cupidité ?*

*Nous supposons que tu es vivant et que tu te trouves à Arkanar. Il n'est pas exclu, bien entendu, que des barbares pillards, descendus des contreforts de la chaîne du Nord Rouge t'aient capturé. Dans ce cas, don Kondor a l'intention d'entrer en rapport avec notre ami Chouchtoutidovodous, un spécialiste de l'histoire des civilisations primitives, qui est actuellement le chaman épileptique d'un chef dont le nom contient quarante-cinq syllabes. Si tu es tout de même arrivé à Arkanar, les employés nocturnes de Vaga la Roue ont très bien pu te prendre. Prendre en rabiote d'ailleurs, parce que la grosse prise pour eux, ce devait être ton guide, le noble gentilhomme malheureux aux cartes. Mais de toute façon, ils ne te tueront pas, Vaga la Roue est trop avare pour cela.*

Tu as pu être enlevé par un idiot de baron. Sans aucune intention mauvaise, mais par ennui et par un sens hypertrophié de l'hospitalité. Saisi par l'envie de festoyer avec un noble convive, il aura envoyé ses hommes sur la route avec mission de ramener ton compagnon au château ; et toi tu seras resté à l'office puant, jusqu'à ce que nos seigneuries se séparent, soûles comme des barriques. Dans ce cas-là non plus, tu ne risques rien.

Mais il y a aussi, embusqués quelque part du côté du Ravin Pourri, les restes de l'armée de paysans de don Ksi et de Perta les Vertèbres, récemment vaincue, mais que sustente en cachette notre glorieux don Reba en cas, très probable, de complications avec les barons. Ceux-là sont sans pitié et il vaut mieux ne pas y penser. Il y a encore don Satarina, grand seigneur de très haute lignée, qui va sur ses cent trois ans et perd complètement la tête. Une haine de clan l'oppose aux ducs d'Iroukan, et de temps en temps, pris d'un regain d'activité, il se saisit de tout ce qui traverse la frontière iroukanaise. Il est très dangereux, pendant ses crises de cholécystite, capable de lancer des ordres tels que ses hommes n'arrivent pas à évacuer les cadavres qui encombrant ses geôles.

Et pour finir, le plus important. Non pas à cause du danger, mais parce que c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Les patrouilles grises de don Reba. Les Sections d'Assaut de grand chemin. Tu es peut-être tombé entre leurs mains par hasard, et alors il nous faut compter sur le bon sens et le sang-froid de ton pilote. Mais si c'était don Reba qui s'intéressait à toi ? Don Reba s'intéresse à des choses tellement inattendues ! Ses espions ont pu lui dire que tu traverserais Arkanar, et il aura envoyé à ta rencontre une escouade de Gris, commandée par un officier plein de zèle, petit nobliau de province, et tu te trouves maintenant dans un cachot de la Tour Luronne... »

Roumata tira le cordon d'un geste impatient. La porte de la chambre à coucher s'ouvrit avec un affreux grincement, livrant passage à un petit valet, maigre et renfrogné. Il s'appelait Ouno et son destin aurait pu faire le sujet d'une ballade. Il s'inclina en entrant, et traînant ses chaussures éculées, s'approcha du lit, posa sur une petite table un plateau avec des lettres, du café et une boulette d'écorce à mâcher destinée à l'entretien des dents et au nettoyage d'icelles. Roumata le regarda d'un air fâché :

« Dis-moi, tu vas graisser la porte, oui ou non ? »

Le petit garçon ne répondit rien, les yeux au sol. Roumata rejeta la couverture, laissa pendre ses jambes nues hors du lit et tendit la main vers le plateau. « Tu t'es lavé aujourd'hui ? »

Le gosse, piétinant sur place sans répondre, se mit à ramasser les vêtements épars dans la chambre.

« Il me semble que je t'ai demandé si tu t'étais lavé aujourd'hui », dit Roumata en décachetant sa première lettre.

« Ce n'est pas l'eau qui lave les péchés, bougonna l'enfant. Suis-je un noble pour me laver ? »

— Qu'est-ce que je t'ai raconté sur les microbes ? »

L'enfant posa les culottes vertes sur le dos d'un fauteuil, et fit un geste du pouce pour conjurer le mauvais sort.

« J'ai prié trois fois pendant la nuit, dit-il, que faut-il de plus ? »

— Tu es bête », dit Roumata qui se mit à lire son courrier.

La lettre était de doña Okana, la dernière en date des favorites de don Reba. Elle lui proposait de venir la voir le soir même, et se disait la proie d'une tendre langueur. Le post-scriptum disait plus simplement ce qu'elle attendait en fait de cette visite. Roumata ne put s'empêcher de rougir. En jetant un coup d'œil furtif au petit garçon, il murmura : « Eh bien vraiment... » Il fallait réfléchir à la proposition. Y aller était assommant, ne pas y aller était stupide, doña Okana savait beaucoup de choses. Il acheva d'un trait son café et prit un peu d'écorce à mâcher.

L'autre enveloppe était d'épais papier, la cire du cachet avait souffert ; la lettre avait été ouverte. L'expéditeur était don Ripat, un arriviste résolu, lieutenant d'une compagnie grise de merciers. Il

demandait des nouvelles de Roumata, se disait sûr de la victoire de la cause grise et demandait à repousser l'échéance d'une petite dette en invoquant des circonstances absurdes. « Bon, bon », dit Roumata en posant la lettre. Il reprit l'enveloppe et l'examina avec intérêt : oui, le travail était mieux fait depuis quelque temps, bien mieux fait.

Dans la troisième lettre, il lui était proposé de se battre à l'épée pour doña Pifa, mais on était prêt à retirer la proposition si don Roumata avait la bonne grâce de certifier que lui, don Roumata, n'avait jamais eu et n'avait pas de contacts avec doña Pifa. Le gros du texte avait été rédigé par un calligraphe, et dans les blancs, une main maladroite avait tracé, avec maintes fautes de grammaire, les noms et les délais.

Roumata jeta la lettre et gratta sa main gauche piquée par les moustiques.

« Allez, on se lave », ordonna-t-il.

L'enfant disparut derrière la porte et revint bientôt à reculons, traînant un baquet rempli d'eau, puis il repartit pour réapparaître avec un baquet vide et un puitsoir.

Roumata sauta au bas de son lit, retira par-dessus sa tête une vieille chemise de nuit brodée à la main, et, dans un sifflement métallique, sortit les épées de leurs fourreaux accrochés à la tête du lit. Prudent, le petit garçon se mit derrière le fauteuil. Après s'être exercé une dizaine de minutes, il jeta les épées contre le mur, et se penchant au-dessus du baquet vide ordonna : « Verse l'eau. » Sans savon, ce n'était pas commode, mais Roumata avait l'habitude. Le garçon lui vidait puitsoir après puitsoir sur la tête, le cou, le dos, tout en marmonnant : « Tous les autres se lavent normalement, il n'y a que chez nous qu'on fait des histoires. Où a-t-on vu ça, se laver dans deux récipients. Dans le cabinet d'aisance, il a fallu mettre un pot... Il vous faut une serviette propre tous les jours, mais vous vous démenez nu, avec des épées, sans avoir prié... »

En s'essuyant, Roumata lui dit d'un ton doctoral :

« Je vis à la cour, je ne suis pas un pouilleux de baron. Un courtisan doit être propre et sentir bon.

— Comme si Sa Majesté n'avait pas d'autre souci que de vous renifler, répliqua le garçon, tout le monde sait que sa Majesté prie nuit et jour pour nous, pauvres pécheurs. Don Reba, lui, ne se lave jamais, je l'ai entendu dire à son laquais.

— Ça va, ne grogne pas », dit Roumata en enfilant son maillot de corps en nylon.

Le gamin regardait ce dernier d'un air désapprobateur. C'était depuis longtemps un sujet de conversation parmi la gent domestique d'Arkanar. Mais là, un souci de propreté bien naturel l'avait emporté. Quand il mit son slip, le garçon détourna la tête et fit avec les lèvres le geste d'écarter, en crachant, les esprits malins. *Ce serait tout de même bien de mettre à la mode le linge de corps*, se dit Roumata, mais cela ne pouvait se faire que par les femmes. Or Roumata, là encore, se distinguait par des exigences inadmissibles chez un agent de renseignement. Un gentilhomme mondain, un écervelé connaissant les usages de la capitale et exilé en province pour un duel galant, se devait d'avoir au moins vingt maîtresses. Roumata faisait des efforts héroïques pour soutenir sa réputation. La moitié de ses agents, au lieu de s'occuper de choses sérieuses, faisaient courir sur lui des bruits répugnants qui excitaient l'envie et l'admiration des jeunes officiers de la Garde. Des dizaines de dames déçues, chez qui Roumata s'était exprès attardé à réciter des vers jusqu'à une heure avancée de la nuit (à la troisième ronde, un baiser fraternel sur la joue, un saut du haut du balcon dans les bras du commandant de patrouille, une personne de connaissance) se racontaient à l'envi les manières exquises du jeune homme venu de la métropole. Roumata devait tout à la vanité de ces femmes stupides et dévergondées – ce qui ne réglait pas le problème du linge de corps. Pour les mouchoirs, tout avait été beaucoup plus simple. À son premier bal à la cour, Roumata avait sorti de son parement un élégant petit mouchoir de dentelle qu'il avait pressé contre ses lèvres. Au bal suivant, les officiers

de la Garde essayaient leurs visages en sueur avec des bouts de tissu de toutes les tailles et de toutes les couleurs, brodés ou monogrammés. Au bout d'un mois, on vit des élégants porter sur leur bras plié des draps entiers dont les extrémités balayaient élégamment le parquet.

Roumata enfila des culottes vertes et une chemise de batiste blanche au col usé par les lessives fréquentes.

« Y a-t-il du monde qui attend ? »

— Oui, le barbier, répondit le garçon, et encore deux personnes de qualité dans le salon, don Taméo et don Sera. Ils ont demandé du vin et jouent aux dés, ils vous attendent pour déjeuner.

— Appelle le barbier. Dis à leurs seigneuries que je serai bientôt là. Ne sois pas mal élevé, parle-leur poliment... »

Le petit déjeuner était frugal, en prévision du déjeuner proche. Il y avait de la viande rôtie, fortement épicée et des oreilles de chien au vinaigre, le tout arrosé d'un vin mousseux d'Iroukan, d'un autre brun et épais d'Estor, et d'un blanc de Soan. Tout en découpant habilement un gigot de mouton à l'aide de deux poignards, don Taméo se plaignait de l'insolence des classes inférieures.

« J'ai l'intention de présenter un mémoire aux plus hautes autorités, déclara-t-il. La noblesse exige qu'il soit fait interdiction aux vilains et aux petits artisans de se montrer dans les endroits publics et dans les rues. Ils n'ont qu'à passer par les cours et derrière les maisons. Pour les cas où la présence d'un vilain dans la rue est inévitable, par exemple quand il livre du pain, de la viande ou du vin chez des personnes de qualité, il devra avoir une autorisation spéciale du ministère de la Sûreté de la couronne.

— Quelle idée lumineuse ! s'exclama, admiratif, don Sera tout en envoyant des postillons de salive et de jus de viande. Hier, à la cour... » Et il raconta la dernière anecdote : le béguin de don Reba, doña Okana, avait marché par mégarde sur le pied malade du roi. Sa Majesté était entrée en fureur, et se tournant vers don Reba lui avait ordonné de châtier de façon exemplaire la criminelle ! À quoi don Reba répondit sans sourciller « Cela sera accompli cette nuit même, Votre Majesté ! »... « J'ai tellement ri, dit don Sera en secouant la tête, que deux crochets de ma chemise ont sauté... »

*Amibe, se dit Roumata, une amibe qui bâfre et se reproduit.*

« Oui, nobles seigneurs, dit-il, don Reba est un homme très intelligent... »

— Oh ! Oh ! dit don Sera. Et comment ! Un esprit lumineux !

— Une personnalité exceptionnelle, dit don Taméo d'un ton pénétré.

— Aujourd'hui, on est étonné de se rappeler ce qu'on disait de lui il y a juste un an, continua Roumata avec un sourire aimable. Vous vous souvenez, don Taméo, avec quel esprit vous vous moquiez de ses jambes arquées ? »

Don Taméo s'étrangla et avala d'un trait son verre de vin.

« Je n'en ai pas souvenance, dit-il. Je ne suis d'ailleurs qu'un piètre railleur... »

— Oui, oui, je me souviens », dit don Sera, hochant la tête d'un air de reproche.

« Mais oui, s'écria Roumata, vous étiez présent, don Sera, vous riiez tellement aux moments amusants que quelque chose a craqué dans vos vêtements... »

Don Sera devint pourpre et entreprit de se justifier longuement et maladroitement, sans cesser de mentir. Assombri, don Taméo se concentra sur le vin d'Estor et comme, selon ses propres termes, « il n'avait pu cesser de boire depuis qu'il avait commencé avant-hier matin », il fallut le soutenir de chaque côté quand ils quittèrent les lieux.

La journée était claire et ensoleillée. La foule se promenait, en quête de distraction, les gamins criaient et sifflaient en se jetant des saletés, de jolies bourgeoises en bonnets se montraient aux fenêtres, de prestes soubrettes lançaient timidement de tendres œillades, et l'humeur de ces messieurs

s'en ressentit. Don Sera fit un très habile croc-en-jambe à un homme du peuple et s'étrangla de rire à le voir gigoter dans une flaque d'eau. Don Taméo s'aperçut soudain qu'il avait enfilé ses boudriers sans devant derrière, s'écria : « Halte ! » et se mit à tourner sur place, en essayant de se remettre dans le bon sens, de l'intérieur. Le gilet de don Sera perdit encore un de ses éléments. Roumata attrapa par l'oreille une soubrette qui passait et lui demanda d'aider don Taméo à se rajuster. Autour des nobles seigneurs, il se forma immédiatement un cercle de badauds qui donnèrent à la petite servante des conseils dont elle rougissait jusqu'aux oreilles, tandis qu'agrafes, boutons et boucles pleuvaient du gilet de don Sera. Quand ils purent enfin continuer, don Taméo se mit à composer à haute voix un supplément à son mémoire, dans lequel il insistait sur la nécessité de ne « pas compter au nombre des vilains et des hommes du peuple les jolies personnes du sexe ». À ce moment-là un chargement de poteries leur barra la route. Don Sera tira ses deux épées et déclara que des gentilshommes n'avaient pas à faire un détour pour de vulgaires pots et qu'il se frayerait un chemin à travers ce charroi. Pendant qu'il s'efforçait de distinguer où commençait le mur et où commençaient les pots, Roumata déplaça la charrette et libéra le passage. Les badauds qui avaient observé avec admiration les événements poussèrent un triple hurra en l'honneur de Roumata. Leurs seigneuries s'en allaient, quand, à une fenêtre du deuxième étage, apparut un gros boutiquier grisonnant qui s'étendit sur les méfaits des courtisans, que notre glorieux don Reba mettrait bientôt à la raison. Il fallut s'attarder et expédier par cette fenêtre tout le contenu de la charrette, Roumata jeta dans le dernier pot deux pièces d'or à l'effigie de Pitz VI et le remit à son propriétaire, complètement ahuri.

« Combien lui avez-vous donné ? demanda don Taméo quand ils poursuivirent leur chemin.

— Une broutille, répondit négligemment Roumata. Deux pièces d'or.

— Par le dos de saint Mika ! s'exclama don Taméo, vous êtes riche, voulez-vous que je vous vende mon cheval khamakharien ?

— Je préfère vous le gagner aux dés, dit Roumata.

— C'est vrai, dit don Sera en s'arrêtant. Pourquoi ne jouerions-nous pas aux dés ?

— Ici même ? demanda Roumata.

— Et pourquoi pas ? interrogea don Sera. Je ne vois pas pourquoi trois gentilshommes ne joueraient pas aux dés, là où cela leur chante ! »

Don Taméo tomba. Don Sera se retint à ses jambes et chut lui aussi. « J'avais complètement oublié, dit-il, c'est notre tour de garde aujourd'hui. »

Roumata les releva et les conduisit en les tenant par le coude.

Près de l'immense et sombre demeure de don Satarina, il s'arrêta :

« Et si nous allions voir le vieux gentilhomme ?

— Je ne vois absolument pas pourquoi trois personnes de qualité n'iraient pas chez le vieux don Satarina », dit don Sera.

Don Taméo ouvrit les yeux.

« Nous trouvant au service du roi, proclama-t-il, nous devons faire notre possible pour nous tourner vers l'avenir. Don Satarina est une étape dépassée. En avant, messeigneurs, je dois rejoindre mon poste...

— En avant », approuva Roumata.

Don Taméo laissa retomber sa tête sur sa poitrine pour ne plus se réveiller. Don Sera comptait sur ses doigts ses conquêtes féminines. Ils arrivèrent au palais. Au corps de garde, Roumata déposa avec soulagement don Taméo sur un banc, tandis que don Sera s'asseyait à une table et repoussait négligemment une pile de mandats signés du roi, en déclarant que le moment était enfin venu de boire du vin d'Iroukan bien frais. « Que le patron apporte un tonneau, ordonna-t-il, et que ces jouvencelles —

il montra du doigt les hommes de garde qui jouaient aux cartes à une autre table – s’approchent ! » Le commandant de poste, un lieutenant de la Garde, fit son entrée. Il dévisagea longuement don Taméo et observa don Sera. Quand don Sera lui eut demandé « pourquoi s’étaient fanées toutes les fleurs du mystérieux jardin de l’amour », il décida que mieux valait ne pas les envoyer en faction et qu’ils n’avaient qu’à rester couchés là où ils étaient.

Roumata perdit un souverain en jouant avec le lieutenant. La conversation porta sur les nouveaux baudriers d’uniforme et les différentes façons d’aiguiser les épées. Roumata dit en passant qu’il avait l’intention d’aller voir don Satarina qui possédait des armes anciennes et fut très chagriné d’apprendre que le grand seigneur avait complètement perdu la tête : un mois auparavant, il avait libéré ses prisonniers, dissous sa garde et légué au Trésor public son très riche arsenal d’instruments de torture. Le vieil ermite de cent deux ans avait déclaré qu’il voulait consacrer le reste de sa vie aux bonnes œuvres, et il ne ferait pas de vieux os.

Après avoir salué le lieutenant, Roumata sortit du palais et se dirigea vers le port. Contournant les flaques et sautant par-dessus les trous d’eau croupie, il avançait en bousculant sans cérémonie la foule de badauds distraits, lançant des clins d’œil aux jeunes filles sur lesquelles sa personne produisait une impression irrésistible, s’inclinant devant les dames en chaise à porteur, saluait amicalement les seigneurs de sa connaissance et ignorait volontairement les Gris.

Il fit un petit détour pour passer à l’École Patriotique. L’École, créée aux frais de don Reba, deux années auparavant, était destinée à la préparation des futurs cadres militaires et administratifs issus de la petite noblesse terrienne ou de la classe marchande. C’était un grand édifice de pierre, d’allure moderne, sans colonnes ni bas-reliefs, aux murs épais, aux fenêtres étroites comme des meurtrières, et dont l’entrée principale était flanquée de tours semi-circulaires. En cas de nécessité, l’édifice pouvait être défendu.

Par d’étroites marches, Roumata grimpa jusqu’au premier étage. Faisant sonner ses éperons, il se dirigea vers le cabinet du procureur en longeant les classes d’où venaient un ronron de voix et des exclamations poussées en chœur. « Qui est le roi ? Une sérénissime majesté. Qui sont les ministres ? Des fidèles ignorant le doute... » – « Et Dieu notre créateur a dit : *Je maudirai. Et il maudit...* » – « Si la corne résonne deux fois, former une chaîne, deux par deux, tout en abaissant les piques... » – « Quand le supplicié tombe évanoui, interrompre la question, sans se laisser entraîner... »

*Une école, se dit Roumata, le nid de la sagesse, le soutien de la culture.*

Il poussa, sans frapper, une petite porte voûtée et entra dans le cabinet, sombre et froid comme un caveau. Un homme aux traits allongés et anguleux, chauve, les yeux caves, sanglé dans un étroit uniforme gris aux écussons du ministère de la Sûreté de la couronne, quitta un immense bureau, encombré de papiers et de cannes destinées aux corrections, pour venir à sa rencontre. C’était le procureur de l’École Patriotique, le docte père Kin, tueur sadique qui avait pris la tonsure, auteur d’un traité de dénonciation, distingué par don Reba.

Hochant négligemment la tête en réponse à ses salutations ampoulées, Roumata prit place dans un fauteuil, les jambes croisées. Le père Kin resta debout, incliné dans une attitude de respectueuse attention.

« Eh bien, comment vont les affaires ? demanda Roumata d’un ton bienveillant. Et nos lettrés ? Nous tuons les uns, nous instruisons les autres ? »

Le père Kin eut un large sourire.

« Un lettré n’est pas l’ennemi du roi, dit-il. L’ennemi du roi, c’est le lettré qui rêve, le lettré qui doute, le lettré qui ne croit pas ! Nous ici... »

— Oui, oui, dit Roumata. Je te crois. Qu’écris-tu en ce moment ? J’ai lu ton traité. Le livre est

utile, mais bête. Que t'est-il passé par la tête ? Ce n'est pas bien. Un procureur !...

— Je ne me flatte pas d'étonner par mon esprit, répliqua avec dignité le père Kin. Je n'ai voulu qu'une chose : servir les intérêts de l'État. Ce n'est pas d'intelligence dont nous avons besoin, c'est de fidélité. Et nous...

— Oui, oui, dit Roumata, je te crois. Tu écris quelque chose de nouveau ?

— J'ai l'intention de soumettre à l'attention du ministre des réflexions sur un nouvel État, dont le modèle est à mes yeux le gouvernement du Saint-Ordre.

— Quelle idée ! s'étonna Roumata. Tu veux tous nous faire moines ? »

Le père Kin pressa ses mains l'une contre l'autre et fit un mouvement en avant.

« Laissez-moi vous expliquer, don Roumata », dit-il avec chaleur, après avoir passé la langue sur ses lèvres. « L'important est ailleurs. L'essentiel est dans les grandes lois d'un nouvel État : elles sont simples et elles sont au nombre de trois : une foi aveugle dans l'infailibilité des lois, une soumission absolue à icelles, et également, la surveillance sans relâche de chacun par tous et vice versa.

— Hum, émit Roumata. Et pour quoi faire ?

— Comment, pour quoi faire ?

— Tu es bête tout de même. Bon, ça va, je te crois. Voyons, de quoi voulais-je te parler ? Ah oui ! Demain, tu accueilleras deux nouveaux maîtres d'études. Il s'agit du père Tarra, un vénérable religieux qui s'occupe de... comment déjà ?... cosmographie, et du frère Nanin, un homme sûr lui aussi, très fort en histoire. Ce sont des hommes à moi, aie des égards pour eux. Prends ça en gage. Il jeta sur la table un petit sac qui rendit un son métallique. Ta part est de cinq pièces d'or. Tu as tout compris ?

— Oui, noble seigneur », dit le père Kin.

Roumata bâilla et jeta un regard autour de lui.

« C'est fort heureux que tu aies compris, dit-il. Mon père, pour une raison que j'ignore, aimait ces hommes et m'a fait promettre de me soucier d'eux. Peux-tu m'expliquer, toi qui es savant, d'où peut venir chez un noble de haute lignée cette sympathie pour les lettrés ?

— Des services d'un genre particulier peut-être ?

— À quoi penses-tu ? demanda Roumata soupçonneux. Pourquoi pas au fond ?... Oui... une jolie fille ou une sœur... Bien sûr, tu n'as pas de vin chez toi ? »

Le père Kin écarta les bras d'un air coupable. Roumata prit une feuille de papier sur la table et la tint quelque temps devant ses yeux. « Contributoirement »... lut-il. Eh bien ! Bravo ! Il laissa tomber la feuille par terre et se leva. « Veille à ce que ta racaille savante ne les tracasse pas ! Je viendrai les voir, et si j'apprenais... » Il mit son poing sous le nez du père Kin. « Bon, bon, n'aie pas peur, je ne fais rien... »

Le père Kin ricana respectueusement. Roumata lui fit un signe de tête et se dirigea vers la porte en raclant le parquet de ses éperons.

Il gagna une boutique d'armurier de la rue de Toute-Gratitude, où il acheta des anneaux pour ses fourreaux et essaya une paire de poignards (en les lançant sur le mur, en les mettant dans sa main), qui ne lui plurent pas. Puis, s'installant sur le comptoir, il fit la conversation avec le patron, le père Gaouk. L'armurier avait de bons yeux tristes et de petites mains pâles, tachées d'encre. Roumata discuta avec lui des mérites de la poésie de Tsouren, écouta un intéressant commentaire du vers « comme une feuille morte tombe sur l'âme... », demanda à réciter quelque chose de nouveau, et après avoir soupiré avec leur auteur sur des strophes d'une indicible tristesse, déclama avant de s'en aller « être ou ne pas être » dans sa traduction iroukanaise.

« Saint Mika ! » s'exclama le père Gaouk, transporté. « De qui est-ce ?

— De moi », dit Roumata en partant.

Il entra à la Joie du Gris, but un verre de piquette du cru, tapota la joue de la patronne, renversa adroitement avec son épée la table d'un indicateur qui le fixa d'un regard vide, puis alla chercher, dans un coin éloigné de la salle, un petit homme dépenaillé et barbu dont le cou s'ornait d'un encrier.

« Bonjour, frère Nanin, dit-il. Combien as-tu écrit de requêtes aujourd'hui ? »

Le frère Nanin eut un sourire timide qui découvrait de petites dents gâtées.

« On n'en écrit guère, en ce moment, noble seigneur, dit-il. Les uns jugent que c'est inutile, les autres escomptent dans un avenir très proche se servir sans demander la permission. »

Roumata se pencha à son oreille et lui dit que tout était arrangé à l'École Patriotique. « Voilà deux pièces d'or pour toi, dit-il en conclusion, habille-toi, arrange-toi et sois prudent, les premiers jours au moins. Le père Kin est un homme dangereux.

— Je lui lirai mon traité des bruits, dit gaiement le frère Nanin. Merci, monseigneur.

— Que ne ferait-on pas en mémoire de son père ! Et maintenant, dis-moi, où pourrais-je trouver le père Tarra ? »

Le frère Nanin cessa de sourire et battit des paupières d'un air confus.

« Hier, il y a eu une bagarre ici, dit-il, le père Tarra avait un peu bu, et puis il est roux... Il a une côte cassée. »

Roumata grogna de dépit.

« Quelle malchance, dit-il. Mais pourquoi buvez-vous tant ? »

— Quelquefois, on a du mal à s'en empêcher, dit tristement l'autre.

— C'est vrai. Bon, voilà encore deux pièces d'or. Prends soin de lui. »

Le frère Nanin se pencha pour lui saisir la main. Roumata recula.

« Allons, allons, dit-il, ce n'est pas la meilleure de tes plaisanteries, frère Nanin. Adieu. »

Dans le port, les odeurs étaient particulièrement fortes. Cela sentait l'eau salée, la boue croupie, les épices, la résine, la fumée, les vieilles salaisons ; des tavernes, parvenaient des relents de friture, de poisson, de bière aigre. Des jurons dans toutes les langues emplissaient l'air étouffant. Sur les quais, entre les entrepôts, autour des tavernes flânait une foule de gens à l'aspect insolite : matelots en bordée, négociants à l'air grave, pêcheurs maussades, marchands d'esclaves, trafiquants de femmes, filles fardées, soldats ivres, individus louches armés jusqu'aux dents, gueux fantastiques aux mains sales porteuses de bracelets d'or. Tous étaient excités et furieux. Sur ordre de don Reba, depuis bientôt trois jours, pas un vaisseau, pas une barque n'avait pu quitter le port. Sur les quais, des soldats gris s'amusaient avec leurs haches rouillées, crachaient en narguant la foule. Sur les vaisseaux arraisonnés, se tenaient accroupis, par groupes de cinq ou six, des hommes osseux, à la peau cuivrée, vêtus de peaux de bête et coiffés de bonnets d'airain. C'étaient des mercenaires barbares, qui ne valaient rien au corps à corps, mais qui étaient terribles à distance, à cause d'immenses sarbacanes avec lesquelles ils projetaient des dards empoisonnés. Derrière la forêt de mâts, dans la rade, les longues galères de combat de la flotte royale allongeaient leurs masses noires, absolument immobiles. De temps en temps, elles crachaient des jets de flammes et de fumées rouges qui embrasaient la mer : c'était du pétrole qu'on brûlait pour effrayer la foule. Roumata passa devant les portes fermées des bureaux de douane, où une petite troupe de loups de mer à la mine sombre attendait en vain la permission de lever l'ancre. Se faufilant dans une foule bruyante de vendeurs qui proposaient toutes sortes de marchandises – esclaves, perles noires, narcotiques ou araignées dressées – Roumata gagna les quais, où il aperçut une rangée de cadavres enflés, encore vêtus de vareuses de marins, exposés en plein soleil. Après avoir contourné un terrain vague, encombré de détritiques, il entra dans les ruelles

malodorantes qui avoisinaient le port. Il y avait moins de bruit : des filles à demi nues sommeillaient aux portes de bouges minables ; à un carrefour, un soldat ivre, au visage tuméfié et dont les poches avaient été retournées, était couché à plat ventre, des personnages suspects au teint blanc de noctambules rasaient les murs.

C'était la première fois que Roumata se trouvait ici dans la journée, et au début, il fut étonné de ne pas attirer l'attention : les passants aux yeux bouffis regardaient à côté ou le fixaient sans le voir, mais ne manquaient pas de s'écarter pour lui laisser le passage. Cependant, s'étant retourné par hasard, il eut le temps d'apercevoir une douzaine de têtes de tous calibres, féminines et masculines, chevelues et chauves, apparues en un instant aux portes et aux fenêtres. Alors il prit conscience de l'étrange atmosphère de cet horrible endroit, atmosphère non pas d'hostilité ou de danger, mais de curiosité malsaine.

Poussant une porte d'un coup d'épaule, il entra dans un bouge. Dans une petite salle obscure, un vieil homme au long nez et à face de momie sommeillait derrière son comptoir. Les tables étaient inoccupées. Roumata s'approcha sans bruit du comptoir et s'apprêtait à appliquer une chiquenaude sur le nez du vieux, quand il s'aperçut tout à coup qu'il ne dormait pas, mais le regardait attentivement derrière ses paupières sans cils à demi closes. Roumata jeta sur le comptoir une pièce d'argent et les yeux du bonhomme s'ouvrirent largement. « Que désire sa seigneurie ? s'informa-t-il d'un ton pratique. De l'herbe ? Une prise ? Une fillette ?

— Ne fais pas l'innocent, dit Roumata. Tu sais pourquoi je suis venu.

— Eh ! mais c'est don Roumata ! » cria le vieux, extrêmement étonné. « Je me disais aussi : C'est quelqu'un de connaissance... »

Cela dit, il baissa les paupières. Tout était clair. Roumata fit le tour du comptoir et, par une porte étroite, passa dans la pièce attenante. Elle était petite, sombre, empestait l'aigre et le renfermé. Au milieu, derrière un pupitre, penché sur des papiers, se tenait un homme âgé, ridé, coiffé d'une calotte noire. Une petite lampe à huile éclairait le pupitre et, dans la pénombre, on ne voyait que les visages des hommes assis, immobiles, le long des murs. Roumata, l'épée à la main, attrapa à tâtons un tabouret et s'assit. Ces hommes avaient leurs propres lois et leur propre étiquette. Personne ne fit attention au nouveau venu. Puisqu'il était entré, il le pouvait, sinon, un clin d'œil et on n'en parlait plus. Nul ne le retrouverait jamais... Le vieil homme ridé faisait grincer sa plume avec application. Les hommes, près du mur, ne bougeaient pas. De temps à autre, l'un d'eux poussait un profond soupir, d'invisibles lézards gobe-mouches bruissaient légèrement sur les murs.

Ces hommes immobiles étaient des chefs de bande. Roumata en connaissait certains de vue depuis longtemps. En elles-mêmes, ces brutes stupides ne valaient pas grand-chose. Leur psychologie n'était pas plus complexe que celle d'un boutiquier moyen, ils étaient ignorants, sans pitié, maniaient bien le couteau et la matraque. Mais l'homme au pupitre...

On l'appelait Vaga la Roue. Il était le chef tout-puissant et sans rival de toute la pègre de la région du Détroit, depuis les marais de Pitan, à l'ouest d'Iroukan, jusqu'aux frontières maritimes de la république marchande de Soan. Il avait été excommunié par les trois églises officielles de l'Empire pour son orgueil immodéré, car il se disait le frère cadet de la personne royale. Il possédait une armée clandestine de près de dix mille hommes, une fortune de plusieurs centaines de milliers de pièces d'or, ses espions s'étaient infiltrés dans le saint des saints de l'appareil d'État. Depuis les vingt dernières années, on l'avait supplicié quatre fois, et chaque fois devant un grand concours de peuple. Selon la version officielle, il languissait à la fois dans les trois plus lugubres geôles de l'Empire. Don Reba avait à plusieurs reprises promulgué des édits « concernant la révoltante propagation par des criminels d'État et autres malfaiteurs de légende sur un certain Vaga la Roue, inexistant en réalité, et par

conséquent, légendaire ». Le même don Reba avait fait venir, disait-on, les barons disposant de troupes nombreuses et leur avait proposé ce marché : cinq cents pièces d'or pour Vaga mort et sept mille pour Vaga vivant. Roumata lui-même avait dû dépenser pas mal d'efforts et d'or pour entrer en contact avec cet homme. Vaga lui inspirait la plus vive répulsion, mais parfois il était extraordinairement utile, proprement irremplaçable. De plus, Vaga l'intéressait scientifiquement. C'était la pièce la plus curieuse de sa collection de monstres moyenâgeux, une personnalité qui n'avait, semblait-il, absolument aucun passé.

Vaga posa enfin sa plume, se redressa et dit d'une voix grinçante : « Eh bien, voilà ! mes enfants, deux mille cinq cents pièces d'or en trois jours et nous n'en avons dépensé que mille neuf cent quatre-vingt-seize. Cinq cent quatre pièces d'or en trois jours, ce n'est pas mal, mes enfants, pas mal du tout... »

Personne ne bougea. Vaga quitta le pupitre, s'assit dans un coin et frotta vigoureusement ses mains sèches l'une contre l'autre.

« J'ai de quoi vous réjouir, mes enfants, dit-il. Nous allons avoir de beaux jours, des jours d'abondance... Mais il faudra se donner de la peine ! Et comment ! Mon frère aîné le roi d'Arkanar a décidé de traquer tous les hommes savants de notre royaume. C'est son affaire, et d'ailleurs qui sommes-nous, pour discuter ses augustes décisions ? Cependant, on peut et on doit tirer profit de cette décision. Et puisque nous sommes ses fidèles sujets, nous lui rendrons service. Mais puisque nous sommes aussi ses sujets de la nuit, nous ne laisserons pas échapper notre modeste part. Il ne s'en apercevra pas et sa colère ne tombera pas sur nous. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Personne ne remua.

« Il me semble que Piga a soupiré. C'est vrai, Piga, mon fiston ? »

Dans l'obscurité, on se trémoussa et on toussota.

« Je n'ai pas soupiré, Vaga, dit une grosse voix... Comment ce qu'on peut... »

— On ne peut pas, Piga, on ne peut pas ! C'est vrai. Vous devez tous m'écouter en retenant votre souffle. Vous allez vous séparer en sortant d'ici, vous mettre au travail, un dur travail, et il n'y aura plus personne pour vous donner des conseils. Mon frère aîné, Sa Majesté, a promis par la bouche de son ministre, don Reba, d'assez belles sommes d'argent contre les têtes de plusieurs savants, en fuite ou cachés. Nous devons apporter ces têtes et faire plaisir au vieux. D'un autre côté, certains savants veulent échapper à la colère de mon frère aîné, et pour ce faire ne lésineront pas. Au nom de la charité et pour soulager l'âme de mon frère aîné du fardeau de méfaits superflus, nous aiderons ces hommes. D'ailleurs, par la suite, si Sa Majesté a besoin de leurs têtes, elle les aura. À bon marché, très bon marché... »

Vaga se tut et baissa la tête. Sur ses joues, des larmes séniles coulaient lentement.

« Je vieillis, mes enfants, dit-il d'une voix entrecoupée, mes mains tremblent, mes jambes fléchissent, la mémoire commence à me trahir. J'avais complètement oublié que, parmi nous, dans cette cage étroite et sans air, un noble seigneur qui ne s'intéresse pas du tout à nos petits calculs, s'ennuie. Je vais m'en aller. Je vais me retirer des affaires. En attendant, mes enfants, faisons nos excuses au noble seigneur... »

Il se leva avec effort, s'inclina très bas. Les autres aussi se levèrent et s'inclinèrent, mais avec une franche indécision, et même avec effroi. Roumata entendait craquer leurs cerveaux obtus et primaires dans leurs vains efforts pour saisir le sens des mots et des actes de ce vieillard courbé.

La chose était claire : le brigand profitait de l'occasion pour lui faire comprendre que l'armée de la nuit, dans le massacre en cours, avait l'intention d'agir aux côtés des Gris. Mais quand le moment venait de donner des ordres concrets, d'indiquer les noms et les dates des opérations, la présence d'un

gentilhomme devenait pesante, pour ne pas dire plus, et celui-ci se voyait proposer d'exposer rapidement ses affaires, puis de débarrasser le plancher. Quel ténébreux vieillard ! Et effrayant avec ça. Pourquoi était-il en ville, lui qui la détestait ?

« Tu as raison, honorable Vaga, dit Roumata. Je suis pressé. Je dois cependant te faire des excuses, car je te dérange pour une chose sans importance. » Il était resté assis et les autres l'écoutaient, debout. « Il se trouve que j'ai besoin de ton avis... Tu peux t'asseoir. »

Vaga s'inclina et s'assit.

« Voici de quoi il s'agit, continua Roumata. Il y a trois jours, j'aurais dû rencontrer aux Glaives Pesants un de mes amis gentilshommes, un seigneur d'Iroukan. Mais je ne l'ai pas vu, il a disparu, je sais de façon certaine qu'il a franchi la frontière iroukanaise, peut-être sais-tu ce qu'il est devenu ? »

Vaga fit traîner sa réponse. Les bandits soupiraient et respiraient bruyamment. Le vieux s'éclaircit la voix.

« Non, noble seigneur, dit-il, nous ne sommes au courant de rien. »

Roumata se leva immédiatement.

« Je te remercie, honorable Vaga », dit-il. Il s'avança au milieu de la pièce et posa sur le pupitre un sac de pièces d'or. « Une dernière demande avant de te quitter. Si tu apprends quelque chose, fais-le moi savoir. » Il effleura son chapeau. « Adieu. »

À la porte, il s'arrêta et lança négligemment par-dessus son épaule :

« Tu as parlé des savants, tout à l'heure. Une idée m'est venue à l'esprit. Je sens que, grâce aux efforts du roi, dans un mois, à Arkanar, il ne restera plus un seul lettré. Or j'ai fait le vœu de fonder une université, dans la métropole, si je guérissais de la peste noire. Aie la bonté, quand tu ramasseras des lettrés, de m'en informer avant don Reba. Il est possible que j'en choisisse un ou deux pour mon université.

— Ce sera cher, prévint Vaga, d'une voix douce. La marchandise est rare, on se l'arrache.

— L'honneur vaut plus », dit Roumata avec hauteur en sortant.

*Il serait très intéressant, se disait Roumata, d'enlever ce Vaga et de le ramener sur la Terre. Techniquement, c'est faisable. On pourrait le faire. Tout de suite. Que ferait-il sur la Terre ?* Roumata essaya d'imaginer ses réactions. Dans une pièce lumineuse, dont les murs sont des miroirs, dont l'air conditionné sent la résine ou la mer, voilà qu'on jette une énorme araignée velue. L'araignée s'accroche au parquet étincelant, ses petits yeux méchants s'affolent, puis, que faire ? Par petits bonds de côté, elle se réfugie dans l'endroit le plus sombre, et reste là, tenant prêts ses chélicères venimeuses. Évidemment, le premier réflexe de Vaga serait de trouver des mécontents, et bien entendu, le plus bête des mécontents lui paraîtrait trop honnête et inutilisable. Il dépérirait, il en mourrait peut-être. Sait-on jamais d'ailleurs ? Au fond, la psychologie de ces monstres reste un mystère. Saint Mika ! Elle est bien plus difficile à démêler que la mentalité des civilisations non humanoïdes. Tous leurs actes peuvent être expliqués, mais il est bougrement difficile de les prévoir. Oui, il mourrait peut-être d'ennui, à moins qu'il ne s'adapte, ne se reconvertisse et ne finisse dans la peau d'un garde forestier, dans un parc naturel. Il a certainement une petite passion inoffensive qui, ici, le gêne, et qui, là-bas, donnerait un sens à sa vie. Il aime les chats, paraît-il, il en a toute une bande dans sa tanière, quelqu'un est chargé de s'en occuper, qu'il paie, bien qu'il soit avare et qu'il puisse se contenter de menacer cette personne. Mais que ferait-il sur la Terre avec sa monstrueuse soif de pouvoir ? Nul n'aurait pu le dire !

Roumata s'arrêta devant une taverne avec l'intention d'y entrer, quand il s'aperçut qu'il avait perdu sa bourse. Il était devant l'entrée complètement désarçonné (il n'avait jamais pu s'habituer à ce genre de choses, pourtant ce n'était pas la première fois), en fouillant toutes ses poches. Il avait emporté trois petits sacs de dix pièces d'or chacun. Le père Kin, le procureur, en avait reçu un, Vaga un autre. Le troisième avait disparu. Ses poches étaient vides, les plaques d'or de la jambe gauche de sa culotte avaient été soigneusement détachées, le poignard de sa ceinture n'était plus là.

C'est alors qu'il aperçut, à quelque distance, deux Gris qui riaient en le regardant. Le collaborateur de l'Institut s'en moquait, mais don Roumata d'Estor vit rouge et perdit un instant son empire sur lui-même. Il s'approcha des hommes, son bras se leva involontairement, le poing tendu. Son visage avait dû terriblement changer, car les railleurs s'écartèrent et avec des sourires figés de paralytiques disparurent dans la taverne.

Il s'effraya. Cela ne lui était arrivé qu'une fois dans sa vie, pendant une crise de malaria, il était encore copilote d'un stelloplane de ligne. Il ignorait comment il avait pu être contaminé. Au bout de deux heures, il était guéri, et ses camarades étonnés le taquinaient, mais il n'oublia plus le choc qu'il avait subi, lui qui ignorait la maladie, à l'idée que quelque chose s'était détraqué en lui, qu'il était amoindri, qu'il avait perdu la maîtrise de son corps.

*Je ne le voulais pas, je n'y pensais même pas. Ces hommes ne faisaient rien de particulier, ils riaient... bêtement d'accord, mais je devais avoir l'air vraiment idiot en retournant mes poches. J'ai failli les tuer, réalisa-t-il soudain. S'ils n'étaient pas partis, je les aurais tués.* Il se rappela le jour où il avait fendu en deux, à la suite d'un pari, un mannequin habillé d'une double cuirasse de Soan, et il en frissonna... *Ils pourraient être là, par terre, comme de la viande de boucherie, et moi, avec mon*

*épée à la main, ne sachant que faire... Seigneur ! Je suis devenu fou...*

Il sentit soudain tous ses muscles douloureux, comme après un dur effort physique. *Allons, allons, du calme. Rien de terrible. C'est fini. Un accès de colère. Je suis un homme, et rien de ce qui est animal ne m'est étranger. Ce sont les nerfs. Les nerfs et la tension de ces derniers jours. Et surtout cette sensation d'une ombre grandissante. Je ne puis comprendre d'où elle vient, mais elle avance inexorablement...*

Cette imminence se sentait partout. Les Troupes d'Assaut, qui, naguère encore, rasaient peureusement leurs casernes, déambulaient maintenant avec leurs haches au beau milieu de la rue, où seuls les nobles avaient le droit d'aller. Les chanteurs, les baladins, les conteurs, les danseurs, les acrobates avaient disparu. Les gens ne chantaient plus de chansons politiques, ils étaient devenus très sérieux et connaissaient parfaitement ce qui est indispensable au bien de l'État. Le port avait été fermé soudainement et de façon inexplicable. Toutes les boutiques qui faisaient commerce d'objets rares, seuls endroits du royaume où l'on pût acheter ou emprunter des livres, des manuscrits, dans toutes les langues de l'Empire et dans les langues mortes d'Outre-Détroit, avaient été pillées et incendiées par le « peuple indigné ». L'ornement de la ville, l'étincelante Tour de l'Observatoire, pointait maintenant dans le ciel bleu un chicot noir, suite d'un incendie « accidentel ». La consommation d'alcool avait quadruplé en deux ans, et cela à Arkanar, connu depuis toujours pour sa passion des beuveries. Les paysans, de tout temps opprimés, brutalisés, se terraient dans leurs masures sans même oser sortir pour les indispensables travaux des champs. Et surtout, ce vieux charognard de Vaga s'était installé en ville, flairant de fructueuses affaires... Quelque part dans les entrailles du palais, dans des appartements luxueux, où un roi podagre, qui n'avait pas vu le soleil depuis vingt ans dans sa peur du monde extérieur, fils de son propre aïeul, signait avec un ricanement imbécile de sinistres arrêts qui condamnaient à une mort affreuse les plus honnêtes et les plus désintéressés des hommes, quelque part, mûrissait un abcès monstrueux qui allait percer d'un jour à l'autre...

Roumata glissa sur un melon écrasé et leva la tête. Il était dans la rue de Toute-Gratitude, royaume des gros marchands, des changeurs et des joailliers. Les maisons, solides et anciennes, abritaient des boutiques et des dépôts de farine, les trottoirs étaient larges et la chaussée pavée de granit. Habituellement, on y rencontrait des nobles et des riches, mais Roumata fendait une foule populaire très animée. Les gens s'écartaient prudemment, avec des regards serviles, beaucoup saluaient à tout hasard. Aux fenêtres des étages supérieurs se montraient de grosses faces où refroidissait une curiosité excitée. Quelque part devant, on entendait des voix de commandement : « Allez, circulez !... Dispersez-vous !... Allez, vite !... » Dans la foule, des paroles s'échangeaient :

« Ce sont eux les plus mauvais, ce sont eux qu'il faut craindre. À les voir, ils sont tranquilles, convenables, respectables, des marchands comme les autres, mais en dedans, c'est du venin !... »

— Tu as vu comme ils l'ont... J'ai l'habitude, mais quand même j'en avais le cœur soulevé...

— Ça leur est bien égal... Quels gaillards ! Ça fait plaisir à voir ! Des gens comme ça, on peut compter dessus !

— Tout de même, il ne faudrait peut-être pas ? C'est un homme, un être vivant... S'il est coupable, qu'on le châtie, qu'on lui fasse la leçon, mais pourquoi de cette façon ?...

— Hé ! ça suffit, parle moins fort, il y a des gens...

— Patron, hé ! patron ! Il y a du beau tissu à vendre, pas trop cher, si on insiste. Seulement il faut faire vite, sinon les commis de Pakine l'auront avant nous...

— Le principal, fiston, c'est de ne pas douter. Crois-moi, c'est le principal. Quand les autorités agissent, elles ont leurs raisons... »

*Ils ont encore tué quelqu'un, se dit Roumata. Il avait envie de faire un détour pour éviter l'endroit*

d'où venait la foule, mais il se ravisa. Il passa sa main dans ses cheveux pour relever la mèche qui couvrait la pierre de son cercle d'or. Ce n'était pas une pierre, mais l'objectif d'un télé-émetteur, ce n'était pas un cercle, mais un poste émetteur. Les historiens de la Terre voyaient et entendaient tout ce que voyaient et entendaient les deux cent cinquante « résidents » des neuf continents de la planète. Aussi les résidents étaient-ils obligés de regarder et d'écouter.

Pointant le menton et écartant ses épées pour toucher le plus de monde possible, il fendait la foule au beau milieu de la chaussée, et les passants s'écartaient pour lui céder le passage. Quatre porteurs trapus aux trognes peinturlurées firent traverser la rue à une chaise couleur argent. Un joli petit visage froid, aux yeux fardés, apparut entre les rideaux. Roumata ôta son chapeau et s'inclina. C'était doña Okana, la favorite en titre de notre glorieux don Reba. En voyant le magnifique gentilhomme, elle eut un sourire tendre et éloquent. On aurait pu nommer sans hésiter deux dizaines de nobles personnages qui, gratifiés d'un pareil sourire, se seraient empressés d'annoncer à leurs femmes et maîtresses l'heureuse nouvelle. *Maintenant gare à moi, je fais la pluie et le beau temps, ils vont voir !...* Des sourires comme celui-ci sont une chose précieuse, d'une valeur inestimable parfois. Roumata s'arrêta pour suivre du regard la chaise à porteurs. *Il faut se décider. Il faut se décider à la fin !...* Il se contracta à la pensée de ce que cela lui coûterait, mais il le fallait pourtant ! Il le fallait... *C'est décidé, se dit-il, n'importe comment, il n'y a pas d'autres moyens. Ce soir.* Il arriva devant la boutique d'armurier où il était venu essayer des poignards et écouter des vers, et s'immobilisa. *C'était ça... C'était donc ton tour, mon bon père Gaouk...*

La foule se dispersait déjà. La porte de la boutique était sortie de ses gonds, les carreaux étaient cassés. Un énorme type en chemise grise se tenait dans l'encadrement de la porte, une jambe appuyée sur un des montants. Un autre soldat, plus grêle, était accroupi près du mur. Le vent chassait dans la rue des feuilles de papier froissé.

L'énorme type se fourra un doigt dans la bouche, le suçà, puis le sortit pour le regarder attentivement. Le doigt saignait. Il surprit le regard de Roumata et fit d'un ton bonhomme :

« Il m'a mordu, le salopard, pire qu'un putois... » Son compagnon eut un petit ricanement empressé. Maigre, pâle, boutonneux, timide, un jeunot, un novice, un petit assassin en herbe...

« Que s'est-il passé ? demanda Roumata.

— On a eu affaire à un lettré qui se planquait », dit nerveusement le gamin.

Le malabar suçait son doigt sans changer d'attitude.

« Garde-à-vous ! Fixe ! » commanda Roumata sans élever la voix.

Le gosse sauta sur ses pieds et ramassa sa hache. Le grand type hésita, mais abaissa tout de même la jambe, et se tint assez droit.

Qui est ce lettré ? s'informa Roumata.

— Je ne sais pas, dit le plus jeune. C'était un ordre du père Tsoupik.

— Vous l'avez arrêté ?

— Oui !

— C'est bien », dit Roumata.

Effectivement, ce n'était pas mal. Il restait du temps. Il n'y a rien de plus précieux que le temps. Une heure vaut une vie, un jour est sans prix.

« Vous l'avez conduit à la Tour ?

— Hein ? demanda distraitemment le jeunot.

— Je vous demande s'il est à la Tour. »

Un sourire incertain s'épanouit sur la petite gueule boutonneuse. Le grand type partit d'un hennissement. Roumata se retourna. De l'autre côté de la rue, le cadavre du père Gaouk pendait à un

linteau de porte, comme un vieux sac. Des gamins déguenillés le regardaient, la bouche ouverte.

« Ce n'est pas pour tout le monde, la Tour, à cette heure, siffla le grand type dans son dos. Au jour d'aujourd'hui, ça va vite, le nœud derrière l'oreille et en avant la promenade... »

Le gamin pouffa. Roumata le regarda sans le voir et traversa lentement la rue. Le visage du triste poète était noir et très changé. Roumata baissa les yeux. Seules les mains étaient reconnaissables, de longs doigts faibles, tachés d'encre...

*Nous ne quittons plus la vie,  
C'est la vie qui nous est ôtée  
Celui qui  
Voudrait qu'il en fût autrement,  
Impuissant et maladroit,  
Laisse aller ses pauvres mains,  
Ignorant où est le cœur de la pieuvre  
Et si la pieuvre a un cœur...*

Roumata fit demi-tour et s'éloigna. *Bon et faible Gaouk... La pieuvre a un cœur. Nous savons où il est. C'est cela le plus terrible, mon doux ami sans défense. Nous savons où il est, mais nous ne pouvons l'atteindre sans verser le sang de milliers d'hommes effrayés, abrutis, aveugles, ignorant le doute. Ils sont si nombreux, désespérément nombreux, ignares, isolés, exaspérés par un éternel labeur, ingrats, humiliés, incapables de s'élever au-dessus de la pensée de l'argent à gagner... Il n'est pas encore possible de les instruire, de les rassembler, de les guider, les sauver d'eux-mêmes. Le marais gris s'est levé trop tôt à Arkanar, des centaines d'années trop tôt. Il ne rencontrera pas de résistance, il ne reste qu'une chose : sauver le petit nombre qui peut l'être. Boudakh, Tarra, Nanin et une douzaine d'autres, une vingtaine...*

Mais à la seule pensée que des milliers d'autres, moins doués peut-être, mais également honnêtes, véritablement nobles, étaient condamnés, son cœur se glaçait, il se sentait un misérable. Par moments, cette sensation devenait si forte que sa conscience s'obscurcissait et Roumata voyait réellement de dos des salauds gris illuminés par les éclairs mauves des coups de feu ; et la face, toujours si pâle, si anodine de don Reba, déformée par une peur animale, et la Tour Luronne s'affaissant lentement sur elle-même... Oui, quelle jouissance ! Une action véritable enfin. Une action macroscopique. Mais ensuite... Oui, ils avaient raison à l'Institut. Ensuite, l'inévitable se produirait, un chaos sanglant dans le pays. L'armée souterraine de Vaga émergeant à la surface, des dizaines de milliers de tueurs, excommuniés par toutes les églises, violant, assassinant, corrompant, les hordes de Peaux-Cuivrées descendant des montagnes et exterminant tout ce qui vit, des nouveau-nés aux vieillards ; des foules immenses de paysans et de citadins, terrorisés, fuyant dans les forêts, dans les montagnes, dans les déserts ; et tes partisans, de gais et hardis garçons, s'étripant dans une lutte acharnée pour le pouvoir et le droit de posséder la mitrailleuse après ta mort, fatalement violente... Et cette mort absurde, coupe de vin offerte par ton meilleur ami ou flèche d'arbalète tirée de derrière la portière, dans le dos. Et le visage de marbre de celui que la Terre enverra à ta place et qui trouvera un pays dépeuplé, noyé de sang, fumant d'incendies, et où il faudrait tout, absolument tout, reprendre à zéro...

Quand Roumata poussa du pied la porte de sa demeure et pénétra dans la magnifique antichambre délabrée, il était sombre comme la nuit. Mouga, le vieux serviteur voûté à cheveux blancs, qui comptait quarante ans de service, rentra la tête dans les épaules à la vue de son jeune maître qui se débarrassait avec fureur de son chapeau, de sa cape, de ses gants, jetait sur une banquette ses boudriers

et ses épées, puis gagnait ses appartements à l'étage supérieur. Dans le salon, Ouno attendait.

« Qu'on serve le repas ! gronda Roumata. Dans mon cabinet. »

Le petit garçon ne bougea pas.

« Quelqu'un vous attend, annonça-t-il d'un ton maussade.

— Qui encore ?

— Une donzelle. Ou une dame de qualité. Elle est aimable comme une fille du peuple, mais elle est habillée comme les nobles... Jolie... »

Kira, se dit Roumata avec tendresse et soulagement. *Quel bonheur ! On dirait que tu l'as senti, ma petite fille...* Les yeux fermés, rassemblant ses pensées, il resta quelque temps immobile.

« Je la fais partir ? demanda sérieusement le gamin.

— Idiot ! réagit Roumata. Tu vas voir ça si tu la fais partir... Où est-elle ?

— Dans votre cabinet », dit le garçon avec un sourire gêné.

Roumata s'éloigna à la hâte.

« Qu'on serve pour deux, dit-il en passant, et ne laisse entrer personne, ni le roi, ni le diable, ni même don Reba... »

Elle était pelotonnée dans un fauteuil, une joue appuyée contre le poing, feuilletant distraitement le *Traité des bruits*. Quand il entra, elle se redressa, mais il ne lui laissa pas le temps de se lever, la prit dans ses bras, enfouissant son visage dans ses cheveux beaux et odorants, disant : « C'était tellement le moment, Kira !... Tellement le moment !... »

Elle n'avait rien de particulier. Dix-huit ans, le nez retroussé, son père était aide-greffier au tribunal, un frère sergent dans les Troupes d'Assaut. Elle n'était pas courtisée parce qu'elle était rousse et qu'à Arkanar on n'aimait pas les roux ! Elle était étonnamment douce et timide, rien en elle ne rappelait la bourgeoise, très cotée dans toutes les classes de la société pour ses rotondités potelées et sa langue bien pendue. Elle ne ressemblait pas non plus aux languissantes beautés de la cour, initiées trop tôt et pour toujours au sens de la destinée féminine. Mais elle savait aimer, comme on aime sur la Terre, tranquillement et totalement.

« Pourquoi as-tu pleuré ? demanda-t-il.

— Pourquoi es-tu tellement en colère ?

— Non, dis-moi d'abord pourquoi tu as pleuré ?

— Je te le dirai après. Tu as les yeux très, très fatigués... Que s'est-il passé ?

— Tout à l'heure. Qui t'a fait du mal ?

— Personne. Emmène-moi loin d'ici.

— C'est promis.

— Quand partirons-nous ?

— Je ne sais pas, ma petite fille. Mais nous partirons, c'est sûr.

— Loin d'ici ?

— Très loin.

— Dans la métropole ?

— Oui, dans la métropole. Chez moi.

— C'est bien là-bas ?

— C'est merveilleux. Là-bas personne ne pleure jamais.

— Ce n'est pas vrai.

Bien sûr, ce n'est pas vrai. Mais toi, tu ne pleureras jamais.

— Comment sont les gens là-bas ?

— Comme moi.

— Tous ?

— Non, pas tous. Il y en a de bien mieux.

— Ça, ce n'est pas vrai.

— Justement, ça c'est vrai.

— Pourquoi est-il si facile de te croire ? Mon père ne croit personne. Mon frère dit que tous les hommes sont des cochons, seulement les uns sont sales, les autres pas. Mais eux je ne les crois pas ; toi, je te crois toujours.

— Je t'aime...

— Attends... Roumata ! Enlève ton cercle. Tu as dit que c'est un péché... »

Roumata eut un rire heureux, retira son cercle, le posa sur la table et le couvrit d'un livre.

« C'est l'œil de Dieu, dit-il, qu'il se ferme... » Il la souleva dans ses bras. « C'est un grand péché, mais quand je suis avec toi, je n'ai pas besoin de Dieu. C'est vrai ?

— C'est vrai », dit-elle doucement.

Quand ils se mirent à table, le rôti était froid et le vin avait tiédi. Ouno entra, et sans faire de bruit en marchant, comme le lui avait appris le vieux Mouga, fit le tour de la pièce pour allumer les lampes, bien qu'il fût encore jour.

« C'est ton esclave ? demanda Kira.

— Non, il est libre. Un très gentil garçon, mais très avare.

— L'argent aime être compté, remarqua Ouno sans se retourner.

— Tu n'as toujours pas acheté de draps ?

— Les vieux feront encore l'affaire...

— Écoute, Ouno. Je ne peux pas dormir un mois de suite dans les mêmes draps.

— Bah ! Sa Majesté les garde six mois et ne s'en plaint pas.

— Et l'huile ? demanda Roumata en faisant un clin d'œil à Kira. L'huile des lampes, elle ne coûte rien ? »

Ouno s'arrêta.

« Mais vous avez des invités », dit-il enfin, d'un ton décidé.

« Tu vois comme il est !

— Il est gentil, dit Kira sérieusement. Il t'aime. Prenons-le avec nous.

— On verra. »

Ouno demanda d'un ton soupçonneux :

« Où ça ? Je ne partirai nulle part.

— Nous allons partir, dit Kira, là où tout le monde est comme don Roumata. »

Le gosse réfléchit, puis dit, méprisant : « Au paradis des nobles, alors ? »

Avec un rire moqueur, il quitta la pièce en traînant ses chaussures cassées. Kira le regarda s'éloigner.

« Il est sympathique, dit-elle, grognon comme un ourson. Il est bien, ton ami.

— Tous mes amis sont des gens biens.

— Et le baron Pampa ?

— Comment le connais-tu ? s'étonna Roumata.

— Mais tu n'as que lui à la bouche, baron Pampa par-ci, baron Pampa par-là.

— Le baron est un parfait camarade.

— Comment ça, un baron, camarade ?

— Je veux dire que c'est un excellent homme. Il est très bon et gai. Il aime beaucoup sa femme.

— Je voudrais faire sa connaissance... Tu as peut-être honte de moi ?

— Non, je n'ai pas honte, seulement il a beau être sympathique, il est tout de même baron.

— Ah... dit-elle. »

Roumata repoussa son assiette.

« Dis-moi pourquoi tu as pleuré et pourquoi tu es venue toute seule. Tu crois qu'on peut se promener seule dans les rues en ce moment ?

— Je n'en pouvais plus à la maison. Je n'y retournerai plus. Ne pourrais-je pas être servante chez toi ? Sans gages. »

Roumata rit mais il avait la gorge nouée.

« Mon père recopie tous les jours des dénonciations, continua-t-elle avec un désespoir tranquille, et elles sont pleines de sang. C'est dans la Tour Luronne qu'on les lui donne. Pourquoi m'as-tu appris à lire ? Tous les soirs, tous les soirs, il recopie des interrogatoires et se met à boire... C'est tellement horrible !... Écoute, Kira, me dit-il, notre voisin, le calligraphe, apprenait aux gens à écrire. Qui crois-tu qu'il est ? Sous la torture, il a avoué qu'il est un magicien et un espion iroukanais. Qui croire maintenant ? C'est lui qui m'avait appris à écrire. Quand mon frère rentre de patrouille, complètement ivre, ses mains sont pleines de sang coagulé. *Nous les tuons tous jusqu'à la douzième génération...* Il reproche à mon père d'être instruit... Aujourd'hui, avec des camarades, il a amené un homme à la maison... Ils l'ont battu. Tout était éclaboussé de sang. Il ne criait plus. Je n'en peux plus, je ne reviendrai pas, je préfère mourir !... »

Roumata vint à elle et lui caressa les cheveux. Elle regardait un point devant elle avec des yeux secs et brillants. Que pouvait-il lui dire ? Il la prit dans ses bras, la porta sur le divan, s'assit à côté d'elle et se mit à lui parler de palais de cristal, de joyeux jardins s'étendant sur plusieurs miles, sans fange, sans moustiques, sans êtres malfaisants, de nappes magiques, de tapis volants, d'une ville féérique appelée Leningrad, de ses amis fiers, gais et bons, du pays enchanteur d'au-delà les mers, derrière les montagnes et dont le nom étrange était Terre. Elle écoutait, calme et attentive, se serrant plus fort contre lui, quand, sous les fenêtres, des bottes ferrées ébranlaient la chaussée.

Il y avait en elle une qualité merveilleuse : elle croyait au bien, saintement, avec désintéressement. En écoutant des histoires de ce genre, un serf aurait reniflé avec scepticisme, se serait mouché dans sa manche et serait parti sans rien dire, avec un regard pour ce seigneur, si bon, si sobre mais – quel malheur ! – un peu timbré. Qu'il tienne ces propos à don Taméo et à don Sera, ils n'écouteront pas jusqu'au bout. L'un s'endormira, l'autre demandera dans un hoquet : « Tout ça, c'est très beau, mais avec les bonnes femmes, comment ça se passe là-bas... » Don Reba, lui, écouterait attentivement jusqu'au bout, puis ferait signe aux Gris d'emmener le noble seigneur, les bras tordus dans le dos, avec instruction d'apprendre d'où le noble seigneur tenait ces contes dangereux et à qui il avait eu le temps de les raconter.

Quand elle s'assoupit, rassurée, il embrassa son calme visage endormi, la couvrit de sa cape d'hiver bordée de fourrure et partit sur la pointe des pieds en refermant derrière lui l'horrible porte grinçante. Traversant la maison obscure, il descendit jusqu'à l'office et dit, regardant par-dessus les têtes inclinées devant lui : « J'ai engagé une femme de charge. Son nom est Kira. Elle logera en haut. Vous lui préparerez la chambre qui est après mon bureau. Vous lui obéirez comme à moi-même. » Il regarda les serviteurs, s'attendant à voir des sourires, mais personne ne bronchait, tous écoutaient respectueusement. « J'arracherai la langue à celui qui bavardera en ville ! »

Son discours terminé, il resta quelques instants silencieux, puis regagna ses appartements. Dans le salon décoré d'armes rouillées, encombré de meubles bizarres et vermoulus, il alla à la fenêtre et regarda dehors, le front appuyé contre la vitre froide et sombre. La première ronde venait de passer.

En face, on allumait les lampes, on fermait les volets pour ne pas attirer les mauvaises gens et les esprits malins. Tout était calme, quelque part dans la rue, un ivrogne poussa un cri affreux, on le déshabillait peut-être, à moins qu'il ne tentât d'entrer chez autrui.

Le plus horrible, c'étaient ces soirées, cafardeuses, solitaires, étouffantes. *Nous pensions que nous serions toujours en train de livrer des combats furieux et glorieux, nous croyions que nous aurions toujours une notion claire du bien et du mal, de l'ennemi et de l'ami, et dans l'ensemble nous avons eu raison, seulement, nous n'avions pas prévu un certain nombre de choses : par exemple, nous n'avions pas imaginé ces soirées, et pourtant, nous savions qu'il y en aurait.*

En bas, on poussait les verrous dans un grand bruit de ferraille. Avant de se coucher, la cuisinière priait saint Mika de lui envoyer un mari, n'importe lequel, pourvu qu'il fût à son aise et compréhensif. Le vieux Mouga bâillait en battant du doigt contre sa bouche. Les serviteurs, à la cuisine, buvaient leur bière en bavardant. Ouno, les yeux étincelants, leur faisait la leçon : « Assez cancané, chiens que vous êtes... »

Roumata s'écarta de la fenêtre et fit les cent pas dans le salon. « Il n'y a aucun espoir. Personne ne pourrait les arracher à leur cercle habituel de préoccupations et d'intérêts. On pourrait tout leur donner. Les installer dans les plus modernes maisons de spectroglass, les accoutumer aux traitements ioniques, ils passeraient de toute façon leurs soirées à la cuisine à jouer aux cartes et à se moquer du voisin que sa femme bat. Et il n'y aura pas pour eux de meilleur passe-temps. Dans ce sens, don Kondor a raison : Reba ce n'est rien, c'est insignifiant à côté de la masse des traditions, des règles de l'instinct grégaire, sacralisées par les siècles, immuables, sûres, accessibles aux plus obtus et qui libèrent de la nécessité de penser. Don Reba ne sera même pas au programme des écoles. Petit aventurier de l'époque du renforcement de l'absolutisme. »

Don Reba ! Don Reba ! Ni grand ni petit, ni gros ni trop maigre, ni chevelu ni chauve, loin de là. Ses mouvements ne sont ni vifs ni lents, il a un visage dont on ne se souvient pas et qui ressemble à mille visages à la fois. Poli, galant avec les dames, interlocuteur attentif, qui ne brille d'ailleurs en rien.

Trois années auparavant, il avait émergé des sous-sols humides de la chancellerie du palais, petit fonctionnaire insignifiant, empressé, blême et même bleuâtre. Ensuite le Premier ministre en place avait été brusquement arrêté et condamné. Plusieurs hauts dignitaires étaient morts sous la torture, hébétés de terreur, sans rien comprendre. Ce génie tenace et impitoyable de la médiocrité avait poussé sur leurs cadavres comme un énorme champignon pâle. Il n'était personne. Il ne venait de nulle part. Ce n'était pas un de ces esprits puissants qui dominant un souverain faible, comme en a connu l'histoire ; ce n'était pas un grand homme terrible consacrant sa vie à l'unification du pays au nom de l'autocratie. Ce n'était pas un favori cupide, ne pensant qu'à l'or et aux femmes, tuant à droite et à gauche pour l'amour du pouvoir, et dominant pour tuer. On murmurait d'ailleurs qu'il n'était pas du tout don Reba, que don Reba était tout à fait différent. Celui-ci, Dieu sait ce que c'était, un loup-garou, un sosie, un imposteur.

Toutes ses entreprises étaient vouées à l'échec. Il avait excité l'une contre l'autre deux grandes familles du royaume pour les affaiblir et s'attaquer aux barons. Les familles s'étaient réconciliées, s'étaient promis une alliance éternelle au son des coupes, et avaient enlevé au roi un gros morceau de terre qui appartenait depuis toujours aux Totz d'Arkanar. Il avait déclaré la guerre à Iroukan, conduit lui-même l'armée à la frontière, puis après l'avoir noyée dans les marais et égarée dans les forêts, il l'avait abandonnée à son triste sort et avait fui à Arkanar. Grâce aux efforts de don Hug, qu'il ne soupçonnait pas bien entendu, il avait réussi à conclure la paix avec le duc d'Iroukan au prix de deux villes frontières, après quoi, le roi avait dû racler les caisses vides du royaume pour combattre les

insurrections paysannes qui avaient saisi tout le royaume. Pour des gaffes de ce genre, n'importe quel ministre aurait été pendu par les pieds au sommet de la Tour Luronne, mais don Reba était resté puissant. Il avait supprimé les ministères de l'Éducation et du Bien-être, avait institué un ministère de la Sûreté de la couronne, avait écarté la vieille noblesse et quelques savants de tous les postes gouvernementaux, il avait définitivement ruiné l'économie, composé un traité sur *La Nature bétailière de l'agriculteur* et enfin, deux ans auparavant, avait organisé une « garde de sécurité », les « compagnies grises ». Hitler avait pour lui les monopoles, don Reba n'avait personne, il était évident que les Troupes d'Assaut finiraient par le gober comme une mouche. Mais il continuait à faire des siennes, à accumuler les absurdités et se sortait toujours d'affaire. On eût dit qu'il essayait de se leurrer lui-même, qu'il ne voyait rien en dehors d'une idée paranoïaque : détruire la culture. Comme Vaga la Roue, il n'avait aucun passé. Deux années auparavant, le dernier des noblaillons parlait avec mépris du « misérable paltoquet qui trompait le souverain » mais, maintenant, il n'était pas un gentilhomme qui ne se dît parent par les femmes du ministre de la Sûreté de la couronne.

*Et voilà qu'il avait eu besoin de Boudakh. Encore une absurdité. Encore une ruse bizarre. Boudakh est un lettré. Les lettrés doivent être cloués au pilori à grand renfort de publicité, pour que nul n'en ignore. Or il n'y a ni publicité ni pompe. C'est donc qu'il a besoin de Boudakh vivant. Pourquoi ? Reba n'est pas stupide au point d'espérer contraindre Boudakh à travailler pour lui. Il l'est peut-être d'ailleurs. Don Reba n'est peut-être qu'un intrigant sot et chanceux qui ne sait pas lui-même ce qu'il veut, qui fait la bête d'un air rusé. C'est ridicule, mais cela fait trois ans que je l'observe, et je n'ai pas encore compris qui il est. D'ailleurs, s'il m'observait, il ne comprendrait pas non plus. Tout est possible, c'est ça le plus drôle ! La théorie de base ne concrétise que les grandes formes de la psychologie, mais en réalité, il y a autant de formes que d'hommes, n'importe qui peut prendre le pouvoir ! Par exemple, un homme qui a passé toute sa vie à empoisonner ses voisins, en crachant dans leur soupe ou en cachant du verre pilé dans leur foin. On finira par s'en débarrasser bien sûr, mais il aura eu le temps de cracher, de nuire, de s'en donner à cœur joie... Et peu lui chaut de ne laisser aucune trace dans l'histoire ou que ses lointains descendants se cassent la tête pour faire coïncider son comportement avec la théorie des suites historiques.*

*Pour le moment, je n'ai que faire de théorie. Je ne sais qu'une chose : l'homme est le porteur objectif de l'intelligence. Tout ce qui empêche l'homme de développer son intelligence est un mal, et ce mal doit être éliminé dans les plus bref délais et à tout prix. À tout prix ? Non, sûrement pas à tout prix. Il se traita intérieurement de minable. Il faut se décider. Tôt ou tard, il faudra se décider.*

Il se rappela tout à coup doña Okana. Décide-toi. Commence par elle. Quand un dieu entreprend de nettoyer une fosse d'aisance, il ne doit pas croire qu'il s'en tirera avec les doigts propres... Il fut pris de nausée à l'idée de ce qui l'attendait. Mais cela valait mieux que tuer. Mieux vaut la boue que le sang. Sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller Kira, il passa dans son cabinet pour se changer. Il fit tourner dans ses mains le cercle-émetteur puis le glissa résolument dans un tiroir. Il planta dans ses cheveux, derrière l'oreille droite, une plume blanche, symbole de l'amour passionné, accrocha ses épées et s'enveloppa de sa plus belle cape. En bas, au moment de pousser les verrous, il se dit :

« Si don Reba l'apprend, c'est la mort pour doña Okana. Mais il était déjà trop tard pour revenir.

Les invités étaient déjà là, mais doña Okana ne s'était pas encore montrée. Près d'un guéridon doré, chargé d'amuse-gueule, des gardes royaux, fameux pour leurs duels et leurs exploits auprès du beau sexe, buvaient, le buste incliné, en offrant le spectacle pittoresque de leurs maigres postérieurs. Près de la cheminée s'élevaient de petits rires, provenant de dames desséchées et d'âge mûr, à qui leur manque d'attrait avait valu d'être choisies comme confidentes par doña Okana. Elles étaient assises en rang d'oignons, sur des banquettes basses, et entourées des attentions de trois vieillards, très remuants sur leurs jambes grêles, célèbres gandins de la Régence ancienne, derniers connaisseurs d'anecdotes depuis longtemps oubliées. Tout le monde savait que sans ces vieillards il n'y avait pas de salon digne de ce nom. Au milieu de la pièce, don Ripat, un assez bon et sûr agent de don Roumata, lieutenant d'une compagnie grise de merciers, possesseur de magnifiques moustaches et dénué de tous principes, se dressait sur ses bottes de cavalerie, jambes écartées, ses grandes mains rouges glissées dans sa ceinture de cuir. Il écoutait don Taméo exposer de façon confuse un projet destiné à léser les vilains au profit de la classe des marchands, et de temps en temps, tournait sa moustache du côté de don Sera qui errait de mur en mur, visiblement à la recherche de la porte. Dans un coin, deux célèbres portraitistes achevaient une estouffade de crocodile à l'ail. Non loin d'eux, dans une embrasure de fenêtre était assise une femme en noir, assez âgée. C'était la dame de compagnie que don Reba avait assignée à doña Okana. Elle regardait fixement devant elle avec, de temps en temps, de brusques inclinations de tout le corps. Tout à fait à l'écart, une personne de sang royal et un secrétaire de l'ambassade de Soan jouaient aux cartes. Ladite personne trichait, le secrétaire souriait patiemment. Dans le salon il était le seul qui s'occupât de choses sérieuses : il préparait le texte de sa prochaine dépêche.

Les officiers de la Garde accueillirent Roumata par de cordiales exclamations. Roumata leur lança un clin d'œil amical et fit le tour des invités. Il s'inclina devant les vieux beaux, lâcha quelques compliments aux confidentes qui remarquèrent immédiatement la plume de son oreille, tapota le dos grassouillet de la personne de sang royal, puis se dirigea vers don Taméo et don Ripat. Quand il passa devant la fenêtre, la dame de compagnie eut un de ses mouvements plongeants. Elle sentait terriblement le vin.

À la vue de Roumata, don Ripat sortit les mains de son ceinturon et claqua des talons, tandis que don Taméo s'exclamait à mi-voix :

« Est-ce vous, mon ami ? Quelle chance que vous soyez venu, j'avais perdu tout espoir... Comme le cygne à l'aile brisée regarde tristement l'étoile... Je m'ennuyais... Sans le charmant don Ripat, je serais mort d'ennui ! »

On sentait que don Taméo avait essayé de dessoûler avant le repas, mais que la tentative avait été vaine.

« Ah ! C'est comme ça ? dit Roumata. Nous citons Tsouren le Rebelle ? »

Don Ripat se rapprocha et lança un regard de rapace à Taméo.

« Heu... fit l'autre décontenancé, Tsouren ? Pourquoi, au fait ? Ah oui ! C'est ironiquement, je vous assure, messeigneurs. Qui est-ce ce Tsouren ? Un vil démagogue, un ingrat. Je voulais seulement

souligner...

— Que doña Okana n'est pas là, acheva Roumata, et que vous vous ennuyez sans elle.

— C'est précisément cela que je voulais souligner.

— Au fait, où est-elle ?

— Nous l'attendons d'une minute à l'autre », dit don Ripat, et s'inclinant, il s'éloigna.

Les confidentes, la bouche ouverte, fixaient la plume blanche. Les vieux beaux gloussaient avec affectation. Don Taméo finit par remarquer la plume, lui aussi, et frémit :

« Mon ami, murmura-t-il, pourquoi cela ? Si don Reba survenait... On ne l'attend pas aujourd'hui, mais tout de même... »

— Parlons d'autre chose, dit Roumata, avec des regards impatients. Il avait envie que tout finisse le plus rapidement possible. »

Les officiers s'approchaient avec des coupes.

« Vous êtes pâle... chuchotait don Taméo. Je comprends, l'amour, la passion... Mais par saint Mika, l'État est au-dessus de nous... Et c'est dangereux finalement... C'est une offense. »

Son visage changea, et il partit à reculons sans cesser de saluer. Les officiers entourèrent Roumata. Quelqu'un lui tendit une coupe pleine.

« À l'honneur, au roi, dit l'un des jeunes gens.

— Et à l'amour, ajouta un autre.

— Montrez-lui ce que c'est que la Garde, don Roumata ! » dit un troisième.

Roumata prit la coupe et, tout à coup, aperçut doña Okana. Elle se tenait à la porte, maniant son éventail et imprimant un souple mouvement à ses épaules. Oui, elle était jolie ! À distance, elle était même belle. Ce n'était pas du tout son genre de beauté, mais elle était sans aucun doute belle, cette sottise et lascive chatte ! D'immenses yeux bleus, sans l'ombre d'une pensée ou d'un sentiment, une bouche tendre et savante, un corps somptueux, habilement et soigneusement dénudé. Un officier, dans le dos de Roumata, ne put retenir un claquement de langue assez sonore. Roumata, sans le regarder, lui tendit sa coupe, et à grandes enjambées, rejoignit doña Okana. Tous les invités détournèrent d'eux leurs regards et se mirent à bavarder de choses et d'autres avec le plus grand sérieux.

« Vous êtes éblouissante, dit Roumata en s'inclinant profondément dans un cliquetis d'épées. Permettez-moi de me mettre à vos genoux... Comme un lévrier aux pieds d'une beauté nue et indifférente... »

Doña Okana se cacha derrière son éventail et lui lança un regard malicieux.

« Vous êtes très hardi, monseigneur, dit-elle. Nous autres, pauvres provinciales, sommes incapables de résister à pareil assaut... » Elle avait une voix basse et un peu enrouée. « Hélas, je n'ai plus qu'à ouvrir les portes de la forteresse et à laisser entrer le vainqueur... »

Roumata grinçant des dents de honte et de colère, s'inclina encore plus bas. Doña Okana abaissa son éventail et s'écria :

« Messieurs, amusez-vous ! Nous revenons tout de suite ! J'ai promis à don Roumata de lui montrer mes nouveaux tapis d'Iroukan... »

— Ne nous quittez pas pour longtemps, enchanteresse ! bêla l'un des petits vieux.

— Séductrice ! fit un autre d'une voix suave. Une fée ! »

Les officiers firent sonner en chœur leurs sabres. « Il n'est pas dégoûté vraiment », dit à haute voix la personne de sang royal. Doña Okana prit Roumata par la manche et l'entraîna dans le corridor. Celui-ci entendit don Sera dire avec du dépit dans la voix : « Je ne vois pas pourquoi un gentilhomme n'irait pas regarder des tapis d'Iroukan... »

Au bout du corridor, doña Okana s'arrêta, sauta au cou de Roumata et avec un cri rauque, qui

devait signifier une passion dévorante, se colla à ses lèvres. Roumata retint sa respiration. La fée dégageait une forte odeur de corps mal lavé et de parfums coûteux. Ses lèvres étaient brûlantes, humides et poisseuses de sucreries. Faisant un effort, il essaya de lui rendre son baiser, et il y parvint, car doña Okana, avec un gémissement, se suspendit à son cou, en fermant les yeux. Cela dura toute une éternité. *Bon, maintenant, à mon tour, espèce de traînée*, pensa Roumata, et il la serra dans ses bras. Quelque chose craqua, son corsage ou un os. La beauté poussa un piaillage plaintif, ouvrit les yeux d'un air étonné et se débattit pour se libérer. Roumata se hâta de desserrer son étreinte.

« Vilain », dit-elle avec admiration, très essoufflée. « Tu as failli me casser...

— Je brûle d'amour, murmura-t-il d'une voix coupable.

— Moi aussi. Si tu savais comme je t'attendais. Viens vite... »

Elle l'entraîna à travers des pièces sombres et obscures. Roumata prit son mouchoir et s'essuya furtivement la bouche. Maintenant toute cette entreprise lui paraissait désespérée. *Il faut y aller*, pensait-il. *Facile à dire...* Cette fois-ci, il ne pouvait pas s'en tirer avec de belles phrases. *Saint Mika ! pourquoi ne se lave-t-on jamais au palais ? Quel tempérament... Si au moins don Reba arrivait...* Elle le tirait sans rien dire, obstinément, comme une fourmi une chenille crevée. Se sentant le dernier des idiots, Roumata plaisanta d'une manière galante sur ses jambes rapides et ses lèvres rouges, mais doña Okana se contenta de rire. Elle le poussa dans un boudoir surchauffé, effectivement tendu de tapis, se jeta sur un lit immense, et s'installant sur des coussins, fixa sur lui des yeux humides. Roumata ne bougeait pas plus qu'une borne. Il y avait dans le boudoir une nette odeur de punaises.

« Tu es beau, murmura-t-elle, viens près de moi. Il y a si longtemps que je t'attendais. » Il battait des paupières, il faisait des yeux de carpe, avait la nausée, des gouttes de sueur coulaient sur son visage et le chatouillaient en l'agaçant horriblement. *Je ne peux pas*, pensa-t-il, *je me fous de mes informations. Renarde... Guenon... C'est contre-nature, c'est sale. Mieux vaut la saleté que le sang, mais là c'est bien pire que la saleté !*

« Qu'attendez-vous, monseigneur », cria doña Okana, d'une voix suraiguë, haletante. « Venez, j'attends !

— Au diable », dit sourdement Roumata.

Elle bondit et courut à lui.

« Qu'as-tu ? Tu es ivre ?

— Je ne sais pas, fit-il avec effort. Il fait chaud.

— Tu veux qu'on t'apporte une cuvette ?

— Quelle cuvette ?

— Ça ne fait rien, ça va passer. » De ses doigts tremblant d'impatience, elle lui déboutonnait son gilet. « Tu es beau, haletait-elle, mais tu es timide comme un jeune homme. Je n'aurais jamais cru... Par sainte Bara ! c'est délicieux. »

Il dut lui saisir les mains. Il la regardait de haut en bas et voyait ses cheveux malpropres, brillants de laque, ses épaules nues et rondes couvertes de poudre agglutinée, ses petites oreilles framboise. *Ça se présente mal*, se dit-il. *C'est raté. Dommage, elle devait savoir des choses... Don Reba doit parler en rêve... Il l'emmène aux interrogatoires, elle aime beaucoup ça... Je ne peux pas.*

« Alors ? » demanda-t-elle, irritée.

« Vos tapis sont magnifiques, mais je dois partir. »

Elle ne comprit pas tout de suite, puis son visage se déforma.

« Comment oses-tu ? » siffla-t-elle. Mais il sentait déjà la porte dans son dos, bondit dans le couloir et fila. *À partir de demain, je cesse de me laver. Un verrot, voilà ce qu'il faut être ici et non un dieu*<sup>[2]</sup>.

« Hongre ! criait-elle derrière lui. Morveux de châtré ! Femmelette ! Qu'on t'empale ! »

Roumata ouvrit une fenêtre et sauta dans le jardin. Sous un arbre, il respira avidement l'air frais, puis se rappelant sa stupide plume blanche, l'arracha, la cassa et la jeta avec fureur. « *Pachka aurait tout raté. Personne n'aurait réussi* » – « *Tu es sûr ?* » – « *Oui !* » – « *Alors vous ne valez pas tripette !* » – « *Mais ça me donne la nausée, des choses pareilles !* » – « *L'Expérience se fiche pas mal de tes états d'âme. Si tu ne te sens pas capable, ne t'engage pas.* » – « *Je ne suis pas une bête !* » – « *Si l'Expérience l'exige, il faut en devenir une.* » – « *L'Expérience ne peut pas exiger cela.* » – « *Si, comme tu vois.* » – « *Mais alors...* » « *Quoi alors ?* » Il ne savait pas. « *Alors, alors... Bon, nous dirons que je suis un mauvais historien.* » Il haussa les épaules. « *Nous tâcherons de faire mieux. Nous apprendrons à devenir des cochons...* »

Il était près de minuit quand il rentra chez lui. Sans se déshabiller, défaisant seulement les boucles de ses baudriers, il s'écroula sur le divan du salon et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il fut réveillé par des cris indignés de Ouno et les rugissements cordiaux d'une voix de basse.

« Fiche-moi le camp, petit sauvage, ou je t'écrase l'oreille !... »

— Mais je vous dis qu'il dort !... »

— Ouste, sors-toi de mes jambes !... »

— Puisque je vous dis qu'il ne veut pas !... »

La porte s'ouvrit, et le baron Pampa don Baou, énorme comme la bête Pekh, le teint fleuri, les dents blanches, les moustaches en bataille, coiffé d'un béret de velours penché sur la tête, vêtu d'une somptueuse cape framboise, sous laquelle une cuirasse d'airain brillait d'un éclat mat, fit irruption dans le salon. Il traînait Ouno, accroché à sa jambe droite.

« Baron ! » s'exclama Roumata, s'asseyant, les jambes pendantes. « Comment se fait-il que vous soyez en ville, mon ami ? Ouno, laisse le baron tranquille ! »

— Quel crampon, ce gamin ! » gronda le baron en s'approchant, les bras tendus. « On en fera quelque chose. Combien en voulez-vous ? On parlera de ça plus tard... Laissez-moi vous étreindre ! ... »

Ils s'étreignirent. Le baron sentait bon la poussière des grands chemins, la sueur de cheval et tout un bouquet de vins variés.

« Je vois que vous êtes sobre, mon ami », dit-il, désolé. « D'ailleurs vous l'êtes toujours ! Heureux homme ! »

— Asseyez-vous, mon ami, dit Roumata. Ouno, apporte-nous du vin d'Estor et en bonne quantité. »

Le baron leva une énorme main.

« Pas une goutte ! »

— Pas une goutte d'Estor ? Ouno, pas besoin d'Estor, apporte de l'Iroukan.

— Pas de vin du tout ! annonça le baron avec chagrin. Je ne bois pas. »

Roumata s'assit.

« Que s'est-il passé ? » demanda-t-il, inquiet. « Vous n'êtes pas bien portant ? »

— Je suis en grande forme, mais ces maudites scènes de ménage... Bref, je me suis querellé avec la baronne, et me voilà.

— Querellé avec la baronne, vous ? Allons, baron, laissez vos plaisanteries !

— Vous vous rendez compte ! J'ai la tête dans le brouillard, j'ai fait cent vingt miles dans un brouillard !

— Mon ami, dit Roumata, je selle mon cheval et nous partons à Baou.

— Mais mon cheval est fatigué, objecta le baron. Et puis, je veux la punir !

— Qui ?

— La baronne. Que diable ! Je suis un homme, oui ou non ! Elle n'est pas contente de Pampa quand il est ivre, voyez-vous ça, elle va voir *ce* que c'est quand il n'a pas bu. Je préfère crever d'eau ici, que de retourner au château... »

Ouno dit d'un ton morose :

« Dites-lui de ne pas me tordre les oreilles... »

— Ouste, petit sauvage ! tonna gentiment le baron. Apporte de la bière ! Je suis en sueur, il me faut compenser la perte de liquide. »

Le baron compensa la perte de liquide pendant une demi-heure et finit par s'alourdir. Entre deux gorgées, il racontait ses ennuis à Roumata, pestant contre ses ivrognes de voisins qui envahissaient le château. « Ils arrivent de bon matin, soi-disant pour aller à la chasse, et avant qu'on ait eu le temps de faire ouf ! les voilà tous ivres et en train de fendre les meubles. Ils s'égaillent dans le château, font des saletés partout, ennuient les domestiques, blessent les chiens et donnent de déplorables exemples au jeune baron. Puis, ils s'en retournent chez eux, et moi, plein comme une barrique, je reste tête à tête avec la baronne... » À la fin de son récit, le baron, très découragé, demanda du vin, puis se ravisa :

« Roumata, mon ami, allons-nous-en d'ici. Vous avez une cave trop riche ! Partons !... »

— Mais où ?

— N'importe où ! À la Joie du Gris, par exemple...

— Hum, dit Roumata, et que ferons-nous à la Joie du Gris ? »

Le baron resta silencieux, tiraillant désespérément sa moustache.

« Que ferons-nous ? dit-il finalement. Étrange question... Nous passerons un moment à bavarder... »

— À la Joie du Gris ? demanda Roumata, sceptique.

— Oui, je vous comprends, dit le baron. C'est un endroit affreux... Mais allons-y quand même. Ici, j'ai tout le temps envie de demander du vin !

— Mon cheval ! » dit Roumata. Il passa dans son cabinet prendre l'émetteur.

Quelques minutes plus tard, ils chevauchaient côte à côte dans une rue étroite, plongée dans l'obscurité totale. Le baron, un peu ragaillard, racontait à haute voix sa chasse au sanglier de l'avant-veille, parlait des extraordinaires qualités du jeune baron et d'un miracle qui s'était produit au monastère de Saint-Toukka, où le père prieur avait accouché par la hanche d'un enfant à six doigts... Ce faisant, il n'oubliait pas de se distraire : de temps à autre, il hurlait comme un loup, hululait et tambourinait à coups de cravache dans les volets fermés.

Quand ils approchèrent de la Joie du Gris, le baron arrêta son cheval et soupira profondément. Roumata attendait. Les fenêtres sales de l'estaminet étaient violemment éclairées, des chevaux attachés piétinaient, des donzelles très fardées, assises sur un banc sous les fenêtres, se disputaient sans entrain. Deux serviteurs roulaient avec effort par la porte ouverte un énorme tonneau couvert de taches de salpêtre. Le baron dit tristement :

« Seul ! Quelle chose affreuse ! Toute la nuit devant moi, et je suis seul ! Et elle, là-bas, toute seule... »

— Ne vous faites pas de souci, mon ami, dit Roumata. Elle a le petit baron avec elle, et vous, vous m'avez.

— C'est tout à fait autre chose, dit le baron. Vous ne comprenez rien mon ami, vous êtes trop jeune et léger... Je suis sûr que vous éprouvez même du plaisir à regarder ces gourgandines...

— Pourquoi pas », répondit Roumata, fixant le baron avec curiosité. « Je les trouve très plaisantes. »

Le baron hocha la tête et eut un rire sarcastique :

« Celle-là, qui est debout, a le derrière bas, dit-il à voix haute. Celle qui est en train de se peigner, n'en a pas du tout... Ce sont des vaches, mon ami. Dans le meilleur des cas, des vaches. Rappelez-vous la baronne ! Quelles mains, quelle grâce, quelle tournure, mon ami !... »

— Oui, la baronne est très belle. Allons-nous en d'ici.

— Où ? demanda avec ennui le baron. Et pour quoi faire ? » Son visage prit tout à coup une expression résolue. « Non, mon ami, je ne partirai pas d'ici. Agissez à votre guise. » Il mit pied à terre. « Mais je serais très déconfit si vous me laissiez seul ici.

— Bien entendu, je reste avec vous. Mais...

— Pas de "mais", dit le baron.

Ils jetèrent les rênes à un serviteur accouru, passèrent fièrement devant les filles et entrèrent dans la salle. L'air était irrespirable, les lumières des lampes perçaient difficilement un brouillard d'exhalaisons. On se serait cru dans une grande étuve très sale. Assis à de longues tables, les clients, soldats suant dans leurs uniformes déboutonnés, vagabonds des mers vêtus de gilets de couleurs à même la peau, femmes dépoitraillées, soldats gris, la hache entre les genoux, artisans aux loques roussies, buvaient, mangeaient, juraient, riaient, pleuraient, s'embrassaient et braillaient des chansons obscènes. À gauche, on devinait le comptoir où, au milieu d'immenses tonneaux, trônait le patron, donnant des ordres à un essaim de serviteurs dégourdis. À droite, se détachait le carré lumineux de l'entrée de la salle réservée aux gentilshommes, aux riches marchands et aux officiers gris.

« En fin de compte, pourquoi ne boirions-nous pas ? » demanda avec irritation le baron Pampa, qui attrapa Roumata par la manche et alla au comptoir par l'étroit passage ménagé entre les tables, en égratignant le dos des consommateurs avec les pointes de sa cuirasse. Il arracha des mains du patron une grande louche qui servait à verser le vin dans les chopes, la vida sans un mot, puis annonça que tout était fichu et qu'il ne restait qu'une chose à faire, prendre du bon temps. Il se tourna vers le patron et demanda d'une voix tonitruante s'il y avait dans cet établissement un endroit où les gentilshommes puissent passer le temps de façon convenable et honnête, sans être gênés par le voisinage de la racaille, de la canaille et de la guenille. Le patron lui affirma que dans cet établissement il existait un endroit de ce genre.

« Parfait », déclara majestueusement le baron, en jetant au patron plusieurs pièces d'or. « Servez à ce gentilhomme et à moi-même ce que vous avez de mieux, et que le service ne soit pas assuré par une sémillante donzelle mais par une femme d'âge respectable ! »

Le patron conduisit lui-même les nobles seigneurs dans la salle réservée. Il n'y avait pas grand monde. Dans un coin, un groupe d'officiers gris, quatre lieutenants serrés dans leurs petits uniformes et deux capitaines vêtus de capes courtes aux écussons du ministère de la Sûreté de la couronne tuaient le temps. Près de la fenêtre, deux jeunes aristocrates, dont les mornes physionomies exprimaient un désenchantement général, s'ennuyaient ferme devant une cruche au goulot étroit. Non loin d'eux, une petite troupe de nobles désargentés, aux collets usés et aux capes reprises, buvaient de la bière par petites gorgées tout en promenant des regards avides autour d'eux.

Le baron s'abattit sur une table libre, et lança un regard torve aux officiers gris en grognant :

« Ici non plus, on n'échappe pas à la racaille... » Mais à ce moment, une imposante dame en tablier apporta le premier plat. Le baron poussa un grognement, tira son poignard, et entama les distractions. Il engloutit sans mot dire d'énormes tranches de cerf rôti, des montagnes de fruits de mer marinés, des tas d'écrevisses, des cuveaux de salades et de macédoines, en arrosant le tout de cascades de vin, de bière, de cervoise et de vin mélangé de bière et de cervoise. Les gentilshommes fauchés, un par un, puis deux par deux, se mirent à sa table, accueillis par le baron avec de grands gestes de la main et des grondements sortis des entrailles.

Tout à coup, il cessa de manger, fixa sur Roumata des yeux exorbités et déclara d'une voix tonitruante :

« Il y avait longtemps que je n'étais venu à Arkanar, mon noble ami, et je dois vous dire honnêtement que cela ne me plaît guère par ici.

— Et peut-on savoir ce qui vous déplaît ? » demanda Roumata avec intérêt tout en suçant une aile de poulet.

Une attention respectueuse se peignit sur le visage des seigneurs désargentés.

« Dites-moi, mon ami, fit le baron en essuyant ses mains grasses sur sa cape, dites-moi, messeigneurs, comment se fait-il que dans la capitale de Sa Majesté notre roi, les descendants des plus anciennes familles de l'Empire ne puissent faire un pas sans se heurter à des boutiquiers et à des bouchers ? »

Les seigneurs désargentés se regardèrent, puis s'écartèrent. Roumata jeta un coup d'œil sur les Gris ; ils avaient cessé de boire et regardaient le baron.

« Je vais vous dire la raison, nobles seigneurs, continua le baron Pampa, c'est parce que vous êtes des poltrons, vous les tolérez parce que vous avez peur. Tu as peur, toi ! » vociféra-t-il en dévisageant le noble le plus proche qui s'éloigna avec un pâle sourire sur sa face de carême. « Couards ! » cria le baron. Ses moustaches se dressèrent, mais il n'y avait rien à espérer des gentilshommes sans le sou, ils n'avaient aucune envie de se battre, ils avaient envie de boire.

Alors le baron passa une jambe par-dessus le banc, attrapa sa moustache droite, et, fixant le coin où se trouvaient les officiers gris, déclara : « Moi, je n'ai peur de rien ! Je casse la figure à ces salauds de Gris, dès qu'il m'en tombe un sous la main.

— Qu'est-ce que raconte ce tonneau de bière ? » dit à voix haute un capitaine à la figure allongée.

Le baron eut un sourire satisfait. Il s'extirpa de la table avec fracas et grimpa sur le banc. Roumata, les sourcils haussés, entama sa deuxième aile.

« Hé ! vous, racaille grise ! brailla le baron comme si les officiers se fussent trouvés à une lieue de là. Savez-vous qu'avant-hier, moi, baron Pampa don Baou, j'ai flanqué une rossée à vos copains ? Comprenez-vous, mon ami, dit-il en s'adressant à Roumata du haut de son banc, je buvais avec le père Kabani hier, au château, quand tout à coup mon palefrenier arrive et me dit qu'une bande de Gris est en train de démolir l'auberge du Fer à cheval doré, mon auberge, sur mes terres. Je saute en selle et me voilà parti. Je le jure par mon éperon, il y en avait toute une bande, une vingtaine au moins ! Ils avaient arrêté trois hommes, s'étaient soûlés comme des cochons... Ces boutiquiers ne savent pas boire... ils se sont mis à taper sur tout le monde et à tout casser. J'en ai attrapé un par les pieds et alors, la danse a commencé ! Je les ai pourchassés jusqu'aux Glaives Pesants. Il y avait du sang, vous ne me croirez pas mon ami, jusqu'aux genoux, et il est resté autant de haches... »

À ce moment, le récit du baron fut interrompu.

Le capitaine au long visage leva le bras et un lourd couteau de jet vint frapper le plastron de la cuirasse du baron.

« Il était temps ! » s'exclama Pampa, tirant de son fourreau son énorme épée.

Il sauta à terre avec une surprenante agilité. La lame fendit l'air et coupa une poutre du plafond. Le baron jura. Le plafond fléchit, des saletés plurent sur les têtes.

Tous s'étaient levés. Les seigneurs désargentés s'étaient reculés jusqu'aux murs. Les jeunes aristocrates avaient grimpé sur une table pour mieux voir. Les Gris, tenant leurs couteaux défouraillés devant eux, s'étaient rangés en demi-cercle et s'avançaient à petits pas sur le baron. Seul Roumata était resté assis, se demandant de quel côté du baron se lever pour ne pas recevoir un coup d'épée.

La lame, très large, faisait un bruit sinistre en décrivant des cercles étincelants au-dessus de la tête

du baron. Celui-ci frappait l'imagination. Il y avait en lui quelque chose d'un hélicoptère de transport dont les rotors tournent à vide. Après l'avoir entouré de trois côtés, les Gris furent obligés de s'arrêter. L'un d'eux eut le malheur de tourner le dos à Roumata et celui-ci, se penchant par-dessus la table, l'attrapa au collet, le renversa sur le dos, dans un plat de rogatons et le frappa au-dessous de l'oreille. Le Gris ferma les yeux et ne bougea plus. Le baron cria.

« Égorez-le, don Roumata, j'achève les autres ! »

*Il va tous les tuer*, se dit Roumata contrarié.

« Écoutez, dit-il aux Gris, nous n'allons pas nous gâcher mutuellement notre soirée. Vous ne pouvez pas tenir contre nous. Jetez vos armes et allez-vous-en.

— Ah ! mais non alors ! objecta le baron furibond. Je veux me battre ! Qu'ils se battent ! Battez-vous donc, sacrebleu ! »

À ces mots, il s'avança sur les Gris en faisant tourner de plus en plus vite son épée. Les Gris reculaient, pâlis à vue d'œil. Ils n'avaient certainement jamais vu d'hélicoptère de transport. Roumata sauta par-dessus la table.

« Attendez, mon ami, dit-il. Nous n'avons aucune raison de nous battre avec ces gens-là. Leur présence vous déplaît ? Alors, ils vont partir.

— Sans arme, nous ne partirons pas », fit, maussade, l'un des lieutenants. « Nous en prendrions pour notre grade, je suis de patrouille.

— Bon, fichez le camp avec vos armes, accorda Roumata. Les couteaux au fourreau, les mains sur la tête, passez un par un ! Et pas de sales coups ! Je vous réduis en miettes !

— Comment pouvons-nous partir ? s'enquit avec irritation le capitaine au long visage. Ce seigneur nous bouche le passage !

— Et je le boucherai », dit avec entêtement le baron.

Les jeunes aristocrates éclatèrent d'un rire fort vexant.

« Bon, dit Roumata, je vais tenir le baron et vous, partez vite, je ne pourrai pas le tenir longtemps ! Hé ! vous ! à la porte, libérez le passage !... Baron », dit-il, en étreignant la vaste taille de Pampa, « il me semble, mon ami, que vous avez oublié un détail important. Cette glorieuse épée, vos aïeux ne l'utilisaient que pour de nobles combats. Car il est dit : "Ne tire pas l'épée dans une taverne." »

Une expression pensive apparut sur le visage du baron qui continuait à faire tourner son arme.

« Mais je n'ai pas d'autre épée, dit-il, d'un ton irrésolu.

— À plus forte raison, répliqua Roumata, d'un air entendu.

— C'est votre avis ? » Le baron hésitait toujours.

« Vous le savez mieux que moi !

— Oui, vous avez raison. » Il leva les yeux sur son poignet agité d'un mouvement frénétique. « Le croiriez-vous, don Roumata, je peux faire ça deux ou trois heures de suite sans me fatiguer le moins du monde ! Ah ! pourquoi ne me voit-elle pas en ce moment ?

— Je lui dirai », promit Roumata.

Le baron soupira et laissa retomber son épée. Les Gris, le dos courbé, filèrent. Pampa les suivit du regard.

« Je ne sais pas, je ne sais pas, dit-il d'un ton hésitant. Qu'en pensez-vous, j'ai bien fait de ne pas les raccompagner à coups de pieds dans le derrière ?

— Vous avez été parfait, assura Roumata.

— Bon, dit le baron, remettant son épée au fourreau. Puisque nous n'avons pas réussi à nous battre, maintenant nous avons le droit de boire et de grignoter quelque chose. » Il tira par les pieds le lieutenant gris couché sans connaissance sur la table et dit d'une voix de stentor :

« Hé ! la patronne ! Du vin et de quoi manger ! »

Les jeunes aristocrates s'approchèrent et le félicitèrent poliment de sa victoire.

« Ce n'est rien, rien du tout, dit avec bonhomie le baron. Six voyous chétifs et poltrons, comme tous les boutiquiers. Au Fer à cheval doré, j'en ai étendu deux douzaines... Quelle veine, dit-il à Roumata, que je n'aie pas eu sur moi mon épée de combat alors ! J'aurais pu la dégainer dans le feu de l'action. Et bien que le Fer à cheval ne soit pas une taverne, mais une simple gargote...

— Certains disent aussi : "Ne tire pas l'épée dans une gargote."

La patronne apporta de nouveaux plats de viande et de nouvelles cruches de vin. Pampa retroussa ses manches et se mit au travail.

« Au fait, dit Roumata, qui étaient ces trois prisonniers que vous avez libérés au Fer à cheval ?

— Libérés ? » Le baron cessa de mâcher et regarda Roumata. « Mais mon noble ami, j'ai dû mal m'exprimer, je n'ai délivré personne. Ils étaient en état d'arrestation, c'est une affaire qui regarde l'État. Pour quelle raison les aurais-je libérés ? Il y avait là un gentilhomme, un grand couard, certainement, un vieux lettré et un serviteur...

— Oui, bien sûr », dit tristement Roumata.

Le baron devint soudainement écarlate et roula des yeux terrifiants.

« Quoi ! Encore ! » rugit-il.

Roumata se retourna. À la porte, se tenait don Ripat. Le baron pivota en renversant des bancs et en faisant tomber des plats. Don Ripat regarda Roumata d'un air entendu et partit.

« Je vous demande pardon, baron, dit Roumata en se levant. Le service du roi...

— Ah... fit Pampa, déçu. Je vous plains ; moi, je n'aurais pris du service pour rien au monde. »

Don Ripat attendait derrière la porte.

« Quoi de neuf ? demanda Roumata.

— Il y a deux heures, fit don Ripat d'un ton bref, sur ordre du ministre de la Sécurité, don Reba, j'ai arrêté et conduit à la Tour Luronne doña Okana.

— Oui.

— Doña Okana est morte il y a une heure, elle n'a pas résisté à l'épreuve du feu.

— Oui.

— Officiellement, elle était accusée d'espionnage. Mais... » Don Ripat se troubla et baissa les yeux. « Je crois... Il me semble...

— Je comprends. »

Don Ripat leva sur lui des yeux coupables.

« Je ne pouvais rien faire.

— Cela ne vous concerne pas », dit Roumata d'une voix sourde.

Les yeux de don Ripat redevinrent impénétrables. Roumata le congédia d'un signe de la tête et revint dans la salle. Le baron achevait un plat de seiches farcies.

« Du vin d'Estor ! dit Roumata. Et qu'on en apporte encore ! » Il s'éclaircit la voix. « Amusons-nous, amusons-nous, sacrebleu... »

Quand Roumata revint à lui, il s'aperçut qu'il se trouvait au milieu d'un grand terrain vague. Une aube grise se levait, au loin des coqs lançaient des cocoricos criards, des corneilles croassaient en tournoyant au-dessus d'un amoncellement peu engageant, il flottait une odeur d'humide et de pourri. Le brouillard de son esprit se dissipait rapidement, la sensation familière d'hyperlucidité, de netteté des perceptions lui revenait, un goût de menthe amer fondait agréablement sur la langue. Les doigts de la main droite lui cuisaient. Il approcha de ses yeux son poing serré. La peau des jointures était

érafmée, le poing tenait serré un tube de kasparamide, puissant remède à l’empoisonnement par l’alcool, dont la Terre prévenante avait muni ses envoyés sur les planètes arriérées. Avant de sombrer dans l’abrutissement le plus total, inconsciemment, instinctivement presque, il avait dû avaler le contenu du tube, ici même, dans le terrain vague.

L’endroit lui était familier : il avait devant lui la tour noircie de l’Observatoire ; à gauche les tours de guet du palais royal, fines comme des minarets, se dessinaient dans la pénombre. Roumata aspira profondément l’air frais et humide et prit le chemin de la maison.

Le baron Pampa s’en était donné à cœur joie cette nuit-là. Accompagné d’une troupe de gentilshommes désargentés qui avaient très vite perdu toute apparence humaine, il avait accompli une gigantesque tournée dans les cabarets d’Arkanar, avait bu jusqu’à sa somptueuse ceinture, faisant un sort à une invraisemblable quantité d’alcool et de nourriture, après avoir provoqué dans les rues pas moins de huit bagarres. En tout cas, Roumata se souvenait distinctement de huit bagarres auxquelles il avait essayé de mettre fin pour éviter qu’il y eût mort d’homme. Après, ses souvenirs étaient complètement flous. De ce flou émergeaient tantôt des gueules de forbans, le couteau entre les dents, tantôt le visage hébété et triste du dernier gentilhomme désargenté que le baron essayait de vendre comme esclave dans le port, tantôt le grand nez d’un Iroukanais furieux, exigeant avec colère que les nobles seigneurs lui rendissent ses chevaux.

Au début, il n’avait pas oublié sa mission d’observateur. Il buvait des vins iroukaniens, estoriens, soaniens autant que le baron, mais chaque fois qu’on changeait de vin, il plaçait discrètement sous sa langue un cachet de kasparamide. Il avait encore gardé sa lucidité et notait machinalement les rassemblements de patrouilles grises aux carrefours et aux ponts, les postes de cavaliers barbares sur la route de Soan, où le baron se serait certainement fait tuer si Roumata n’avait pas connu leur dialecte. Il se rappelait parfaitement avoir été frappé à la pensée que les rangées immobiles d’étranges soldats, vêtus de longues coules noires, et alignés devant l’École Patriotique, étaient des moines. Que venait faire l’église là-dedans ? Depuis quand l’église d’Arkanar se mêlait-elle des affaires séculières ?

Il s’enivrait lentement, et puis d’un seul coup, il avait sombré. Quand, à un moment de lucidité, il avait aperçu devant lui une table de chêne fendue en deux, dans une pièce complètement inconnue, et les gentilshommes désargentés en train d’applaudir, il s’était dit qu’il était temps de rentrer chez lui. Mais il était trop tard. Une vague de frénésie et la joie répugnante, inconvenante d’être libéré de tout sentiment humain, s’étaient emparées de lui. Il était encore un Terrien, un observateur, l’héritier d’hommes de feu et de fer, qui ne s’épargnaient pas et n’épargnaient rien au nom d’un grand but. Il ne pouvait devenir Roumata d’Estor, descendant de vingt générations de guerriers fameux pour leurs pillages et leur ivrognerie. Mais il n’était plus révolutionnaire, non plus. Il ne se sentait plus d’obligations vis-à-vis de l’Expérience. Il ne se souciait que de ses obligations envers lui-même. Il n’avait plus de doutes. Il comprenait tout, absolument tout, savait nettement qui était coupable et ce qu’il voulait : sabrer à tours de bras, livrer au feu, précipiter l’ennemi du haut des marches du palais sur les lances et les fourches d’une foule hurlante.

Roumata se secoua et tira ses épées de leurs fourreaux. Les lames étaient ébréchées, mais propres. Il se rappelait s’être battu, mais avec qui ? Comment cela s’était-il terminé ?...

Ils avaient bu leurs chevaux pour finir. Les gentilshommes désargentés avaient disparu. Roumata – cela aussi il s’en souvenait – avait traîné le baron chez lui. Pampa don Baou était frais comme l’œil, complètement lucide et prêt à continuer les réjouissances, mais il ne pouvait plus tenir sur ses jambes. En outre, il était persuadé qu’il venait de quitter la charmante baronne pour partir en campagne contre son ennemi héréditaire, le baron Kaska, dont l’insolence passait les bornes. « Jugez-en vous-même,

mon ami, ce vaurien a accouché par la hanche d'un gamin de six doigts, qu'il a appelé Pampa... » « Le soleil se couche », déclara-t-il en regardant la tapisserie qui représentait un lever de soleil. « Nous pourrions prendre du bon temps, toute la nuit, messeigneurs, mais les faits d'armes exigent le sommeil. Pas une goutte de vin en campagne. De plus la baronne serait mécontente. »

« Quoi ? Un lit ? Des lits en rase campagne ? Notre couche, c'est la couverture de notre cheval de bataille. » À ces mots, il avait arraché du mur la malheureuse tapisserie, s'en était enveloppé des pieds à la tête avant de s'écrouler dans un coin sous une lampe. Roumata avait dit à Ouno de placer à côté du baron un seau de saumure et un cuveau de marinades. Le petit garçon avait un visage mécontent et ensommeillé. « Ils sont pleins, grogna-t-il. Ils ont les yeux qui louchent... » « Tais-toi, idiot », lui avait dit Roumata, et quelque chose était arrivé ensuite, quelque chose de laid, qui l'avait fait s'enfuir dans ce terrain vague, à travers toute la ville, quelque chose d'affreux, d'impardonnable, de honteux...

Il s'en souvint en approchant de la maison et s'arrêta.

Repoussant Ouno, il avait grimpé l'escalier, ouvert brutalement la porte et s'était abattu à ses côtés, comme un maître. À la lumière de la veilleuse il avait vu son visage pâle, ses yeux immenses pleins d'effroi et de dégoût, et dans ces yeux, lui-même, titubant, la lèvre pendante et baveuse, les poings égratignés, les vêtements tachés, impudent et misérable goujat de bonne famille, et ces yeux l'avaient rejeté dans l'escalier, dans les rues obscures, et encore plus loin, le plus loin possible...

Serrant les dents, intérieurement glacé, il ouvrit doucement la porte et entra sur la pointe des pieds. Dans un coin, pareil à un gigantesque mammifère marin, le baron ronflait paisiblement. « Qui est là ? » s'exclama Ouno, somnolant sur un banc, une arbalète sur les genoux. « Chut, murmura Roumata. Allons à la cuisine. Un tonneau d'eau, du vinaigre, des vêtements propres, et vite. » Longtemps, rageusement, avec un plaisir intense, il se débarrassa de toute la saleté de la nuit. Ouno, silencieux contrairement à son habitude, s'affairait autour de lui. Au moment de l'aider à fermer ses ridicules culottes lilas agrémentées de boucles sur le derrière, il l'informa d'un ton maussade.

« Cette nuit, quand vous êtes parti, Kira est descendue et m'a demandé si vous étiez venu. Elle devait croire qu'elle avait rêvé. Je lui ai dit que vous n'étiez pas encore revenu de la garde depuis le soir... »

Roumata soupira profondément en se détournant. Il ne se sentait pas soulagé. Au contraire. « Je suis resté toute la nuit près du baron avec mon arbalète. J'avais peur qu'il ne monte là-haut, ivre comme il était... »

— Merci, petit », dit Roumata avec difficulté.

Il mit ses souliers, passa dans l'entrée, se contempla quelques instants dans le sombre miroir métallique. La kasparamide était un remède souverain. Le miroir reflétait un élégant gentilhomme, aux traits un peu tirés après une fatigante veille, mais convenable au plus haut degré. Ses cheveux humides, retenus par le bandeau d'or, retombaient sagement et élégamment de chaque côté du visage. Roumata rajusta machinalement l'objectif. « Ils ont dû être témoins de belles choses, aujourd'hui, sur la Terre », pensa-t-il sombrement.

Cependant, le jour s'était levé. Le soleil se montra aux fenêtres poussiéreuses, les volets claquèrent, des voix endormies s'interpellaient dans la rue. « Vous avez bien dormi, frère Kiris ? » – « Grâce à Dieu, oui, frère Tika. La nuit est passée et Dieu merci. » – « Quelqu'un a tapé à nos fenêtres. Don Roumata, à ce qu'il paraît, a fait la fête cette nuit. » – « On dit qu'il a quelqu'un chez lui. » – « Est-ce qu'on fait la fête de nos jours ? Quand le roi était jeune, je me souviens, en se distrayant, ils ont, sans y prendre garde, mis le feu à la moitié de la ville. » « Que voulez-vous que je vous dise, frère Tika ? Remercions le Seigneur d'avoir pour voisin un gentilhomme comme celui-ci. Il s'amuse une fois par an et encore... »

Roumata se leva, monta à l'étage et, après avoir frappé, entra dans le cabinet. Kira était assise dans un fauteuil, comme la veille. Elle leva les yeux et le dévisagea, effrayée et inquiète. « Bonjour, ma petite fille. » Il lui baisa les mains et s'assit dans un fauteuil en face d'elle.

Elle le regarda d'un air inquisiteur et demanda :

« Tu es fatigué ?

— Oui, un peu, et je dois repartir.

— Tu veux que je te prépare quelque chose ?

— Non, merci. Ouno le fera. Parfume-moi mon col peut-être... »

Il sentait un mur de mensonge s'élever entre eux, de plus en plus épais... Et qui durera, pensa-t-il amèrement. Il ferma les yeux, pendant qu'elle humectait de différents parfums son col somptueux, ses joues, son front, ses cheveux. Elle dit :

« Tu ne me demandes même pas comment j'ai dormi ?

— Comment, mon petit ?

— J'ai rêvé. J'ai fait un rêve horrible. »

Le mur devenait épais comme celui d'une forteresse.

« C'est toujours comme cela dans un endroit nouveau, dit Roumata d'un ton faux. Et puis le baron devait faire du bruit en bas.

— Je fais servir le déjeuner ?

— Oui.

— Quel vin aimes-tu le matin ? »

Roumata ouvrit les yeux.

« Qu'on serve de l'eau, dit-il, le matin, je ne bois pas. » Elle sortit et il l'entendit parler d'une voix tranquille à Ouno, puis elle revint, s'assit sur le bras de son fauteuil et se mit à lui raconter son rêve. Il l'écoutait, fronçant les sourcils et sentant à chaque minute le mur devenir de plus en plus épais et le séparer à jamais du seul être qui lui fût véritablement cher dans ce monde affreux. Alors, de toutes ses forces, il se jeta contre ce mur.

« Kira, dit-il, ce n'était pas un rêve. »

Et rien de particulier ne se passa.

« Mon pauvre, dit Kira, attends, je t'apporte tout de suite de quoi te remettre... »

Il n'y avait pas si longtemps, la cour des rois d'Arkanar était l'une des plus éclairées de l'Empire. Elle accueillait des savants, dont la plupart étaient des charlatans bien sûr, mais il y en avait d'autres comme Baguir de Kissen, par exemple, qui avaient découvert la sphéricité de la planète ; Tata, guérisseur royal, qui avait émis l'hypothèse géniale d'un lien entre l'apparition d'épidémies et l'existence de petits vers invisibles à l'œil nu et portés par le vent et l'eau ; l'alchimiste Sinda qui cherchait, comme tous les alchimistes, le moyen de transformer l'argile en or, et qui trouva la loi de la conservation de la matière. Il y avait à la cour d'Arkanar des poètes, pique-assiette et flatteurs pour la plupart, mais d'autres aussi, comme Pépin le Glorieux, auteur d'une tragédie historique, *La Campagne au nord* ; Tsouren le Juste qui avait écrit plus de cinq cents ballades et sonnets mis en musique dans le peuple ; Gour le Compositeur, auteur du premier roman profane de l'Empire, la triste histoire d'un prince amoureux d'une belle Barbare. Il y avait de magnifiques artistes, des danseurs, des chanteurs. De remarquables peintres couvraient les murs de fresques impérissables, de grands sculpteurs décoraient les parcs du palais. On n'aurait su dire que les rois d'Arkanar fussent de fervents adeptes des lumières ou des amateurs d'art éclairés. Simplement, c'était un signe de bon ton, comme la cérémonie de l'habillage matinal ou les somptueux officiers de la Garde à l'entrée du palais. La tolérance aristocratique allait parfois jusqu'à admettre que certains savants et poètes devinssent d'importants rouages de la machine d'État. Ainsi, il y avait de cela une cinquantaine d'années, le grand alchimiste Botsa, qui avait occupé le poste, maintenant supprimé pour inutilité, de ministre du Sous-Sol, avait mis en exploitation plusieurs mines, et fait la gloire d'Arkanar par d'étonnants alliages, dont le secret avait été perdu après sa mort. Pépin le Glorieux avait eu la haute main sur l'Instruction publique jusqu'à ce que le ministère d'Histoire et de Littérature ait été déclaré nuisible et pernicieux pour les esprits.

Il était déjà arrivé, bien sûr, qu'un peintre ou un savant, ayant eu le malheur de déplaire à la favorite royale, personne obtuse et sensuelle, ait été vendu à l'étranger ou empoisonné à l'arsenic, mais seul don Reba avait sérieusement pris les choses en main. Depuis qu'il occupait le poste du tout-puissant ministre de la Sûreté de la couronne, il avait causé dans le monde de la culture de telles dévastations qu'il avait mécontenté certains grands seigneurs, qui avaient décrété que la cour était devenue ennuyeuse et que pendant les bals on n'entendait rien d'autre que de stupides ragots.

Baguir de Kissen, accusé de folie confinant au crime d'État avait été jeté en prison, délivré à grand-peine par Roumata et conduit dans la métropole. Son observatoire avait brûlé, ses disciples réchappés s'étaient dispersés. Tata et cinq autres guérisseurs royaux étaient un beau jour devenus des empoisonneurs, complotant contre la personne du roi à l'instigation du duc d'Iroukan. Tata avait tout avoué sous la torture et avait été pendu sur la place Royale. Pour le sauver, Roumata avait distribué trente kilos d'or, perdu quatre agents (des gentilshommes qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient), avait été blessé en essayant de délivrer les condamnés, mais tout cela en vain. Après cette première défaite, il avait compris que don Reba n'était pas un simple figurant. Ayant appris une semaine plus tard que l'alchimiste Sinda allait être accusé de dissimuler au fisc les secrets de la pierre philosophale, Roumata, exaspéré par sa défaite, avait tendu une embuscade chez Sinda, et le visage masqué, avait

désarmé lui-même les Gris venus chercher l'alchimiste, les avait jetés, ligotés, dans une cave. Au cours de la nuit, Sinda, qui n'avait toujours rien compris, avait été conduit à Soan. Avec un haussement d'épaules, il avait continué à chercher la pierre philosophale sous la surveillance de don Kondor. Le poète Pépin le Glorieux avait brusquement pris la tonsure pour s'enfermer dans un monastère isolé. Tsouren le Juste, accusé d'ambiguïté criminelle, de flagornerie envers les goûts des classes inférieures, avait été privé d'honneurs et de biens. Sans se soumettre, il lisait dans les cabarets des ballades franchement subversives. À deux reprises, des patriotes l'avaient laissé à demi mort, et finalement il s'était laissé persuader par son grand ami et admirateur don Roumata de se réfugier dans la métropole. Roumata n'oublierait jamais la dernière vision qu'il avait eue de lui, son teint livide d'ivrogne, ses mains fines agrippées aux haubans. Debout sur le pont du bateau, il déclama d'une voix jeune et sonore son sonnet d'adieu « Comme une feuille morte tombe sur l'âme ». Quant à Gour le Compositeur, après une conversation dans le cabinet de don Reba, il avait compris qu'un prince d'Arkanar ne pouvait pas aimer une engeance ennemie, avait jeté lui-même ses livres au feu sur la place Royale, et depuis, voûté, le visage morne, il assistait aux apparitions royales, perdu dans la foule des courtisans, et sur un signe imperceptible de don Reba s'avavançait pour réciter des vers ultra-patriotiques qui faisaient bâiller. Les acteurs jouaient toujours la même pièce : *La Chute des Barbares, ou le maréchal Totz, Pitz I* », roi d'Arkanar. Les chanteurs préféraient les concertos pour voix avec orchestre. Les peintres survivants barbouillaient des enseignes. Deux ou trois avaient trouvé le moyen de rester bien en cour en faisant des portraits du roi, avec, à ses côtés, don Reba, le tenant respectueusement par le coude. La diversité était mal vue : le roi était représenté sous les traits d'un beau jeune homme en armure, don Reba en homme mûr, au visage expressif.

Oui, la cour d'Arkanar était ennuyeuse. Néanmoins les grands seigneurs, les gentilshommes sans occupations, les officiers de la Garde et les belles dames futiles, les uns par vanité, les autres par habitude ou bien par peur, continuaient à remplir chaque matin les salons royaux. À vrai dire, beaucoup ne s'apercevaient d'aucun changement. Dans les concerts et les joutes poétiques des temps passés, ils appréciaient surtout les entractes, pendant lesquels ils parlaient des mérites des chiens couchants ou se racontaient des anecdotes. Ils étaient encore capables de s'entretenir, pas trop longtemps, des propriétés des êtres de l'au-delà, mais ils jugeaient tout bonnement malséantes les discussions sur la forme de la planète ou les causes des épidémies. La disparition des peintres, dont certains étaient de grands maîtres du nu, était quelquefois déplorée par les officiers de la Garde...

Roumata arriva légèrement en retard au palais. La réception matinale avait déjà commencé. Il y avait foule dans les salons, on entendait la voix irritée du roi et les ordres donnés d'une voix mélodieuse par le Grand Maître des cérémonies qui présidait à l'habillage de Sa Majesté. Les courtisans parlaient surtout des événements de la nuit. Un criminel de type iroukanais avait pénétré dans le palais, armé d'un stylet, tué une sentinelle et fait irruption dans la chambre à coucher de Sa Majesté, où il aurait été désarmé par don Reba lui-même, arrêté, et alors qu'on le conduisait à la Tour Luronne, lynché par des patriotes à qui leur dévouement avait fait perdre la raison. C'était le sixième attentat du mois, aussi en lui-même n'éveillait-il pas l'intérêt : on n'en discutait que les détails. Roumata apprit qu'à la vue de l'assassin, Sa Majesté s'était soulevée sur sa couche en dissimulant la belle doña Mirada et avait prononcé ces paroles historiques : « Fiche-moi le camp, canaille ! » La plupart croyaient volontiers à ces paroles historiques, pensant que le roi avait pris l'assassin pour un laquais. Tous étaient d'avis que don Reba, comme toujours, avait l'œil à tout et était incomparable au corps à corps. Roumata était aussi de cet avis, et trouva pour le dire d'aimables formules. Il raconta une histoire qu'il venait d'inventer, et qui mettait en scène don Reba, attaqué par douze bandits. Trois avaient été tués sur place, les autres s'étaient enfuis. L'histoire fut écoutée avec beaucoup d'intérêt et

de bienveillance. Après quoi Roumata glissa, en passant, qu'il tenait cette histoire de don Sera. L'expression d'intérêt disparut instantanément des visages, car tout le monde savait que don Sera était un fieffé menteur et le dernier des idiots. De doña Okana, pas un mot, soit que personne ne fût au courant, soit qu'on feignît l'ignorance.

Se répandant en amabilités et serrant les mains des dames, Roumata se faufila aux premiers rangs de la foule parée, parfumée, transpirante. La noblesse bavardait à mi-voix. « Oui, oui, cette jument, justement. Elle s'entretaille, mais je l'ai perdue aux cartes le soir même. » – « Pour ce qui est des hanches, monseigneur, elles sont d'une forme extraordinaire. Comme chez Tsouren... Hum... Hum... Des montagnes d'écume fraîche, non, des collines de transparente écume fraîche... Dans l'ensemble de puissantes hanches. » – « Alors j'ouvre tout doucement la fenêtre, je prends mon poignard entre les dents, et figurez-vous, mon ami, je sens que la grille fléchit sous mon poids... » – « Je lui ai flanqué dans les gencives la poignée de mon épée, si bien que ce chien de Gris a fait deux fois la galipette. Vous pouvez l'admirer là-bas, qui prend des airs, comme s'il en avait le droit... » – « Don Taméo a vomi sur le plancher, il a glissé et est tombé la tête la première dans la cheminée... » – « Alors le moine lui dit : Raconte-moi ton rêve, ma beauté... ah ! ah ! ah !... »

*C'est vraiment vexant, se disait Roumata, si on me tue maintenant, cette colonie d'amibes sera la dernière chose que j'aurai vue dans ma vie. Seul l'effet de surprise peut nous sauver, Boudakh et moi. Il faut saisir le bon moment et attaquer soudainement, le prendre au dépourvu, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, je n'ai vraiment aucune raison de mourir.*

Il gagna la porte de la chambre à coucher et, retenant ses deux épées avec ses mains, pliant légèrement les genoux comme le voulait l'étiquette, s'approcha du lit royal. On était en train de mettre ses bas au roi. Le Maître des cérémonies, retenant son souffle, surveillait attentivement les gestes adroits de deux valets de chambre. À gauche de la couche en désordre, se tenait don Reba, parlant à voix basse avec un homme grand et osseux, en uniforme de velours gris. C'était le père Tsoupik, l'un des chefs des Troupes d'Assaut, colonel de la garde du Palais. Don Reba était un vieux courtisan. À en juger à sa mine, ils ne s'entretenaient de rien de plus que de juments ou de la vertueuse conduite d'une nièce du roi. Le père Tsoupik, lui, en militaire et en ancien épicier, n'était pas maître de ses expressions. Sombre, il se mordillait les lèvres, ses doigts se serraient et se desserraient sur la poignée de son épée, pour finir, le visage crispé, il tourna brusquement les talons, et contre tous les usages, quitta la chambre en se dirigeant droit sur la foule des courtisans, ahuris d'un tel manque d'éducation. Don Reba, souriant d'un air fautif, le regardait partir, tandis que Roumata, qui suivait des yeux la gauche silhouette grise, se disait : *Voilà un défunt de plus*. Il était au courant des rivalités entre don Reba et le haut commandement gris. L'histoire du chef des Chemises Brunes, Ernst Roehm, était prête à se répéter.

Les bas étaient enfilés. Les valets de chambre, se soumettant aux mélodieuses injonctions du Grand Maître des cérémonies, pieusement, du bout des doigts, prirent les chaussures royales. À ce moment, le roi, les repoussant du pied, se tourna si brusquement vers don Reba que son ventre, pareil à un sac rebondi, se retrouva sur un de ses genoux.

« J'en ai assez de vos attentats, glapit-il, d'une voix hystérique. Des attentats ! Des attentats ! Des attentats ! La nuit, je veux dormir et non me battre avec des assassins ! Ne pourrait-on pas s'arranger pour qu'ils fassent cela dans la journée ? Vous êtes un piètre ministre, don Reba ! Encore une nuit comme celle-là, et je vous fais étrangler ! » Don Reba s'inclina, la main sur le cœur. « J'ai mal à la tête après un attentat ! »

Il se tut brusquement et fixa stupidement son ventre. C'était le bon moment. Les valets de chambre traînaient. La première chose à faire était d'attirer sur soi l'attention. Roumata prit la chaussure droite

des mains du valet de chambre, mit un genou en terre devant le roi et entreprit respectueusement d'enfiler la chaussure sur le gros pied gainé de soie. Tel était le très ancien privilège de la famille de Roumata : chausser le pied droit des personnes royales de l'Empire. Le roi le regardait d'un air vague. Une lueur d'intérêt s'alluma dans ses yeux.

Ah ! Roumata, vous êtes encore vivant, et Reba qui m'avait promis de vous étrangler ! » Il eut un petit rire. « Quel mauvais ministre, ce Reba ! Il ne fait que promettre ! Il avait promis de mettre fin à la sédition, or la sédition croît. Il a farci le palais de ses malappris de Gris... Je suis malade et il fait pendre les guérisseurs royaux. »

La chaussure mise en place, Roumata s'inclina et recula de deux pas. Il surprit le regard attentif de don Reba et s'empressa de donner à son visage une expression stupide et hautaine.

« Je suis très malade, continuait le roi, j'ai mal partout. Je songe à me retirer. Il y a longtemps que j'en ai envie, mais sans moi, vous seriez perdus, pauvres moutons... »

On lui mit la seconde chaussure. Il se leva et poussa un gémissement. Grimaçant de douleur, il attrapa son genou.

« Où sont les guérisseurs ? se lamenta-t-il. Où est mon bon Tata ? Vous l'avez pendu, imbécile !... Rien qu'à sa voix, je me sentais mieux. Taisez-vous ! Je sais que c'était un empoisonneur ! Et cela m'était bien égal ! Qu'est-ce que cela pouvait bien faire qu'il soit un empoisonneur ? Il était guérisseur ! Vous comprenez, assassin ? Un guérisseur ! Il empoisonnait les uns et soignait les autres. Vous, vous ne faites qu'empoisonner ! Vous feriez mieux de vous pendre ! » Don Reba s'inclina, la main sur le cœur, et resta dans cette position. « C'est qu'on les a tous pendus ! Il ne reste que vos charlatans ! Et vos prêtres qui m'abreuvent d'eau bénite en guise de remède... Qui me préparera des sirops ? Qui me frictionnera la jambe avec des baumes ?

— Sire ! » dit Roumata à haute voix, et il eut l'impression que le palais s'était figé. « Vous n'avez qu'à l'ordonner et le meilleur médecin de l'Empire sera au palais dans une demi-heure ! »

Le roi le regarda d'un air hébété. Le risque était énorme. Don Reba n'avait qu'un signe à faire... Roumata eut la sensation physique des yeux qui le guettaient par-dessus l'empennage des flèches. Il connaissait l'exacte nature des rangées d'orifices noirs qui couraient sous le plafond de la chambre à coucher. Don Reba le regardait avec une expression de curiosité polie et bienveillante.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'informa le roi d'un ton grognon. Bon, j'ordonne, alors, où est-il votre mire ? »

Roumata se contracta. Il avait l'impression que les pointes des flèches lui piquaient les omoplates.

« Sire, dit-il d'une voix rapide, ordonnez à don Reba de vous amener le célèbre docteur Boudakh. »

Don Reba devait être décontenancé. L'essentiel était dit, et Roumata était vivant. Le roi tourna ses yeux troubles vers le ministre de la Sûreté de la couronne.

« Sire, continua Roumata sans plus se hâter et dans le style qui convenait, connaissant vos souffrances véritablement insupportables et me souvenant de la dette de ma famille envers les souverains, j'avais voulu faire venir d'Iroukan le célèbre et hautement compétent docteur Boudakh. Malheureusement son voyage a été interrompu. Les soldats gris du cher don Reba l'ont arrêté la semaine dernière, et son destin ultérieur n'est connu que de votre ministre. Je suppose que le médecin est dans les parages, à la Tour Luronne probablement, et j'espère que l'étrange inimitié de don Reba pour les médecins ne s'est pas fait fatalement sentir sur le destin du docteur Boudakh. » Roumata se tut, retenant son souffle. Tout avait parfaitement marché. Tiens-toi bien, don Reba ! Il regarda le ministre, un froid de glace le saisit. Le ministre de la Sûreté de la couronne n'était absolument pas décontenancé. Il hochait gentiment la tête, comme un père faisant des reproches. Roumata ne s'attendait pas du tout à cela. Mais il est enchanté, se dit-il, abasourdi. En revanche le roi se conduisait

comme il avait prévu.

« Filou ! glapit-il. Je vais t'étrangler ! Où est le docteur ? Où est le docteur, je vous le demande ? Silence ! Je vous demande où est le docteur ? »

Don Reba s'avança avec un sourire agréable.

« Votre Majesté, dit-il, vous êtes en vérité un heureux souverain, car vous avez tant de fidèles sujets, qu'ils se gênent parfois dans leur empressement à vous servir. » Le roi le regardait d'un air stupide. « Je ne cacherai pas que le noble dessein du bouillant don Roumata m'était connu, comme tout ce qui se passe dans notre pays. Je ne cacherai pas que j'ai envoyé nos soldats gris à la rencontre du docteur Boudakh, uniquement pour préserver un vénérable vieillard des hasards d'un long voyage. Je ne dissimulerai pas non plus que je ne me suis point hâté de le présenter à Votre Majesté...

— Comment avez-vous eu cette audace ? demanda le roi avec reproche.

— Votre Majesté, don Roumata est jeune, et aussi candide en politique qu'expérimenté dans les nobles combats. Il ne se doute pas de quelle bassesse est capable le duc d'Iroukan dans sa haine effrénée contre Votre Majesté. Mais nous, nous le savons, n'est-ce pas, sire ? » Le roi hocha la tête. « C'est la raison pour laquelle j'ai jugé indispensable d'effectuer au préalable une petite enquête. Je ne voudrais pas presser les choses, mais si vous, Votre Majesté... » Une profonde inclination devant le roi. « ... et don Roumata... » Signe de tête dans la direction de ce dernier. « ... insistez, aujourd'hui même, après le repas, le docteur Boudakh se présentera pour commencer son traitement.

— Vous n'êtes pas idiot, don Reba, dit le roi, après avoir réfléchi. Une enquête, c'est bien. Ça ne fait jamais de mal. Maudit Iroukanais ! » Il poussa un gémissement en se prenant le genou. « Maudite jambe ! Ainsi donc après le repas ? Nous attendrons, nous attendrons. »

Et le roi, s'appuyant sur l'épaule du Grand Maître des cérémonies, passa lentement dans la salle du trône devant Roumata stupéfait. Quand celui-ci s'enfonça dans la foule des courtisans qui se dispersaient, don Reba lui demanda avec un sourire aimable :

« Cette nuit, me semble-t-il, vous êtes de garde dans la chambre à coucher du prince, je ne me trompe pas ? » Roumata s'inclina en silence.

Roumata errait sans but dans les interminables corridors du palais, sombres, humides, sentant l'ammoniac et le pourri. Il passait devant des pièces somptueuses, décorées de tapis, des cabinets poussiéreux aux étroites fenêtres grillagées, des remises, encombrées de vieux meubles dédorés. Il ne rencontrait presque personne. Peu de courtisans se risquaient à visiter le labyrinthe de la partie arrière du palais, où les appartements royaux cédaient insensiblement la place aux bureaux du ministère de la Sûreté de la couronne. Il était facile de s'y égarer. Tout le monde se rappelait l'histoire d'une patrouille de la Garde qui, faisant le tour du palais, avait été alertée par les hurlements épouvantables d'un homme qui tendait à travers la grille d'une fenêtre des mains égratignées. « Sauvez-moi ! criait l'homme. Je suis un kammer junker ! Je ne sais pas comment me sortir de là ! Cela fait deux jours que je n'ai rien mangé ! Sortez-moi de là ! » (Dix jours durant une correspondance animée s'établit entre le ministre des Finances et le ministre de la Cour. Après quoi, il fut décidé d'arracher la grille, et pendant ces dix jours, le malheureux kammer-junker fut nourri de viande et de pain tendus au bout d'une pique.) De plus, l'endroit était assez dangereux. Les hommes de la Garde du roi et des Troupes d'Assaut qui gardaient le ministère, pris de vin, s'affrontaient dans les couloirs étroits. Ils se battaient avec acharnement, puis se séparaient, satisfaits, en emportant leurs blessés. Il y errait aussi pas mal de trépassés. En deux siècles, leur nombre était devenu respectable.

D'un renfoncement du mur surgit une sentinelle grise, la hache à la main.

« C'est interdit, fit-elle sombrement.

— Qu'est-ce que tu en sais, imbécile ! » dit dédaigneusement Roumata en l'écartant de la main.

Il entendit le soldat remuer derrière lui et réalisa soudain que les mots méprisants et les gestes dédaigneux étaient devenus un réflexe chez lui, qu'il ne jouait pas au goujat de noble famille, mais qu'il en était un par bien des côtés. Il s'imagina dans ce rôle, sur la Terre, se sentit écoeuré et eut honte. *Pourquoi cela ? Que m'est-il arrivé ? Où sont passés le respect, la confiance en mes semblables, en cet être remarquable appelé "Homme", qu'on m'a inculqués depuis l'enfance ? Je ne m'y ferai jamais, pensa-t-il avec effroi. Je les déteste et je les méprise vraiment. Je peux parfaitement justifier la bêtise et la cruauté de ce garçon, les conditions sociales, une horrible éducation, tout ce qu'on veut, mais je vois maintenant que c'est mon ennemi, l'ennemi de tout ce que j'aime, l'ennemi de mes amis, l'ennemi de ce que je tiens pour sacré. Je ne le déteste pas théoriquement, en tant que "représentant typique", mais personnellement, en tant qu'individu. Je hais sa gueule baveuse, la puanteur de son corps mal lavé, sa foi aveugle, sa haine de tout ce qui sort des fonctions sexuelles et des beuveries. Il est là, hésitant, ce dadais, que son gros papa fouettait encore il y a six mois, pour lui donner la bosse du commerce des farines défraîchies et des confitures ratées. Il soupire bruyamment, l'abruti, en essayant de se rappeler son règlement mal appris, sans pouvoir comprendre s'il devrait flanquer un coup de hache au noble seigneur, donner l'alerte ou laisser courir. De toute façon, personne n'en saura rien. Et il laisse courir, retourne dans son trou, se colle dans la bouche une boulette d'écorce à mâcher qu'il mastique en bavant et en clappant de la langue. Il ne veut rien savoir, il ne veut penser à rien. Penser ! Qu'a-t-il de mieux, notre glorieux don Reba ? Oui, évidemment, sa psychologie est plus tortueuse, et ses réflexes sont plus embrouillés, mais ses pensées ressemblent à ces labyrinthes du palais, imbibés d'ammoniac et de crimes. Il est répugnant à un point indicible, c'est un effroyable criminel, une impudente araignée. Je suis venu ici pour aimer les hommes, les aider à se relever. Non, je suis un mauvais observateur, pensa-t-il avec remords. Je ne vauds rien comme historien. À quel moment suis-je tombé dans la fondrière dont parlait don Kondor ? Un dieu aurait-il droit à un autre sentiment que la pitié ?*

Il entendit derrière lui un martèlement rapide de bottes. Se retournant, il croisa les mains sur ses deux épées. C'était don Ripat qui accourait en maintenant son sabre contre sa hanche.

« Don Roumata !... Don Roumata !... » cria-t-il de loin d'une voix sourde.

Roumata lâcha ses épées. S'approchant, don Ripat jeta un regard autour de lui et lui chuchota à l'oreille d'une voix à peine audible :

« Je vous cherche depuis une heure ! Vaga la Roue est dans le palais ! Il parle avec don Reba dans le salon lilas. »

Roumata, sur le coup, cilla. Puis, prenant ses distances, dit avec un étonnement poli :

« Vous voulez parler du célèbre bandit ? Mais il passe pour mort, et même pour n'avoir jamais existé... »

Le lieutenant passa sa langue sur ses lèvres sèches.

« Il existe. Il est dans le palais. Je me suis dit que cela vous intéresserait.

— Mon bien cher don Ripat, dit Roumata d'un ton pénétré, je m'intéresse aux rumeurs. Aux racontars. Aux anecdotes... La vie est tellement ennuyeuse... Je vois que vous ne me comprenez pas bien... » Le lieutenant le regardait avec des yeux égarés. « Jugez-en vous-même, que m'importent les relations peu reluisantes de don Reba que, d'ailleurs, je respecte trop pour juger ?... Excusez-moi, je suis pressé... Je suis attendu par une dame. »

Don Ripat s'humecta les lèvres, s'inclina gauchement et s'éloigna. Une heureuse pensée effleura tout à coup Roumata.

« À propos, mon ami, le rappela-t-il aimablement, comment vous a plu le petit jeu auquel nous

avons joué ce matin, don Reba et moi ? »

L'autre revint avec empressement.

« Nous sommes très satisfaits, dit-il.

— N'est-ce pas que c'était charmant ?

— C'était magnifique ! Les officiers gris sont très heureux que vous ayez enfin pris ouvertement leur parti. Un homme aussi intelligent que vous, don Roumata, et qui a des accointances avec des barons, des aristocrates dégénérés...

— Mon cher Ripat, dit Roumata avec hauteur en se retournant pour s'en aller, vous oubliez que du haut de ma lignée, il n'y a aucune différence entre le roi et vous. Au revoir. »

Il avançait à grands pas dans les corridors, trouvant son chemin sans hésitation, écartant sans mot dire les sentinelles. Il se représentait mal ce qu'il allait faire, mais il comprenait que l'occasion était exceptionnelle. Il devait écouter le dialogue des deux araignées. Don Reba avait promis une récompense quatorze fois plus élevée pour Vaga vivant.

Deux lieutenants gris, sabre au clair, sortirent de portières lilas et vinrent à sa rencontre.

« Bonjour, mes amis », dit Roumata, s'arrêtant entre eux. « Le ministre est chez lui ?

— Le ministre est occupé, don Roumata, dit l'un des lieutenants.

— J'attendrai », dit le jeune homme en passant sous les portières.

L'obscurité était totale. Il avançait à l'aveuglette, parmi des fauteuils, des tables, des supports en fonte de lampadaires. À plusieurs reprises, il entendit distinctement quelqu'un respirer à hauteur de son oreille, tandis qu'une épaisse odeur d'ail et de bière l'enveloppait. Ensuite, il aperçut un faible rai de lumière, entendit la voix de ténor nasillarde de l'honorable Vaga et s'arrêta. Au même instant, la pointe d'une lance se plaça entre ses omoplates. « Doucement, idiot, fit-il avec irritation, mais à voix basse. C'est moi, don Roumata. » La lance s'écarta. Il approcha un fauteuil du rai de lumière, s'assit, allongea les jambes et bâilla de façon à être entendu. Puis il regarda.

Les araignées s'étaient rencontrées. Don Reba, l'air tendu, était assis, les coudes sur la table et les mains croisées. À sa gauche, sur une pile de papiers, était posé un lourd couteau de jet au manche de bois. Le ministre arborait un sourire agréable bien qu'un peu figé. L'honorable Vaga était assis sur un sofa, tournant le dos à Roumata. Il ressemblait à un grand seigneur, vieil original qui n'aurait pas quitté son château depuis trente ans.

« Les faucards vont se rimater, disait-il, et laper sur les mardes. Cela fait déjà vingt bons popers. Ce serait marot de moufler les bariats. Et les popers moutent grument. Là-dessus, nous triperons le chimard. C'est notre marot... »

Don Reba tâta son menton rasé.

« Valement douro », déclara-t-il d'un ton pensif.

Vaga haussa les épaules.

« C'est notre marot. Votre oglat n'a pas mouron à fripoter avec nous. Clope-la ?

— Clope-la ! fit d'un ton résolu le ministre.

— Et bois le rond », dit Vaga en se levant.

Roumata qui avait écouté, stupéfait, ce galimatias, découvrait sur le visage du brigand de soyeuses moustaches et une barbiche blanche en pointe. Un véritable courtisan du temps de la dernière Régence.

« J'ai été heureux de bavarder avec vous », dit Vaga.

Don Reba se leva.

« J'ai eu un plaisir immense à m'entretenir avec vous, dit-il. C'est la première fois que je vois un homme aussi hardi, honorable...

— Moi aussi, dit Vaga d'une voix morne. Moi aussi, je suis étonné et fier de la hardiesse du Premier ministre de notre royaume. »

Il fit demi-tour et se dirigea vers la sortie, appuyé sur un sceptre. Don Reba, sans le quitter de son regard pensif, posa distraitement les doigts sur le manche du couteau. Immédiatement, Roumata entendit derrière lui une longue et sinistre aspiration, le tube d'une sarbacane effleura son oreille pour venir se glisser entre les rideaux. Don Reba resta ainsi quelques instants, l'air d'écouter, puis il se rassit, sortit d'un tiroir une liasse de papiers qu'il se mit à lire. Roumata entendit cracher, le tube s'éloigna. Tout était clair. Les araignées s'étaient entendues. Il se leva et sortit de la pièce non sans avoir écrasé des pieds au passage.

Le roi prenait ses repas dans une immense salle, ornée d'une double rangée de fenêtres. La table de trente mètres de long était mise pour cent couverts : le roi lui-même, don Reba, les personnes de sang royal (une vingtaine de goinfres et d'ivrognes de constitution pléthorique), les ministres de la Cour et des Cérémonies, un groupe d'aristocrates de haute lignée (dont faisait partie Roumata) traditionnellement invités, une douzaine de barons de passage, accompagnés de petits barons empotés, et au bas bout de la table, tout un noble menu fretin qui avait fait des pieds et des mains pour être convié et qui, au moment de la remise des invitations et des numéros de fauteuil, avait été prévenu : « Restez tranquilles sur vos chaises, le roi n'aime pas qu'on remue. Gardez les mains sur la table, le roi n'aime pas qu'on les laisse sous la nappe. Ne regardez pas à droite et à gauche, le roi n'aime pas ça. » À chacun de ces repas, il s'engloutissait d'énormes quantités de mets délicats ; les convives sifflaient des lacs de vins fins, ébréchaient et cassaient des montagnes de la célèbre porcelaine d'Estor. Le ministre des Finances, dans un de ses rapports au roi, s'était vanté qu'un seul repas de Sa Majesté coûtait aussi cher que l'entretien semestriel de l'Académie des Sciences de Soan.

Attendant que le ministre des Cérémonies annonce, par trois fois, au son des trompettes, que Sa Majesté était servie, Roumata, debout au milieu d'un groupe de courtisans, écoutait pour la dixième fois don Taméo raconter un dîner royal auquel il avait eu l'honneur d'être convié, six mois auparavant : « ... Je trouve mon fauteuil, nous attendons, debout, le roi entre, s'assied. Nous prenons place, le repas commence, et tout à coup, figurez-vous, mes chers seigneurs, que je sens sous moi quelque chose de mouillé... De mouillé ! Je n'ose ni remuer ni tâter de la main. Cependant, saisissant le moment favorable, je glisse ma main sous moi, et que croyez-vous ? C'était vraiment mouillé ! Je renifle mes doigts, non, cela ne sentait rien de particulier ! Quelle histoire ! Néanmoins, le repas s'achève, tout le monde se lève, et moi, comprenez-vous, j'appréhendais de me lever... Je vois le roi s'approcher – le roi ! – mais je reste assis comme un croquant de baron, ignorant de l'étiquette. Sa Majesté s'avance vers moi, me sourit aimablement en me mettant la main sur l'épaule. “Mon cher don Taméo, nous allons voir les ballets, et vous, vous restez assis. Que se passe-t-il ? Auriez-vous trop mangé ? Votre Majesté, dis-je, tranchez-moi la tête, mais je jure que c'est mouillé sous moi.” Sa Majesté a eu la bonne grâce de rire et m'a dit de me lever. Je me lève, et alors... Un éclat de rire général ! Messeigneurs, j'étais resté assis tout le temps du repas sur un baba au rhum ! Sa Majesté a daigné éclater de rire. “Reba, Reba ! a-t-elle dit enfin, ce sont là de vos tours ! Veuillez bien nettoyer ce seigneur, vous lui avez taché le séant !” Don Reba, s'étranglant de rire, sort son poignard et se met à racler mes culottes. Vous vous imaginez mon état, mes seigneurs, je ne vous cacherai pas que je tremblais de peur à l'idée que don Reba, humilié en public, se vengerait. Par bonheur, tout s'est bien passé. Je vous assure, cela a été la plus heureuse impression de ma vie ! Comme le roi riait ! Que Sa Majesté était contente ! »

Les courtisans s'esclaffaient. Les plaisanteries de ce genre étaient monnaie courante à la table du roi. Les invités s'asseyaient sur du pâté, des œufs de chenille, dans des fauteuils aux pieds sciés. Ils

s'asseyaient parfois sur des aiguilles empoisonnées. Le roi aimait être distrait. Roumata se demanda : *Qu'aurais-je fait à la place de cet idiot ? Je crois que le roi aurait dû se chercher un autre ministre de la Sécurité et que l'Institut se serait vu obligé d'envoyer quelqu'un d'autre à Arkanar. Je dois me tenir sur mes gardes. Comme notre glorieux don Reba...*

Les trompettes retentirent, le ministre des Cérémonies poussa de mélodieux rugissements, le roi entra en boitillant et chacun prit sa place. Aux angles de la pièce, appuyés sur des épées, se tenaient immobiles des officiers de la Garde. Les voisins de Roumata étaient silencieux : à sa droite, il avait don Pifa, goinfre morose, époux d'une célèbre beauté, remplissant son fauteuil d'une masse de chair tremblante ; à sa gauche, Gour le Compositeur contemplait son assiette vide d'un air absent. Les invités regardaient le roi sans oser bouger. Celui-ci cala derrière son col une serviette grisâtre, inspecta les plats du regard et attrapa une cuisse de poulet. À peine l'avait-il entamée à pleines dents que cent couteaux retombèrent bruyamment sur les assiettes et que cent mains se tendirent vers les plats. La salle se remplit de bruits de succion et de mastication, de glouglous de bouteilles. Les moustaches des hommes de garde, figés sur leurs épées, frémissaient d'envie. Au début, ces repas donnaient la nausée à Roumata, puis il s'y était habitué.

Tout en découpant avec son poignard une épaule de mouton, il jeta un coup d'œil sur sa droite et se détourna immédiatement. Don Pifa, penché sur un sanglier rôti, fonctionnait comme une machine de terrassement. Il ne laissait point d'os derrière lui. Roumata retint sa respiration et vida son verre d'un trait. Puis il regarda à sa gauche : Gour le Compositeur remuait d'une cuiller distraite la salade de son assiette.

« Qu'écrivez-vous en ce moment, père Gour ? » demanda Roumata à mi-voix.

Gour tressaillit.

« Ce que j'écris ?... Moi ?... Je ne sais pas... Beaucoup de choses.

— Des vers ?

— Oui... Des vers...

— Vos vers sont exécrables, père Gour. » L'écrivain le regarda bizarrement. « Oui, oui, vous n'êtes pas un poète.

— Je ne suis pas un poète... Quelquefois, je me demande ce que je suis. Et de quoi j'ai peur. Je ne sais pas.

— Regardez votre assiette et continuez à manger. Je vais vous dire qui vous êtes. Vous êtes un créateur génial, l'explorateur de la voie la plus féconde en littérature. » Les joues de Gour rosissaient lentement. « Dans cent ans, avant peut-être, des dizaines d'écrivains suivront vos traces.

— Que Dieu les ait en Sa Sainte garde ! s'exclama Gour.

— Maintenant je vais vous dire de quoi vous avez peur.

— J'ai peur de l'obscurité.

— Du noir ?

— J'ai peur dans le noir aussi. Nous sommes alors au pouvoir des fantômes. Mais ce que je crains le plus, c'est l'obscurité. Tout y devient gris.

— La formule est excellente, père Gour. Au fait, peut-on encore trouver votre roman ?

— Je n'en sais rien... Et je ne veux pas le savoir.

— Sachez-le à tout hasard, un exemplaire se trouve dans la métropole, dans la bibliothèque de l'empereur, un autre est conservé au musée des Raretés, à Soan. Le troisième est chez moi. »

Gour, d'une main tremblante, se versa une cuillerée de gelée.

« Je... ne sais pas... » Ses grands yeux enfoncés regardaient tristement Roumata. « J'aimerais bien le lire... le relire...

— Je vous le prêterai avec grand plaisir...

— Et après ?

— Après, vous me le rendrez.

— Et après, on vous le rendra », dit Gour d'un ton coupant.

Roumata hocha la tête.

« Don Reba vous fait très peur.

— Me fait peur ?... Vous est-il arrivé de brûler vos propres enfants ? Que savez-vous de la peur, vous, un gentilhomme !

— Je m'incline devant vos souffrances, père Gour. Mais en mon âme, je vous reproche d'avoir été faible. »

Gour se mit à parler si bas qu'il l'entendait à peine dans le brouhaha de voix et le bruit des mâchoires.

« Et pour quoi tout cela ?... Qu'est-ce que la vérité ?... Le prince Khaar a véritablement aimé sa belle Iainevnivora... Ils ont eu des enfants... Je connais leur petit-fils... Elle a vraiment été empoisonnée... Mais on m'a expliqué que c'était un mensonge... On m'a expliqué que la vérité c'est ce qui est bon pour le roi... Tout le reste est mensonge et crime. J'ai écrit des mensonges toute ma vie... Aujourd'hui seulement j'écris la vérité... »

Il se leva brusquement et déclama à voix haute :

*Il est grand et glorieux comme l'éternité,*

*Le roi dont le nom est Noblesse !*

*Et l'infini a reculé,*

*Il a cédé l'aïnesse !*

Le roi cessa de mâcher et le regarda fixement. Les invités rentrèrent la tête dans les épaules. Seul don Reba eut un sourire et applaudit sans faire de bruit. Sa Majesté cracha de petits os sur la nappe et déclara :

« L'infini ?... C'est vrai, il a cédé... Je te félicite. Tu peux manger. »

Les mastications et les bavardages reprirent. Gour se rassit.

« Il est facile et doux de dire la vérité à son roi », assura-t-il d'une voix sifflante.

Roumata se taisait.

« Je vous ferai parvenir un exemplaire de votre livre, père Gour, mais à une condition : vous en commencerez tout de suite un autre.

— Non. C'est trop tard. Que Kihoun écrive. Je suis empoisonné. Tout cela ne m'intéresse plus. Je ne désire qu'une chose, apprendre à boire, et je ne peux pas, j'ai l'estomac malade. »

*Encore une défaite*, pensa Roumata. Je suis arrivé trop tard.

« Écoutez, Reba, dit tout à coup le roi. Où est votre médecin ? Vous me l'aviez promis après le repas.

— Il est ici, Votre Majesté. Dois-je l'appeler ?

— Si vous le devez ? Et comment ! Si vous aviez aussi mal au genou que moi, vous beugleriez comme un cochon !... Faites-le venir immédiatement ! »

Roumata se renversa dans son fauteuil pour mieux voir. Don Reba leva la main et claqua des doigts. La porte s'ouvrit, un vieil homme voûté, vêtu d'une longue cape décorée d'araignées, d'étoiles et de serpents argentés entra en s'inclinant sans arrêt. Il tenait sous le bras un sac plat et allongé. Roumata était interdit, car il s'imaginait Boudakh tout autre. Le sage, l'humaniste, l'auteur de

l'universel *Traité des poisons* ne pouvait avoir ces yeux décolorés et fuyants, ces lèvres tremblantes, ce sourire pitoyable et servile. Mais il se rappela Gour le Compositeur. L'interrogatoire d'un espion présumé devait valoir un entretien littéraire dans le cabinet de don Reba. Prendre Reba par l'oreille, pensait-il avec délectation, le traîner dans la chambre de torture, dire aux bourreaux : « Voilà un espion iroukanais qui se dissimule sous les apparences de notre glorieux ministre. Le roi vous donne l'ordre de le faire parler. Qu'il dise où est le véritable ministre. Faites votre devoir et malheur à vous s'il meurt avant une semaine... » Il se couvrit le visage de la main pour que personne ne le vît. La haine est une chose terrible...

« Allez, allez, viens ici, le médecin, dit le roi. Allez, mauviette, accroupis-toi ! Accroupis-toi puisqu'on te le dit ! »

Le malheureux Boudakh obéit. Son visage était déformé par la terreur.

« Encore, encore, nasillait le roi. Encore une fois ! Encore ! Il n'a pas mal aux genoux, lui, il se soigne ! Montre tes dents ! Pas mal du tout ses dents ! Je voudrais bien en avoir de pareilles... Et les bras aussi ils sont solides. Il est costaud pour une mauviette... Allez, mon vieux, soigne-moi, qu'est-ce que tu attends ?... »

— Que V-votre M-M-majesté veuille bien me montrer sa jambe... Sa j-j-jambe... » entendit Roumata. Il leva les yeux.

Le médecin, à genoux devant le roi, lui frictionnait prudemment le pied.

« Hé là ! disait le roi. Qu'est-ce que tu fais ? Ne me touche pas ! Tu as promis de me soigner, fais-le ! »

— J'ai t-t-tout compris, Votre Majesté », bégaya le médecin en fourrageant dans son sac.

Les convives cessèrent de manger, les nobliaux du bout de la table se levèrent, le cou tendu, dévorés de curiosité.

Boudakh sortit de son sac des petits flacons de pierre, les déboucha, les renifla l'un après l'autre et les aligna sur la table. Puis il prit la coupe du roi et la remplit de vin à moitié. Après quelques passes et incantations, il vida tous les flacons dans la coupe. Une odeur très nette d'ammoniac se répandit dans la salle. Le roi serra les lèvres, regarda la coupe, le nez pincé, regarda don Reba. Le ministre eut un sourire de sympathie. Les courtisans retenaient leur souffle.

*Que fait-il ? s'étonna Roumata. Le vieux a la goutte ! Qu'a-t-il mélangé ? Dans le Traité, il est écrit en toutes lettres : frictionner les articulations gonflées avec une infusion de venin de serpent blanc Kou vieille de trois jours.*

« Il faut se frictionner avec ça ? demanda le roi avec un regard d'appréhension.

— Pas du tout, Votre Majesté », dit Boudakh. Il avait pris un peu d'assurance. « C'est à usage interne.

— Interne ? » Le roi se renfrogna et se renversa dans son fauteuil. « Je ne veux pas. Frotte-moi.

— Comme il vous plaira, Votre Majesté, dit docilement Boudakh. Mais je m'enhardis à vous dire que cela ne servira à rien.

— Tous les autres frictionnent, bougonna le roi. Toi, tu veux absolument me faire ingurgiter cette cochonnerie !

— Votre Majesté, dit Boudakh en se redressant fièrement. Je suis le seul à connaître cette médication. Grâce à elle, j'ai guéri l'oncle du duc d'Iroukan. En ce qui concerne les pommades, elles ne vous ont pas guéri, Sire... »

Le roi regarda don Reba qui eut un sourire compréhensif.

« Tu es un misérable, dit le roi au médecin d'une voix déplaisante. Un vilain bonhomme. Sale mauviette ! » Il prit la coupe. « Je vais te l'envoyer dans les gencives... » Il y jeta un coup d'œil. « Et »

si je vomis ?

— Il faudra recommencer, Votre Majesté, dit Boudakh d'un ton contrit.

— Bon, à la grâce de Dieu ! » Il porta la coupe à ses lèvres, puis soudain, la repoussa si violemment que la nappe en fut tachée. « Bois d'abord ! Je vous connais, vous, les Iroukanais ! Vous avez livré saint Mika aux Barbares ! Allez, bois ! »

Boudakh prit la coupe d'un air offensé et but quelques gorgées.

« Alors ?

— C'est amer, Votre Majesté, dit-il d'une voix étranglée, mais il faut le boire.

— Il faut, il faut... grogna le roi. Je le sais bien ! Donne-moi ça ! C'est qu'il en a lapé la moitié... »

Il vida la coupe d'un trait. Des soupirs compatissants coururent le long de la table, puis tout se tut. Le roi avait la bouche ouverte, de grosses larmes jaillissaient de ses yeux. Il vira lentement au pourpre, puis au bleu. Il étendit le bras en remuant les doigts convulsivement. Don Reba lui tendit à la hâte un cornichon. Le roi, sans un mot, le lui jeta à la figure et étendit le bras.

« Du vin », siffla-t-il.

Quelqu'un se précipita avec une carafe. Le roi, roulant des yeux égarés, buvait bruyamment, des filets rouges coulaient sur sa chemise blanche. Quand la carafe fut vidée, le roi la lança sur Boudakh, mais rata son coup.

« Salaud ! fit-il d'une surprenante voix de basse. Pourquoi m'as-tu tué. On ne vous a pas assez pendus ! Puisses-tu crever ! »

Il tâta son genou.

« J'ai mal ! » Sa voix était redevenue nasillarde. « J'ai encore mal !

— Votre Majesté, pour obtenir une guérison totale, il faut boire ce sirop tous les jours pendant au moins une semaine. »

Il y eut un couinement dans la gorge royale.

« Dehors ! glapit-il. Tous dehors ! »

Les courtisans, renversant les fauteuils, partirent à la débandade.

« Dehors ! » hurlait le roi en balayant toute la vaisselle de la table.

Sorti de la salle, Roumata plongeait derrière un rideau et éclata de rire. Derrière le rideau voisin, on riait aussi, on se pâmait, on s'étranglait, on gloussait de rire.

La relève de la Garde dans la chambre à coucher du prince avait lieu à minuit. Aussi Roumata décida-t-il de passer chez lui pour voir si tout allait bien et changer de vêtements. Il fut frappé de l'aspect de la ville le soir. Les rues étaient plongées dans un silence sépulcral, les cabarets fermés, les carrefours occupés par des hommes des Troupes d'Assaut, armés, tenant des torches à la main. Ils étaient silencieux et semblaient attendre quelque chose. À plusieurs reprises, des groupes s'approchèrent de Roumata ; le reconnaissant, ils lui laissaient le passage, sans dire un mot. Alors qu'il n'était qu'à cinquante pas de chez lui, une petite troupe d'individus suspects se mit sur ses talons. Il s'arrêta, fit sonner ses épées et les suiveurs reculèrent. Mais dans l'obscurité, une arbalète grinça. Rasant les murs, Roumata poursuivit son chemin à la hâte, arriva devant sa porte, tourna la clef dans la serrure avec la sensation permanente de son dos sans défense, et se glissa à l'intérieur avec un soupir de soulagement. Tous les serviteurs étaient réunis dans l'entrée, chacun tenant une arme de fortune. Ils dirent à Roumata qu'on avait plus d'une fois essayé d'entrer, ce qui ne lui plut guère. *Si je n'y allais pas, se dit-il, tant pis pour le prince.*

« Où est le baron Pampa ? »

Ouno, très excité, une arbalète à l'épaule, expliqua que le baron s'était réveillé à midi, avait bu toutes les saumures de la maison et était reparti se distraire. Ensuite, baissant la voix, il lui dit que Kira était très inquiète et avait plus d'une fois demandé où il était.

« Bon », dit Roumata, et il ordonna aux serviteurs de s'aligner.

Ils étaient six, sans compter la cuisinière, et avaient l'habitude des échauffourées. Évidemment, craignant la colère du tout-puissant ministre, ils n'oseraient pas s'opposer aux Gris, mais ils sauraient affronter les va-nu-pieds de l'armée de la nuit, d'autant que les bandits, cette nuit, seraient à la recherche d'une proie facile. Deux arbalètes, quatre haches, de gros coutelas de boucher, des casques, les portes, solides et bardées de fer... Il valait peut-être mieux ne pas s'éloigner pourtant ?

Sur la pointe des pieds, il monta à la chambre de Kira. Elle dormait tout habillée, roulée en boule sur son lit. Roumata hésitait, sa lampe à la main. Partir ou rester ? Il n'avait pas du tout envie de s'éloigner. Il la recouvrit d'une couverture, l'embrassa sur la joue et passa dans son cabinet. Il fallait partir. Quoi qu'il arrivât, un agent de renseignements devait être au centre des événements. Et cela peut servir aux historiens. Il sourit, ôta son bandeau, frota doucement l'objectif avec une peau de chamois et le remit en place. Puis il appela Ouno, lui dit d'apporter son uniforme et son casque. Frissonnant de froid, il enfila sous son gilet, par-dessus son maillot de corps, une chemise de métaloplast qui avait l'aspect d'une cotte de mailles (les cottes de fabrication locale défendaient assez bien contre les épées et les poignards, mais les carreaux d'arbalète les perçaient de part en part). Bouclant son ceinturon orné de plaques métalliques il dit à son petit serviteur :

« Écoute, mon petit. C'est en toi que j'ai le plus confiance. Quoi qu'il arrive, Kira doit être sauvée. La maison peut brûler, l'argent peut être volé, mais Kira, tu dois me la sauver. Emmène-la par les toits, par la cave, comme tu veux, mais sauve-la. Tu as compris ?

— Oui. Vous ne devriez pas sortir aujourd'hui...

— Écoute-moi. Si dans trois jours je ne suis pas revenu, prends Kira et conduis-la dans la saïva, au

bois du Hoquet. Tu sais où c'est ? Là, tu trouveras la Tanière de l'Ivrogne, une cabane, pas très loin de la route. Tu demanderas, on t'indiquera. Seulement, ne demande pas à n'importe qui. Il y a là un homme qu'on appelle le père Kabani. Raconte-lui tout. Tu as compris ?

— Oui. Mais ce serait mieux si vous restiez...

— Je voudrais bien. Mais je ne peux pas : le service... Bon, fais attention, hein ?... »

Il lui donna une légère chiquenaude sur le nez et sourit en réponse à son sourire embarrassé. En bas, il prononça un petit discours pour reconforter les domestiques, sortit et se retrouva dans l'obscurité. Derrière lui les verrous grincèrent.

Les appartements du prince avaient toujours été mal gardés. Pour cette raison, peut-être, personne n'avait jamais attenté à la vie des enfants royaux d'Arkanar. Quant au prince actuel, il n'intéressait personne. Nul ne se souciait de ce gosse souffreteux, aux yeux bleus, qui ne ressemblait en rien à son père. Le petit garçon plaisait à Roumata. Son éducation avait été conçue de façon exécration, aussi était-il très réfléchi ; il n'était pas cruel, ne pouvait souffrir don Reba, aimait chanter à pleine voix des chansons de Tsouren et faire voguer de petits bateaux. Roumata faisait venir pour lui, de la métropole, des livres d'images, lui expliquait le ciel étoilé et avait définitivement conquis le petit garçon en lui parlant de vaisseaux volants. Pour lui qui voyait peu d'enfants, le prince de dix ans était l'antipode de toutes les couches sociales de ce pays barbare. C'était justement de ces petits garçons aux yeux bleus, identiques dans tous les milieux, que naissaient ensuite la cruauté, l'ignorance, la docilité, et pourtant il n'y avait en eux aucune trace, aucun germe de ces laideurs. Il se disait quelquefois que ce serait magnifique si tous les plus de dix ans disparaissaient de la planète.

Le prince dormait déjà. Roumata, debout à côté de l'officier qu'il relevait, près du petit garçon endormi, accomplit, avec ses épées nues, les gestes compliqués qu'exigeait l'étiquette ; il vérifia, selon l'usage, que les fenêtres étaient bien fermées, que les gouvernantes étaient toutes là, que les lampes brûlaient dans toutes les pièces. Revenu dans l'antichambre, il fit une partie de dés avec l'officier qu'il remplaçait et lui demanda *ce* qu'il pensait de *ce* qui se passait en ville. Le gentilhomme, personnage d'un grand esprit, réfléchit profondément et émit la supposition que le peuple se préparait à fêter la Saint-Mika.

Resté seul, Roumata approcha un fauteuil de la fenêtre, s'installa commodément et contempla la ville. La demeure du prince était située sur une éminence d'où l'on voyait Arkanar jusqu'à la mer. Mais à cette heure, tout était plongé dans les ténèbres, piquetées çà et là de bouquets de lumière. C'étaient les torches des Troupes d'Assaut, rassemblées aux carrefours et attendant le signal convenu. La cité dormait ou faisait semblant. Les habitants se rendaient-ils compte que quelque chose d'effroyable se préparait cette nuit ? Ou bien pensaient-ils, comme le gentilhomme de grand esprit, qu'on allait fêter la Saint-Mika ? Deux cent mille hommes et femmes, deux cent mille forgerons, armuriers, bouchers, merciers, joailliers, bourgeoises, prostituées, moines, changeurs, soldats, vagabonds, lettrés rescapés se retournaient dans leurs lits étouffants qui sentaient la punaise, dormaient, s'aimaient, supputaient leurs bénéfices, pleuraient, grinçaient des dents de colère ou d'humiliation... Deux cent mille personnes. Il y avait en elles quelque chose de commun pour un envoyé de la Terre. Presque tous sans exception n'étaient pas encore des hommes au sens actuel du mot, mais de la matière brute, gueuse, que seuls des siècles d'histoire sanglante transformeraient en hommes fiers et libres. Ils étaient passifs, cupides et invraisemblablement, fantastiquement égoïstes. Sur le plan psychologique, presque tous étaient des esclaves : esclaves d'une foi, de leurs semblables, de leurs passions mesquines, esclaves de leur cupidité, et si par la volonté du destin, quelqu'un d'entre eux naissait ou devenait un maître, il ne savait que faire de sa liberté, s'empressait de se faire l'esclave de sa richesse, de choses superflues, d'amis débauchés, esclave de ses esclaves. L'énorme

majorité d'entre eux n'était en rien coupable. Ils étaient trop passifs, trop ignorants. L'esclavage prenait sa source dans leur passivité et leur ignorance, et celles-ci à leur tour engendraient l'esclavage. S'ils avaient tous été semblables, tout espoir aurait été vain, le courage aurait manqué pour se mettre à la tâche. Mais tous étaient des hommes, porteurs d'une étincelle de raison, et tantôt ici, tantôt là, s'allumaient en eux les petites lueurs d'un avenir incroyablement éloigné mais proche. S'allumaient envers et contre tout. En dépit de leur apparente inutilité. En dépit de l'oppression et du fait qu'ils étaient traînés dans la boue. Bien que personne ne se souciât de ces hommes et que tous fussent contre eux. Bien qu'au meilleur des cas ils pussent compter sur une pitié méprisante et étonnée...

Ils ne savaient pas que l'avenir était avec eux, que l'avenir, sans eux, était impossible. Ils ne savaient pas que dans ce monde de fantômes terrifiants du passé ils étaient l'unique réalité du futur, qu'ils étaient le ferment, la vitamine de l'organisme social. Détruisez cette vitamine, la société se gangrène, c'est le début d'un scorbut social, les muscles faiblissent, la vue baisse, les dents tombent. Aucun État ne peut se développer à l'écart de la science, ses voisins l'anéantiraient. Sans arts et sans culture, un État n'est plus capable de pratiquer l'autocritique, il commence à encourager des tendances erronées, engendre à chaque seconde des hypocrites et des crapules, développe chez ses citoyens l'instinct de consommation et la présomption, pour finir, quand même, victime de voisins plus intelligents. Il est possible de persécuter longtemps les hommes de savoir, d'interdire les sciences, de détruire l'art, mais tôt ou tard, il faut se reprendre, et à son corps défendant, laisser le chemin libre à tout ce que détestent tellement les despotes et les ignorants obtus. Les hommes gris qui sont au pouvoir ont beau mépriser la science, ils ne peuvent rien contre l'objectivité historique, ils peuvent freiner mais non arrêter le mouvement. Craignant le savoir, ils finissent toujours par l'encourager dans l'espoir de se maintenir. Tôt ou tard, ils sont contraints d'autoriser les universités, les sociétés scientifiques, de créer des centres de recherche, des observatoires, des laboratoires, de former des cadres, hommes de pensée et de savoir lesquels échappent à leur contrôle, lesquels ont une mentalité totalement différente, des besoins totalement différents. Ces hommes ne peuvent vivre, et encore moins travailler, dans une atmosphère de basse cupidité, de mesquinerie, d'autosatisfaction béate, de besoins strictement physiologiques. Il leur faut une autre atmosphère, de savoir universel, de tension créatrice, ils ont besoin d'écrivains, d'artistes, de musiciens. Les hommes gris sont obligés de céder sur ce point aussi. Ceux qui s'entêteront seront éliminés par des rivaux plus rusés, mais ceux qui cèdent, inévitablement et paradoxalement, creusent leur propre tombe. Car l'élévation du niveau culturel du peuple, dans tous les domaines, depuis les progrès des sciences naturelles jusqu'à l'amour de la musique, est mortelle pour les égoïstes incultes et les fanatiques... Puis vient une époque de gigantesques ébranlements sociaux, qu'accompagne un développement inouï de la science, et en corollaire, un très vaste phénomène d'intellectualisation de la société ; alors, la grisaille livre un dernier combat, dont la cruauté ramène l'humanité au Moyen Âge, elle subit une défaite, et disparaît pour toujours en tant que force réelle.

Roumata regardait la ville, figée dans les ténèbres. Quelque part dans un grenier malodorant, recroquevillé sur une méchante paillasse, le père Tarra, blessé, brûlait de fièvre, tandis que le frère Nanin, assis à une table bancale, ivre, gai et furieux, achevait son *Traité des bruits*, camouflant avec délices derrière des tirades officielles une satire féroce de la vie en gris. Quelque part, Gour le Compositeur errait sans but dans de somptueuses pièces vides, sentant avec effroi surgir du fond de son âme torturée, et pénétrer dans la conscience, sous la poussée d'une force inconnue, des mondes lumineux peuplés d'êtres exceptionnels. Quelque part, le docteur Boudakh, brisé, humilié, persécuté, mais vivant, attendait que la nuit passe... *Mes frères, pensa Roumata, je suis avec vous, nous sommes la chair de votre chair !* Il sentit brusquement, avec une extraordinaire intensité, qu'il n'était pas un

dieu, protégeant dans le creux de la main le ver luisant de la raison, mais un frère qui venait en aide à son frère, le fils qui sauvait son père. « *Je tuerai don Reba.* » – « *Pour quelle raison ?* » – « *Il tue mes frères.* » – « *Il ne sait pas ce qu'il fait.* » – « *Il tue l'avenir.* » – « *Il n'est pas coupable, il est le fils de son époque.* » – « *C'est-à-dire qu'il ne sait pas qu'il est coupable ?... Mais moi, je sais qu'il est coupable.* » – « *Que feras-tu du père Tsoupik ? Il donnerait beaucoup pour se débarrasser de don Reba. Tu te tais ? Il faudra en tuer beaucoup, n'est-ce pas ?* » – « *Je ne sais pas, peut-être. Les uns après les autres. Tous ceux qui lèveront la main sur l'avenir.* » – « *Cela a déjà été fait. Avec du poison, avec des bombes artisanales. Cela n'a rien changé.* » – « *Si, c'est ainsi que se crée la stratégie de la révolution...* » – « *Ce n'est pas cela que tu veux. Tu as simplement envie de tuer.* » – « *Oui.* » – « *Tu sais le faire ?* » – « *Hier, j'ai tué doña Okana. Je savais que je la tuais quand je suis parti chez elle, une plume sur l'oreille. Je regrette seulement d'avoir tué inutilement. Je suis presque tout à fait instruit maintenant.* » – « *C'est mal. C'est dangereux. Tu te rappelles Serge Kojine ? Et George Lenny ? Et Sabine Kruger ?* » Roumata passa la main sur son front humide. À force de penser, on finit par inventer la poudre...

Il sauta sur ses pieds et ouvrit la fenêtre. Dans la ville obscure, les bouquets de lumière, mis en mouvement, s'étiraient en chaîne, disparaissaient et apparaissaient entre les maisons invisibles. Un bruit s'éleva, un hurlement lointain de voix mêlées. Deux incendies s'allumèrent et illuminèrent les toits voisins. Quelque chose flamba dans le port. Les événements commençaient. Dans quelques heures, on saurait ce que signifiait l'alliance des Gris et des armées de la nuit, alliance contre nature d'épiciers et de voleurs de grand chemin ; on connaîtrait les desseins de don Reba et la nouvelle provocation qu'il avait imaginée. Et plus simplement, quelles seraient les victimes aujourd'hui. C'était la nuit des longs couteaux qui commençait. L'anéantissement du haut commandement gris, devenu trop ambitieux, l'extermination des barons qui se trouvaient dans la ville et des nobles les plus gênants. Que faisait Pampa ? Pourvu qu'il ne dorme pas ; il saura alors se défendre.

Il n'eut pas le temps d'achever sa réflexion. On tambourinait à la porte avec des cris frénétiques : « *Ouvrez ! Ouvrez, la Garde !* » Il poussa le verrou. Un homme à demi vêtu, blême de peur, fit irruption, attrapa Roumata par le revers de son gilet et cria d'une voix tremblante :

« *Où est le prince ? Boudakh a empoisonné le roi ! Des espions iroukanais ont soulevé la ville ! Sauvez le prince !* »

C'était le ministre de la Cour, un homme stupide et très dévoué. Repoussant le jeune homme, il se précipita dans la chambre du prince. Les femmes poussèrent des cris. Des soldats en chemise grise, aux faces de brutes suantes, se poussaient déjà aux portes, brandissant des haches rouillées. Roumata tira ses épées.

« *Arrière !* » dit-il froidement.

Un gémissement bref et étouffé parvint de la chambre à coucher. *L'heure est grave*, se dit Roumata, *je n'y comprends rien.* Il bondit dans un coin et mit une table devant lui. Les soldats, essoufflés, remplissaient la chambre. Ils étaient à peu près une quinzaine. Un lieutenant, sanglé dans un uniforme gris, sabre au clair, se faufila en avant.

« *Don Roumata* », fit-il, hors d'haleine, « *vous êtes arrêté. Donnez-moi vos épées.* »

Roumata eut un rire offensant.

« *Prenez-les !* dit-il tout en regardant la fenêtre.

— *Arrêtez-le !* » aboya l'officier.

Quinze lourdauds, armés de haches, ce n'était pas trop pour un adversaire utilisant des méthodes de combat qui ne seraient connues que trois cents ans plus tard. Les hommes se ruèrent et reculèrent. Quelques haches restèrent par terre, deux Gris, pliés en deux, tenant soigneusement leurs bras démis

contre leurs ventres, se réfugièrent aux derniers rangs. Roumata était un spécialiste de la défense en éventail : devant les attaquants, l'acier en mouvement formait un étincelant rideau, impossible à percer. Les Gris, tout en reprenant souffle, échangeaient des regards hésitants. Ils sentaient terriblement la bière et l'oignon.

Roumata repoussa la table et se rapprocha prudemment de la fenêtre, le dos au mur. Quelqu'un, dans les rangs du fond, lança un couteau mais rata son but. Roumata rit, mit un pied sur l'appui de la fenêtre et dit :

« Essayez encore une fois et je vous coupe les mains. Vous me connaissez... »

Ils le connaissaient très bien, et aucun d'entre eux ne bougea, en dépit des jurons et des injonctions de l'officier qui, d'ailleurs, se montrait très prudent. Roumata se mit debout sur le rebord de la fenêtre, les menaçant de ses épées. Au même instant, une lourde lance, surgie de l'obscurité de la cour, le frappa dans le dos. Le coup fut terrible, il ne perça pas la chemise de metalloplast, mais précipita Roumata à terre. Celui-ci ne lâcha pas ses épées, mais elles ne pouvaient plus lui servir. Toute la bande s'était jetée sur lui. Ensemble, ils devaient peser plus d'une tonne, par bonheur ils se gênaient mutuellement et il parvint à se mettre sur pied. Son poing atterrit sur des lèvres mouillées, quelqu'un sous son bras vagit à la façon d'un lièvre. Il frappait à coups de coude, de poing, d'épaule (il y avait longtemps qu'il ne s'était senti aussi à l'aise) mais il ne parvenait pas à se débarrasser de ses assaillants. À grand-peine, traînant une grappe de corps, il atteignit la porte en se penchant pour détacher les hommes accrochés à ses jambes. Puis il ressentit une douleur à l'épaule et tomba à la renverse sur un tas de soldats qui se débattaient sous lui. Il se releva, leur assena des coups brefs mais très forts, qui les envoyaient s'écraser contre les murs, bras et jambes écartées. Il avait devant lui le visage aux traits contractés du lieutenant qui le mettait en joue avec son arbalète quand la porte s'ouvrit, et de nouvelles trognes suantes s'avancèrent. Un filet s'abattit sur lui, on lui entrava les jambes avec des cordes, il tomba.

Il cessa de se défendre pour économiser ses forces. Les hommes le frappaient à coups de botte, consciencieusement, sans rien dire, avec des « hans ! » voluptueux. Puis ils le sortirent en le traînant par les pieds. Devant la porte ouverte de la chambre à coucher, il vit le ministre de la Cour, cloué au mur par une lance, et une brassée de draps ensanglantés. *C'est un coup d'État*, pensa-t-il. *Pauvre gosse...* Traîné le long d'un escalier, il perdit connaissance.

Couché sur un talus herbeux, il regardait les nuages avancer dans le ciel d'un bleu profond. Il était heureux et calme, mais parfois une douleur cuisante vrillait ses os. Elle était en même temps hors de lui et en lui, au côté droit surtout et dans la nuque. Quelqu'un vociféra : « Il est mort ? Je vous casserai la figure ! » Et alors le ciel déversa une masse d'eau glacée. Il était effectivement couché sur le dos et regardait les nuages, dans une mare d'eau et non sur un talus. Le ciel n'était pas bleu, mais d'un noir plombé avec des reflets rouges. « Non, dit une autre voix. Il est vivant. Il nous reluque. » *C'est moi qui suis vivant, pensa-t-il. C'est moi qui reluque. Mais pourquoi font-ils des grimaces ? Est-ce qu'ils ont désappris à parler normalement ?*

Quelqu'un avançait lourdement dans l'eau... Une tête noire coiffée d'une coule se découpa dans le ciel.

« Eh bien, noble seigneur, vous marcherez seul ou faudra-t-il vous traîner ?

— Détachez-moi », dit Roumata d'un ton furieux. Ses lèvres fendues lui faisaient très mal. Il les tâta de la langue, on aurait cru des beignets.

Quelqu'un lui délia les jambes en les manipulant sans cérémonie. Autour de lui, on s'entretenait à voix basse :

« Vous l'avez mis dans un bel état...

— C'est qu'il a failli se sauver... On a dû lui jeter un sort : les carreaux rebondissaient sur lui...

— J'en connaissais un comme ça. Même les haches ne lui faisaient rien.

— Oui, mais c'était un vilain pour sûr...

— Et alors ?...

— C'est autre chose, mais lui, c'est un noble.

— Bon sang de bon sang !... Il y a de ces nœuds, pas moyen de les défaire... Éclairez-moi !

— Coupe-les au couteau !

— Oh ! les gars ! Oh ! ne le détachez pas ! Il va encore nous tomber dessus, il a failli m'écrabouiller la tête.

— T'en fais pas, il recommencera pas...

— Comme vous voulez, les gars, mais moi je l'avais vraiment eu avec ma lance. J'ai déjà transpercé des cottes de mailles avec ça. »

La voix impérieuse cria dans l'obscurité :

« Hé ! là-bas ! Ça vient ? »

Roumata sentit que ses jambes étaient libérées et parvint à s'asseoir. Quelques Gris trapus le regardaient, sans rien dire, se débattre dans sa mare. Serrant les mâchoires de honte et d'humiliation, il fit jouer ses omoplates, il avait les bras tellement tordus dans le dos qu'il ne réalisait pas où étaient les coudes et où étaient les mains. Il rassembla ses forces, se dressa d'un bond, une horrible douleur au côté le fit grimacer. Les soldats rirent.

« T'en fais pas, il se sauvera pas.

— Oui, il est bien esquiné...

— Alors, seigneur, on n'est pas heureux ?

— Suffit de bavarder ! intima la voix impérieuse. Venez ici, don Roumata ! »

Il se dirigea du côté de la voix, chancelant et zigzaguant.

Un petit homme, surgi d'on ne sait où, le précédait, une torche à la main. Roumata reconnut les lieux : c'était l'une des innombrables cours intérieures du ministère de la Sûreté de la couronne, quelque part près des écuries royales. Si on l'emmenait à droite ce serait la Tour, le cachot ; à gauche, ce serait la chancellerie. Il secoua la tête. *Ce n'est rien ! pensa-t-il. Je suis vivant, je me battraï encore.* Ils tournèrent à gauche. *Il y aura donc une instruction préalable. C'est bizarre. S'il y a une instruction, de quoi peut-on m'accuser ? Je crois que c'est clair. J'ai fait venir Boudakh, empoisonnement du roi, complot contre la couronne, et peut-être assassinat du prince. Et bien entendu, espionnage au profit d'Iroukan, de Soan, des barons, du Saint-Ordre, etc. L'étonnant est que je sois encore en vie. Le champignon pâle a dû inventer quelque chose.*

« Par ici », dit l'homme à la voix impérieuse.

Il ouvrit une porte basse. Roumata dut se courber pour entrer dans un vaste local éclairé par une douzaine de lampes. Au milieu de la pièce, sur un vieux tapis, étaient assis ou couchés des hommes, ligotés et couverts de sang. Certains d'entre eux étaient déjà morts ou sans connaissance. Presque tous étaient nu-pieds, en chemises de nuit déchirées. Le long des murs, les vainqueurs, des soldats gris haineux et contents, s'appuyaient négligemment sur leurs haches. Un officier, l'épée au côté, vêtu d'un uniforme gris au col graisseux, faisait les cent pas, les mains dans le dos. Le compagnon encapuchonné de Roumata, un homme de haute taille, s'approcha de l'officier et lui murmura quelques mots à l'oreille. Celui-ci hocha la tête, regarda avec intérêt Roumata et disparut derrière des tentures à fleurs, à l'autre bout de la pièce.

Les soldats, eux aussi, considéraient Roumata d'un air intéressé. L'un d'eux, qui avait l'œil au beurre noir, dit :

« Il a une belle pierre, le don !

— Ça oui, c'est une belle pierre. Digne d'un roi. Et le bandeau est en or pur.

— Maintenant, c'est nous les rois.

— On lui enlève ?

— Cessez ! » dit l'homme à la coule noire sans élever la voix.

Les soldats le fixèrent, perplexes.

« Qui c'est celui-là qui donne des ordres ? » demanda le Gris à l'œil bouffi.

L'homme à la coule, sans répondre, lui tourna le dos et se mit à côté de Roumata. Les soldats, l'œil mauvais, le détaillèrent des pieds à la tête.

« Je te parie que c'est un curé, dit l'œil au beurre noir. Hé ! le curé, tu veux mon poing sur la gueule ? »

Les hommes hennirent de joie. Le soldat cracha dans ses mains, et, jonglant avec sa hache, se dirigea vers Roumata. *Oh ! se dit celui-ci, tu vas recevoir quelque chose !* Il recula lentement la jambe droite.

« S'il y a des gens que j'ai toujours rossés, continuait l'autre en dévisageant l'homme en noir, c'est bien les curés et toute sorte de savants et d'artisans. Une fois... »

L'homme à la coule leva la main. Il y eut un déclic sonore au plafond. Z-z-z- ! L'œil au beurre noir lâcha sa hache et tomba à la renverse. Un petit carreau d'arbalète, à l'empennage fourni, était fiché dans son front. Tous se taisaient. Les soldats reculèrent, regardant avec crainte les prises d'air sous le plafond. L'homme à la coule baissa le bras et ordonna :

« Enlevez cette charogne et vite ! »

Des soldats se précipitèrent, prirent le cadavre par les pieds et les bras et le tirèrent hors de la

pièce. L'officier gris, soudain revenu, souleva la tenture et fit signe de le suivre.

« Venez, don Roumata », dit l'homme à la coule.

Roumata le suivit en contournant le tas de prisonniers. Il ne comprenait rien. Derrière les portières, dans l'obscurité, on se saisit de lui, on le fouilla, on lui enleva ses fourreaux vides, puis on le poussa vers la lumière.

Il comprit tout de suite où il se trouvait : dans le cabinet de don Reba, dans les appartements lilas. Le ministre était assis au même endroit, dans la même attitude, les coudes sur la table, les mains jointes. *Pourtant, le pauvre vieux souffre d'hémorroïdes*, pensa Roumata, pris de pitié. Le père Tsoupik, sérieux, concentré, les lèvres serrées, trônait à la droite de don Reba. À sa gauche, un gros homme, dont l'uniforme gris portait des galons de capitaine, souriait gentiment. Il n'y avait personne d'autre. Quand Roumata entra, don Reba annonça d'une voix aimable et douce :

« Et voilà, mes amis, don Roumata. »

Le père Tsoupik eut une grimace méprisante, tandis que le gros hochait la tête avec bienveillance.

« Notre ancien et très conséquent adversaire, dit don Reba.

— Qu'on le pendre, si c'est un adversaire, répliqua le père Tsoupik d'une voix sourde.

— Votre avis, frère Aba ? demanda courtoisement don Reba en se penchant vers le gros.

— Vous savez... Et même... » Le frère Aba, avec un sourire enfantin et confus, écarta ses petits bras. « Vous savez, ça m'est égal. Mais il serait peut-être préférable de ne pas le pendre ?... Le brûler, peut-être, qu'en pensez-vous, don Reba ?

— Oui... acquiesça le ministre, pensif.

— Vous comprenez, continuait le charmant frère Aba en souriant gentiment à Roumata, on pend la lie, le menu fretin... Or nous devons maintenir dans le peuple le respect des classes sociales. Tout de même, le rejeton d'une vieille famille, un important espion iroukanais... C'est bien cela, je ne me trompe pas ? »

Il attrapa une feuille sur la table et l'approcha de ses yeux myopes : « Ah ! soanien aussi... À plus forte raison !

— Allons-y pour le feu, accorda le père Tsoupik.

— Bien, dit don Reba. C'est entendu. Le bûcher.

— D'ailleurs, je crois que don Roumata pourrait adoucir son sort, dit le frère Aba. Vous me comprenez, don Reba ?

— Pas très bien, je l'avoue...

— Les biens ! Les biens, mon noble seigneur ! Les Roumata sont fabuleusement riches !...

— Vous avez raison, comme toujours », dit don Reba.

Le père Tsoupik bâilla en mettant la main sur la bouche et lança un coup d'œil aux tentures lilas à droite de la table.

« Et bien alors, commençons dans les règles », soupira don Reba.

Le père Tsoupik ne cessait de regarder les tentures. Il attendait visiblement quelque chose et se désintéressait complètement de l'interrogatoire. Roumata se demandait ce que signifiait cette comédie.

« Ainsi, noble seigneur, dit don Reba en se tournant vers celui-ci, il nous serait extrêmement agréable d'entendre vos réponses à certaines questions qui nous intéressent.

— Détachez-moi les mains. »

Le père Tsoupik sursauta et serra les lèvres d'un air dubitatif. Le frère Aba secouait désespérément la tête.

« Hein ? » s'étonna don Reba qui regarda le père Tsoupik, puis le frère Aba. « Je vous comprends,

mes amis, cependant, prenant en considération certaines circonstances que don Roumata, certainement, devine... » Il promena un regard significatif sur les prises d'air sous le plafond. « Détachez-lui les mains », dit-il sans hausser la voix.

Quelqu'un s'approcha sans bruit par derrière. Roumata sentit des doigts étrangement légers et habiles effleurer ses mains, il entendit le crissement des cordes coupées. Le frère Aba, avec une agilité étonnante chez un homme de cette corpulence, sortit de dessous la table une énorme arbalète de combat et la posa devant lui, sur ses papiers. Les bras de Roumata, comme des lanières, retombèrent le long de son corps. Il ne les sentait presque pas.

« Alors, commençons, dit don Reba avec entrain. Votre nom, votre prénom, vos titres ?

— Roumata, de la famille des Roumata d'Estor. Vingt-deux quartiers de noblesse. »

Roumata jeta un regard autour de lui, s'assit sur un sofa et se mit à se masser les poignets. Le frère Aba, très agité, le mit en joue.

« Votre père ?

— Mon noble père était conseiller d'Empire, serviteur fidèle et ami personnel de l'empereur.

— Il est vivant ?

— Il est mort.

— Il y a longtemps ?

— Onze ans.

— Quel âge avez-vous ? »

Roumata n'eut pas le temps de répondre. On entendit du bruit derrière les tentures lilas. Le frère Aba se retourna, mécontent. Le père Tsoupik, avec un sourire sinistre, se leva lentement.

« Et voilà, messires !... » commença-t-il avec une joie mauvaise.

Trois hommes, que Roumata ne s'attendait pas du tout à voir, sortirent précipitamment des tentures. Le père Tsoupik non plus d'ailleurs. C'étaient trois moines vigoureux, en coule noire à la capuche rabattue sur les yeux. Ils allèrent, rapides et silencieux, au père Tsoupik, et le prirent par les coudes.

« A... n-nia... » bêla celui-ci. Son visage était d'une pâleur mortelle. Il s'était attendu à tout autre chose.

« Qu'en pensez-vous, frère Aba ? » demanda calmement don Reba en se penchant vers le gros homme.

« Mais bien entendu ! répondit l'autre d'un ton décidé. Cela ne fait aucun doute ! »

Le ministre fit un léger signe de la main. Les moines soulevèrent le père Tsoupik et, sans faire de bruit, l'emportèrent. Roumata fit une grimace de dégoût. Le frère Aba frota ses petites pattes molles et fit d'une voix gaillarde :

« Tout s'est passé magnifiquement. Qu'en pensez-vous, don Reba ?

— Oui, pas mal. Mais continuons. Donc, quel âge avez-vous ?

— Trente-cinq ans.

— Quand êtes-vous arrivé à Arkanar ?

— Il y a cinq ans.

— D'où veniez-vous ?

— Jusque-là j'avais vécu à Estor, notre propriété de famille.

— Quel était le but de votre changement de résidence ?

— Les circonstances m'avaient obligé à quitter Estor. Je cherchais une ville, comparable par son éclat à la capitale de l'Empire. »

Il ressentait enfin des fourmillements dans les mains. Patiemment et obstinément, il continuait à

masser ses poignets gonflés.

« Mais tout de même, quelles circonstances étaient-ce ?

— J'avais tué en duel le membre d'une très auguste famille.

— Ah oui ? Et qui exactement ?

— Le jeune duc d'Ekina.

— Quelle avait été la raison du duel ?

— Une femme », dit brièvement Roumata.

Il avait l'impression que toutes ces questions ne signifiaient rien. Qu'il s'agissait d'un jeu, tout comme le choix du châtiment. Ils attendaient tous les trois quelque chose. *J'attends que mes mains retrouvent leur souplesse. Le frère Aba, l'imbécile, attend que l'or des Roumata lui tombe sur les genoux. Don Reba attend lui aussi. Mais les moines !... Que viennent faire des moines au palais ? Et aussi dégourdis que ceux-là par-dessus le marché !...*

« Le nom de la femme ? »

*En voilà des questions, se dit Roumata, on ne peut rien imaginer de plus bête. Et si j'essayais d'agir sur leurs nerfs ?*

« Doña Rita, répondit-il.

— Je n'espérais pas une réponse. Je vous remercie...

— Je suis votre serviteur. »

Don Reba s'inclina.

« Vous avez déjà séjourné à Iroukan ?

Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Vous l'êtes aussi.

Nous voulons la vérité ! » fit don Reba d'un ton doctoral.

Le frère Aba hocha la tête. « Rien que la vérité !

— Ah... dit Roumata. Il m'avait semblé... »

Il se tut.

« Quoi ?

— J'ai eu l'impression que vous aviez surtout envie de faire main basse sur mon patrimoine. Comment vous comptez y parvenir, je ne me l'imagine décidément pas.

— Et les donations ? Les donations ? » cria frère Aba.

Roumata rit le plus insolent possible.

« Tu es un imbécile, frère Aba ou je ne sais trop quoi... On voit tout de suite que tu es un boutiquier. Tu ignores donc que les majorats ne peuvent être transmis à des mains étrangères ? »

Le frère Aba était furieux mais ne le laissait pas voir.

« Vous ne devriez pas parler sur ce ton, dit doucement don Reba.

— Vous voulez la vérité ? La voilà la vérité, la pure vérité : le frère Aba est un imbécile, un mercanti. »

Mais le gros homme était très maître de lui.

« Il me semble que nous nous éloignons du sujet, dit-il en souriant. Qu'en pensez-vous, don Reba ?

— Vous avez raison, comme toujours. Don Roumata, n'avez-vous pas eu l'occasion de séjourner à Soan ?

— Si.

— Dans quel but ?

— Visiter l'Académie des Sciences.

— Étrange but pour un jeune homme de votre condition.

— Un caprice.

— Connaissez-vous don Kondor, le juge général de Soan ? »

Roumata se tint sur ses gardes.

« C'est un vieil ami de notre famille.

— Le plus généreux des hommes, n'est-ce pas ?

— C'est quelqu'un de très respectable.

— Savez-vous que don Kondor a pris part au complot contre Sa Majesté ? »

Roumata leva la tête.

« Mettez-vous cela dans la tête, don Reba, dit-il avec morgue. Pour nous, vieille noblesse de la métropole, et Soan, et Iroukan, et Arkanar sont et resteront des vassaux de la couronne impériale. » Il croisa les jambes et détourna la tête.

Don Reba le regardait, pensif.

« Vous êtes riche ?

— Je pourrais acheter tout Arkanar, mais les poubelles ne m'intéressent pas... »

Le ministre soupira.

« Mon cœur se fend, dit-il. Arracher le si noble rejeton d'une si noble famille !... Ce serait un crime si la raison d'État ne l'exigeait.

— Pensez un peu moins à la raison d'État et un peu plus à votre peau.

— Vous avez raison », dit don Reba qui claqua dans ses doigts.

Roumata fit rapidement jouer ses muscles, son corps lui obéissait. Les tentures bougèrent, les trois moines réapparurent. À une vitesse inimaginable, avec une précision qui témoignait d'une très grande expérience, ils encerclèrent le frère Aba au sourire benoît, l'empoignèrent et lui tordirent les mains dans le dos.

« Aïe... Aïe !... Aïe ! » piailla le frère Aba. Son gros visage grimaçait de douleur.

« Pressons, pressons, ne traînez pas ! » lança négligemment don Reba.

Le gros bonhomme se débattait comme un beau diable pendant qu'on l'entraînait. Une fois disparu derrière les tentures, on l'entendit glapir, puis il se mit à hurler d'une voix atroce, méconnaissable, qui s'apaisa aussitôt. Don Reba se leva et détendit prudemment l'arbalète. Roumata le regardait, stupéfait.

Le ministre marchait de long en large, se grattant rêveusement le dos avec le carreau de l'arbalète. « Bien, bien », murmurait-il presque tendrement. « Épatant !... » Il avait oublié Roumata, semblait-il. Il marchait de plus en plus vite, en agitant le carreau comme une baguette de chef d'orchestre. Brusquement il s'immobilisa derrière son bureau, se débarrassa du projectile, s'assit avec précaution et dit avec un sourire épanoui :

« Vous avez vu, hein ?... Ils n'ont pas eu le temps de faire ouf ! Chez vous, ce ne serait pas possible... »

Roumata se taisait.

« Oui... prononça don Reba d'une voix lente et pensive. Et maintenant, parlons un peu, don Roumata... Et si vous n'étiez pas Roumata ?... Si vous n'étiez même pas noble, hein ?... »

Roumata, silencieux, l'examinait avec intérêt. Pâle, le nez strié de veinules rouges, tremblant d'excitation, avec une envie folle de crier en tapant dans ses mains : « Je sais tout ! Je sais tout ! » *Mais tu ne sais rien, canaille. Tu le saurais que tu n'y croirais pas. Allez, parle, parle, je t'écoute.*

« Je vous écoute, dit-il.

— Vous n'êtes pas don Roumata. Vous êtes un imposteur. » Il regarda sévèrement le jeune homme. « Roumata d'Estor est mort il y a cinq ans et repose dans le caveau de famille. Son âme

rebelle, et non sans tache, disons-le franchement, s'est enfin apaisée. Alors, vous avouez ou il faudra vous aider ?

— J'avoue. Je m'appelle Roumata d'Estor et je n'ai pas l'habitude qu'on mette mes paroles en doute. »

*Je vais essayer de le mettre en colère, se dit-il. Si je n'avais pas si mal au côté, tu aurais vu ça.*

« Je vois qu'il nous faudra prolonger notre entretien dans un autre endroit », fit don Reba d'un ton sinistre.

D'étonnants changements se peignaient sur son visage. Le sourire agréable avait disparu, ses lèvres formaient une ligne droite, la peau de son front remuait de façon étrange et inquiétante. Oui, on pouvait craindre un homme pareil.

« C'est vrai que vous souffrez d'hémorroïdes ? » demanda Roumata d'un ton compatissant.

Quelque chose s'alluma dans les yeux de don Reba, mais l'expression de son visage ne changea pas. Il feignit ne pas avoir entendu.

« Vous avez mal utilisé Boudakh, dit Roumata. C'est un excellent spécialiste... C'était... »

Dans les yeux décolorés, une lueur jaillit, de nouveau. *Ah ! Ah !* pensa Roumata. *Boudakh est encore vivant...* Il s'installa plus commodément et entoura son genou de ses mains.

« Ainsi, vous refusez d'avouer ?

— Avouer quoi ?

— Que vous êtes un imposteur.

— Cher Reba, dit Roumata d'un ton sentencieux, des choses comme celles-là se prouvent. Vous m'offensez ! »

Le visage du ministre prit une expression douceuse.

« Mon cher don Roumata. Excusez-moi, je vous donnerai ce nom encore... Habituellement, je ne prouve rien. On prouve là-bas, dans la Tour Luronne. Pour ce faire, j'entretiens des spécialistes expérimentés et bien payés qui, à l'aide du moulin à viande de saint Mika, des brodequins du Seigneur, des gants de la grande martyre Pata, ou bien du siège... euh... pardon, du fauteuil de Totz le Guerrier, peuvent prouver tout ce qu'il vous plaira : que Dieu existe et qu'il n'existe pas, que les gens marchent sur les mains et qu'ils marchent sur le côté. Vous me comprenez ? Vous ignorez peut-être qu'il existe toute une science sur la façon d'obtenir des preuves. Jugez-en vous-même : pourquoi faudrait-il prouver ce que je sais déjà ? Et puis le fait d'avouer ne vous menace de rien...

— Moi, non, dit Roumata. Vous, oui. »

Don Reba resta pensif quelques instants.

« Bien, dit-il. J'ai l'impression que c'est moi qui vais devoir commencer. Nous allons examiner de quoi s'est rendu coupable Roumata d'Estor durant les cinq ans de sa vie d'outre-tombe à Arkanar. Après vous m'expliquerez le sens de tout ceci. Vous êtes d'accord ?

— Je ne voudrais pas faire de promesses inconsidérées, mais je vous écouterai avec le plus grand intérêt. »

Don Reba, après avoir fouillé dans sa table à écrire, sortit un petit carré de papier fort et, levant les sourcils, l'examina.

« Sachez, commença-t-il avec un sourire aimable, sachez que moi, ministre de la Sûreté de la couronne d'Arkanar, ai entrepris plusieurs actions contre les lettrés, les savants et autres personnes inutiles et nuisibles à l'État. Ces actions ont rencontré une étrange résistance. Au moment où le peuple, unanime dans sa fidélité au roi et aux traditions d'Arkanar, m'apportait une aide multiple, en livrant les fugitifs, en se faisant justice lui-même, en signalant les personnes suspectes ayant échappé à ma vigilance, au même moment, un inconnu, remarquablement actif, enlevait sous notre nez et

conduisait hors du royaume les plus grands, les plus fieffés, les plus répugnants criminels. Nous ont ainsi échappé : l'astrologue païen Baguir de Kissen ; l'alchimiste criminel Sinda, qui avait partie liée, comme il a été prouvé, avec le Malin et les autorités d'Iroukan ; Tsouren, misérable pamphlétaire et fauteur de troubles, et certains autres de rang inférieur. Kabani, sorcier et mécanicien dément a complètement disparu. Quelqu'un a dépensé des monceaux d'or pour empêcher l'accomplissement de la colère populaire à l'encontre de vils espions et empoisonneurs, anciens guérisseurs de Sa Majesté. Quelqu'un, dans des circonstances véritablement fantastiques, qui nous font penser encore une fois à l'ennemi du genre humain, a délivré Arata le Bossu, un monstre de débauche, un corrompueur d'âmes, le chef de paysans révoltés... » Don Reba s'arrêta et, plissant la peau de son front, lança un coup d'œil significatif à Roumata. Celui-ci, les yeux au plafond, souriait rêveusement. Il avait enlevé Arata le Bossu en hélicoptère. L'impression produite sur les gardiens avait été phénoménale. Sur Arata aussi d'ailleurs. Cela avait été du beau travail, Roumata était fier de lui.

« Sachez, continuait l'autre, que le susdit Arata se trouve actuellement, avec une bande de serfs rebelles, aux marches orientales de la métropole, où il répand abondamment le sang noble, sans manquer ni d'argent ni d'armes.

— Je vous crois. Il m'a tout de suite fait l'effet d'un homme très décidé.

— Ainsi, vous avouez, dit aussitôt Reba.

— Quoi ? »

Ils se fixèrent un certain temps.

« Je continue, dit don Reba. D'après mes calculs modestes et incomplets, pour sauver ces corrompueurs d'âmes, vous, don Roumata, avez dépensé pas moins de vingt livres d'or. Je ne parle pas du fait que, ce faisant, vous vous êtes définitivement souillé en ayant fait commerce avec le diable. Je ne parle pas non plus du fait que pendant tout votre séjour au royaume d'Arkanar vous n'avez pas retiré un liard de vos propriétés d'Estor. D'ailleurs, pourquoi munir d'argent un défunt, même s'il vous est parent ? Mais votre or ! »

Il ouvrit un coffret enfoui sous les papiers de la table et en sortit une poignée de pièces d'or frappées à l'effigie de Pitz VI.

« C'est assez de cet or pour vous envoyer au bûcher ! hurla-t-il. C'est de l'or diabolique ! Des mains humaines ne peuvent fabriquer un métal d'une telle pureté ! »

Il vrilla Roumata du regard. *Oui*, pensa celui-ci, beau joueur. *Bravo. Nous n'y avons pas pensé. Il doit être le premier à s'en être aperçu. Il faut en tenir compte...* Reba s'était calmé. Sa voix prit des inflexions paternelles et prévenantes.

« Et en général, vous vous conduisez d'une manière très imprudente, don Roumata. Je me suis fait tellement de souci pour vous pendant tout ce temps-là... Vous aimez tellement les duels ! Quel bretteur vous faites ! Cent vingt-six duels en cinq ans, et pas une seule victime... En fin de compte, cela pouvait faire réfléchir... Moi, j'en ai tiré des conclusions. Et je ne suis pas le seul. Cette nuit, par exemple, le frère Aba – il n'est pas bien de médire des défunts, mais c'était un homme très cruel, j'avais du mal à le supporter, je l'avoue – donc, le frère Aba, pour vous arrêter, avait choisi les hommes les plus gros et les plus forts, pas les plus habiles. Et il a eu raison. Quelques bras démis, quelques cous froissés, les dents cassées n'entrent pas en ligne de compte... et vous voilà ici ! Pourtant, vous ne pouviez pas ignorer que vous défendiez votre vie. Vous êtes certainement la meilleure lame de l'Empire. Vous avez dû vendre votre âme au diable, car seul l'enfer peut enseigner ces extraordinaires passes d'armes. Je suis même prêt à admettre que ce savoir vous a été révélé à la condition de ne pas tuer, bien qu'il soit difficile d'imaginer les raisons pour lesquelles le démon l'imposerait. Mais cela, c'est l'affaire de nos scolastiques... »

Un cri aigu de porcelet l'interrompit. Il jeta un regard mécontent aux tentures lilas derrière lesquelles on se battait. On entendait des coups sourds, des glapissements : « Laissez-moi ! Laissez-moi ! », des voix rauques, des jurons, des exclamations dans une langue incompréhensible. Le rideau se déchira et tomba. Un homme, le menton en sang, les yeux hagards, s'écroula, à quatre pattes, dans le cabinet. D'énormes mains surgirent, l'attrapèrent par les pieds et l'entraînèrent. Roumata le reconnut, c'était Boudakh. Il criait sauvagement :

« Vous m'avez trompé... Vous m'avez trompé !... C'était du poison ! Pourquoi ?... »

Il disparut dans l'obscurité. Un homme en noir ramassa et raccrocha le rideau. Dans le silence qui suivit, des bruits répugnants parvinrent, quelqu'un vomissait. Roumata comprit.

« Où est Boudakh ? » demanda-t-il, coupant.

« Comme vous voyez, il lui est arrivé malheur. » Don Reba avait légèrement perdu contenance...

« Ne me racontez pas d'histoires ! Où est Boudakh ?

— Ah ! don Roumata », fit le ministre en hochant la tête. Il avait repris son assurance. « Que vous importe Boudakh ? C'est un parent ? Vous ne l'avez même jamais vu !

— Écoutez, Reba, dit Roumata furieux. Je ne plaisante pas ! S'il lui arrive la moindre des choses, vous crèverez comme un chien ! Je vous écraserai.

— Vous n'aurez pas le temps », dit rapidement don Reba. Il était très pâle.

« Vous êtes un idiot, Reba. Vous êtes un vieil intrigant, mais vous ne comprenez rien. Jamais encore vous n'avez joué un jeu aussi dangereux. Et vous ne vous en doutez même pas. »

Don Reba se ramassa derrière sa table, ses petits yeux brillaient comme des braises. Roumata n'avait jamais senti la mort aussi proche. Les cartes étaient sur la table, on allait savoir qui dominait le jeu. Roumata se prépara à bondir. Aucune arme, pas plus une lance qu'un carreau d'arbalète, ne tue instantanément. Cette pensée transparissait nettement sur la face de don Reba. Le vieil hémorroïdaire voulait vivre.

« Écoutez, voyons, dit-il d'une voix plaintive. Nous sommes là, en train de bavarder... Il est vivant, votre Boudakh, rassurez-vous, bien vivant. Il pourra encore me soigner... Il ne faut pas s'emporter.

— Où est Boudakh ?

— À la Tour Luronne.

— J'ai besoin de lui.

— Moi aussi, j'ai besoin de lui, don Roumata.

— Écoutez Reba, ne me mettez pas en colère. Et cessez de feindre. Vous avez peur de moi. Et vous faites bien. Boudakh m'appartient, vous comprenez ? »

Ils étaient debout tous les deux. Reba était effrayant. Il était vert, ses lèvres étaient agitées d'un tremblement nerveux, il marmonnait entre ses dents en écumant.

« Gamin ! siffla-t-il. Je n'ai peur de personne ! C'est moi qui peux t'écraser comme une sangsue ! »

Il se retourna brusquement, arracha la tapisserie suspendue derrière lui. Une vaste fenêtre apparut.

« Regarde ! »

Roumata s'approcha. La fenêtre donnait sur la place du Palais. L'aube se levait, les fumées des incendies montaient dans le ciel gris. Des cadavres jonchaient le sol. Un carré noir immobile occupait le centre de la place. Roumata y fixa son regard. C'étaient des cavaliers alignés dans un ordre impeccable, vêtus de longs manteaux noirs dont le capuchon était rabattu jusqu'aux yeux, tenant d'une main des boucliers noirs en forme de triangle, de l'autre, de longues piques.

« Je vous en prie ! » fit don Reba d'une voix vibrante. Il tremblait. « Les humbles enfants de Notre

Seigneur, la cavalerie du Saint-Ordre. Ils ont débarqué cette nuit, à Arkanar, pour écraser la révolte barbare des gueux de Vaga la Roue et de boutiquiers à qui la tête a tourné ! La révolte est détruite. Le Saint-Ordre est maître de la ville, et du pays, province de l'Ordre à dater de ce jour... »

Roumata se gratta machinalement la nuque. « Ça alors ! Voilà donc à qui ces malheureux boutiquiers ont préparé les voies ! Admirable provocation ! » Don Reba eut un sourire triomphant.

« Nous ne nous connaissons pas encore, continua-t-il de la même voix vibrante. Permettez-moi de me présenter : Reba, serviteur de Dieu, délégué du Saint-Ordre pour le gouvernement d'Arkanar, évêque et gouverneur militaire ! »

*J'aurais dû m'en douter, pensa Roumata. Là où triomphe la grisaille, ce sont toujours les Noirs qui viennent au pouvoir. Ah ! Historiens, historiens... quelle leçon !...* Les mains dans le dos, il se haussait et s'abaissait sur la pointe des pieds.

« Je suis fatigué, dit-il négligemment. Je veux dormir. Je veux me laver, me défaire du sang et de la bave de vos tueurs. Demain... plus exactement, aujourd'hui... disons dans une heure, après le lever du soleil, je passerai à la chancellerie. L'ordre de mise en liberté de Boudakh doit être prêt à ce moment-là.

— Ils sont vingt mille ! » cria don Reba en montrant la fenêtre.

Roumata fit la grimace.

« Un peu plus doucement, s'il vous plaît. Rappelez-vous, Reba, je sais parfaitement que vous n'êtes pas un évêque. Je lis en vous comme dans un livre. Vous n'êtes qu'un sale traître, un petit intrigant maladroit... »

Don Reba se passa la langue sur les lèvres, ses yeux devinrent vitreux.

Roumata continua :

« Je suis implacable. Vous paierez de votre tête toute vilénie que vous pourriez commettre à mon égard ou à l'égard de mes amis. Je vous hais ! Je suis prêt à vous supporter, mais il vous faudra apprendre à vous ôter à temps de mon chemin. Vous m'avez compris ? »

Don Reba dit rapidement, avec un sourire quémendeur :

« Je ne veux qu'une chose. Je veux que vous soyez là, don Roumata. Je ne peux pas vous tuer. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas.

— Craignez, dit Roumata.

— C'est ce que je fais. Vous êtes peut-être le Démon. Ou le fils de Dieu. Vous êtes peut-être un homme, venu des grands pays d'outre-mer : on dit qu'ils existent... Je n'essaie même pas de jeter un coup d'œil dans l'abîme qui vous a vomi. La tête me tourne et je sens que je tombe dans l'hérésie. Mais moi aussi, je peux vous tuer à tout instant. Maintenant. Demain. Hier. Cela, vous le comprenez ?

— Cela ne m'intéresse pas.

— Mais alors qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Rien ne m'intéresse. Je m'amuse. Je ne suis ni Dieu ni le Démon. Je suis le chevalier Roumata d'Essor, un joyeux gentilhomme, accablé de caprices et de préjugés, habitué à la liberté dans tous les domaines. Vous vous rappellerez ? »

Don Reba s'était calmé. Il s'essuya de son mouchoir et esquissa un aimable sourire.

« J'apprécie votre obstination. Finalement, vous avez vous aussi un idéal, et je le respecte, même si je ne le comprends pas. Je suis très heureux que nous ayons eu une explication. Un jour, peut-être, vous m'exposerez votre point de vue, et il n'est pas du tout exclu que vous m'obligiez à revoir les miens. Les hommes sont enclins à l'erreur. Il est possible que je me trompe et que le but que je poursuis ne mérite pas autant de zèle et de dévouement de ma part. J'ai les idées larges et je peux parfaitement concevoir l'idée de travailler un jour avec vous, côte à côte... »

— On verra », dit Roumata en se dirigeant vers la porte. *Quelle limace, pensa-t-il. Vous parlez d'un allié ! Côte à côte !...*

La ville était la proie d'une terreur insoutenable. Un soleil matinal rougeâtre jetait un éclat morne dans les rues désertes, sur des ruines fumantes, des volets arrachés, des portes cassées. Dans la poussière, les éclats de verre se paraient de reflets sanglants. Des hordes de corneilles s'étaient abattues sur la ville comme en plein champ. Sur les places et aux carrefours, de petits groupes d'hommes à cheval avaient pris position. Ces cavaliers, vêtus de noir, pivotaient lentement sur leurs selles en regardant à travers la fente de leurs capuchons rabattus. Des poteaux, installés à la hâte, portaient des corps enchaînés et noircis, penchés au-dessus de braises refroidies. Plus rien ne semblait vivre dans la ville à l'exception des corneilles criardes et des assassins en noir.

Roumata parcourut la moitié du chemin les yeux fermés. Il étouffait, son corps roué de coups le faisait affreusement souffrir. Étaient-ce là des hommes ? Qu'avaient-ils d'humain ? Les uns se laissaient tuer en pleine rue, les autres restaient chez eux à attendre docilement leur tour. Avec cette seule pensée : n'importe qui sauf moi. La froide cruauté de ceux qui tuaient et la tranquille soumission de ceux qu'on tuait, voilà ce qui était le plus effrayant. Dix hommes paralysés de terreur attendaient passivement qu'un autre ait choisi sa victime et l'exécute calmement. Les âmes de ces hommes étaient souillées, et chaque heure d'attente docile les souillait un peu plus. En ce moment même, dans ces maisons tapies, naissaient invisiblement des crapules, des dénonciateurs, des assassins ; des milliers d'hommes, malades de peur, jusqu'à la fin de leur vie, apprendraient sans pitié la peur à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. *Je n'en peux plus, se répétait Roumata, je vais devenir fou, je vais devenir comme eux, bientôt je cesserai définitivement de comprendre pourquoi je suis ici... Je dois me reposer, ne plus penser à tout cela, me calmer...*

« ... À la fin de l'année de l'Eau, ainsi nommée depuis le nouveau calendrier, les phénomènes centrifuges devinrent considérables dans l'ancien Empire. Les mettant à profit, le Saint-Ordre, représentant de fait des intérêts des groupes les plus réactionnaires de la société féodale, qui s'efforçaient, par tous les moyens, de s'opposer à la dissipation... » – Et l'odeur des cadavres qui brûlent, vous la connaissez ? Vous avez déjà vu une femme nue, éventrée, couchée dans la poussière de la rue ? Vous avez vu une ville dont les habitants se taisent et où seules crient les corneilles, vous, petits garçons et petites filles à naître, devant le stéréoviseur des écoles de la république communiste d'Arkanar ?

Sa poitrine heurta un objet dur et pointu. Une longue lance, au fer soigneusement ébréché, lui pressait le torse. Un cavalier noir lui barrait le passage et le regardait sans mot dire à travers la fente de son capuchon, sous lequel on apercevait une bouche aux lèvres minces et un petit menton. Il fallait faire quelque chose, mais quoi ? Le jeter à bas de son cheval ? Non. Le cavalier recula sa lance pour frapper. Ah ! Oui !... Roumata leva nonchalamment la main gauche et, retroussant sa manche, découvrit le bracelet de fer qu'on lui avait donné au sortir du palais. Le cavalier l'examina, releva sa lance et passa son chemin. « Au nom du Seigneur », dit-il sourdement avec un accent bizarre. « En Son nom », murmura Roumata. Il dépassa un autre cavalier, qui essayait d'atteindre avec sa lance un joyeux diabolon de bois, sculpté sur la corniche d'un toit. Au premier étage, derrière un volet à demi arraché, une grosse figure, livide de peur, apparut furtivement. Ce devait être un de ces boutiquiers qui, trois jours auparavant, hurlait avec enthousiasme, une chope de bière à la main, « Hourra pour don Reba ! » et écoutait avec délices le grondement des bottes cloutées sur la chaussée. Hé, grisaille, grisaille... Roumata se détourna.

*Que se passe-t-il chez moi, pensa-t-il tout à coup en pressant le pas. Il courait presque en arrivant.*

La maison était intacte. Deux moines, assis sur les marches, le capuchon rejeté en arrière, offraient au soleil leurs têtes mal rasées. En le voyant, ils se levèrent. « Au nom du Seigneur », dirent-ils ensemble. « En Son nom, répondit Roumata. Que cherchez-vous ici ? » Les moines s'inclinèrent, les mains croisées sur le ventre. « Vous êtes arrivé, nous partons », dit l'un d'eux. Ils descendirent les marches et s'éloignèrent sans se presser, le dos rond, les mains enfouies dans leurs manches. Roumata les regardait partir et se souvenait d'avoir vu mille fois dans les rues ces humbles silhouettes en longues tuniques noires. Mais alors, leurs épées ne traînaient pas dans la poussière. *Aveugles ! Nous avons été aveugles ! Quel plaisir c'était pour les personnes de qualité d'accoster un moine seul, d'échanger des gaudrioles par-dessus sa tête ! Et moi, imbécile, jouant les ivrognes, je les suivais en riant à gorge déployée. Je me réjouissais que l'Empire ne soit pas au moins gagné par le fanatisme religieux... Mais que pouvait-on faire ? Oui, que pouvait-on faire ?*

« Qui est là ? demanda une voix chevrotante.

— Ouvre, Mouga, c'est moi », dit Roumata à voix basse.

Les verrous grincèrent, la porte s'entrouvrit, Roumata se faufila dans l'entrée. Tout avait l'aspect habituel et il poussa un soupir de soulagement. Le vieux Mouga à cheveux blancs, dodelinant de la tête, attendait respectueusement le casque et les épées de son maître.

« Où est Kira ?

— En haut. Elle va bien.

— Parfait, dit-il en se débarrassant de ses boudriers. Et Ouno ? Pourquoi n'est-il pas là ? »

Mouga prit l'épée.

« Ouno a été tué, dit-il tranquillement. Il est dans l'office. »

Roumata ferma les yeux.

« Ouno a été tué, répéta-t-il. Qui l'a tué ? »

Sans attendre la réponse, il passa dans l'office. Ouno était étendu sur une table, recouvert jusqu'à la ceinture d'un drap, ses mains étaient croisées sur la poitrine, les yeux étaient grands ouverts, la bouche grimaçante. Les serviteurs, tristes, entouraient la table et écoutaient un moine assis dans un coin. La cuisinière sanglotait. Roumata, sans quitter des yeux le visage du petit garçon, déboutonnait de ses doigts qui ne lui obéissaient plus le col de sa chemise.

« Les salauds..., disait-il. Tous des salauds !... »

Titubant, il s'approcha de la table, fixa les yeux morts, souleva le drap et le laissa immédiatement retomber.

« Trop tard, dit-il. Trop tard... C'est inutile... Les salauds ! Qui l'a tué ? Les moines ? »

Il se tourna vers le moine, le souleva d'une secousse et approcha son visage du sien.

« Qui l'a tué ? Les tiens ? Parle !

— Ce ne sont pas les moines, dit doucement Mouga. Ce sont des soldats gris... »

Roumata regarda quelque temps encore, fixement, le visage émacié du moine, ses prunelles qui s'élargissaient lentement. « Au nom du Seigneur... » murmura le moine. Roumata le lâcha, s'assit sur un banc, aux pieds d'Ouno et se mit à pleurer. Il pleurait, le visage dans les mains et écoutait la voix indifférente et tremblante de Mouga. Le vieux serviteur lui disait qu'après la deuxième ronde on avait frappé à la porte, au nom du roi, et qu'Ouno leur avait crié de ne pas ouvrir. Mais il avait bien fallu, parce que les Gris menaçaient de mettre le feu à la maison. Faisant irruption dans l'entrée, ils avaient rossé et ligoté les serviteurs, puis étaient montés à l'étage. Ouno qui défendait l'accès aux chambres s'était mis à tirer. Il avait deux arbalètes et il avait eu le temps de tirer deux fois, dont une sans succès. Les Gris avaient lancé des couteaux et Ouno était tombé. Ils l'avaient traîné en bas, piétiné, frappé à coups de hache, mais à ce moment-là, des moines noirs étaient entrés. Ils avaient tué deux

Gris et désarmé les autres, qu'ils avaient emmenés, la corde au cou.

La voix se tut, Roumata restait assis, les coudes sur la table, aux pieds d'Ouno. Puis il se leva péniblement, essuya de sa manche les larmes qui coulaient dans sa barbe de deux jours, embrassa le front glacé du petit garçon et, avançant à grand-peine, gravit l'escalier.

Il était à demi mort de fatigue et d'émotion. Après s'être traîné en haut des marches, il traversa le salon, atteignit le lit et s'abattit en gémissant sur les oreillers. Kira accourut. Il était tellement faible qu'il ne parvenait pas à l'aider à le déshabiller. Elle lui enleva ses grandes bottes, puis, pleurant sur son visage tuméfié, lui ôta son uniforme déchiré, sa chemise de métaloplast, pleurant sur son corps roué de coups. Alors seulement, il sentit tous ses os douloureux comme après une épreuve d'entraînement. Kira le frottait avec une éponge imbibée de vinaigre et lui, sans ouvrir les yeux, murmurait entre ses dents serrées : « J'aurais pu le tuer... Il était à côté de moi... L'écraser avec deux doigts... Ce n'est pas une vie, Kira... Allons-nous-en d'ici... C'est moi l'objet de l'Expérience, pas eux. » Il ne s'apercevait pas qu'il parlait en russe. Kira apeurée, le regardait, les yeux pleins de larmes, l'embrassait sur la joue sans rien dire. Elle le recouvrit avec les draps usés – Ouno n'en avait pas acheté d'autres – et descendit lui préparer du vin chaud. Il se traîna hors du lit, et, gémissant de douleur, alla, pieds nus, dans son bureau, ouvrit un tiroir secret de sa table, fourragea dans une petite pharmacie et avala quelques comprimés de sporamine. Quand Kira revint, portant un pot fumant sur un lourd plateau d'argent, il était couché sur le dos et écoutait la douleur s'en aller, le bruit se calmer dans sa tête, son corps se remplir d'une vigueur nouvelle. Après avoir bu, il se sentit tout à fait bien, appela Mouga et lui dit de préparer ses vêtements.

« N'y va pas, disait Kira. N'y va pas, reste à la maison.

— Il le faut, mon petit.

— J'ai peur, reste... Tu vas te faire tuer.

— Penses-tu ! Pourquoi me tuerait-on ? Ils ont tous peur de moi. »

Elle se mit à pleurer. Doucement, timidement, comme si elle avait craint de le fâcher. Roumata la prit sur ses genoux et lui caressa les cheveux.

« Le plus terrible est passé. Et puis nous allons partir d'ici, tu sais... »

Elle se calma, blottie contre lui. Mouga, la tête branlante, debout à l'écart, indifférent, tenait prêtes les culottes de Roumata, ornées de grelots dorés.

« Mais j'ai encore beaucoup à faire ici, reprit Roumata. Il y a eu un grand nombre de victimes cette nuit. Je dois savoir qui est en vie et qui est mort. Il faut aider ceux qu'on se prépare à tuer.

— Qui t'aidera, toi ?

— Heureux celui qui pense aux autres... Et puis il y a des gens très puissants qui nous aident.

— Je ne peux pas penser aux autres. Tu es revenu à moitié mort. On t'a battu, Ouno a été tué. Que faisaient-ils, tes amis si puissants ? Pourquoi n'ont-ils rien fait pour empêcher cela ? Je ne te crois pas... Je ne te crois pas... »

Elle essaya de se libérer, mais il la maintenait solidement.

« On n'y peut rien, dit-il. Cette fois-ci, ils ont un peu tardé. Mais maintenant, ils font attention et ils nous protègent. Pourquoi ne me crois-tu pas aujourd'hui ? Tu me croyais toujours avant. Tu le vois toi-même, j'étais à demi mort, et maintenant, regarde-moi.

— Je ne veux pas te regarder, dit-elle en cachant son visage. Je ne veux pas me remettre à pleurer.

— Allons bon ! Quelques égratignures ! Des bobos... Le plus dur est passé. Pour nous, tout au moins. Mais il y a des hommes très bien, extraordinaires, pour lesquels la terreur existe toujours. Je dois les aider. »

Elle soupira profondément, l'embrassa dans le cou et se dégagea doucement.

« Viens ce soir. Tu viendras ? »

— Bien sûr ! J'arriverai plus tôt, et certainement pas seul. Attends-moi à l'heure du repas. »

Elle s'assit dans un fauteuil, et les mains sur les genoux, le regarda s'habiller. Roumata parlait tout seul, en russe, tout en enfilant ses culottes à grelots. Mouga s'accroupit devant lui pour fermer leurs innombrables boucles et boutons. Par-dessus un maillot de corps propre, il remit la miraculeuse cote de mailles, puis s'écria, désespéré :

« Comprends-moi, mon petit, je dois y aller, je ne peux pas faire autrement ! Je ne peux pas ne pas y aller ! »

Elle dit, pensive :

« Quelquefois, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne me bats pas. »

Roumata, en train de fermer sa chemise, ornée d'un somptueux jabot, s'arrêta.

« Que veux-tu dire ? » demanda-t-il, étonné. « Tu crois que je pourrais te battre ? »

— Tu n'es pas seulement bon, continuait-elle sans l'écouter. Tu es très étrange aussi. Comme un archange... Quand tu es avec moi, je deviens hardie. En ce moment, je suis hardie... Un jour, je te demanderai une chose. Pas maintenant, mais plus tard, quand tout sera fini. Tu me parleras de toi ? »

Roumata ne répondait pas. Mouga lui tendit un gilet orange à rubans rouges, qu'il endossa avec dégoût.

« Oui, dit-il enfin, un jour, je te raconterai tout, mon petit.

— Je t'attendrai », dit-elle, sérieuse. « Maintenant pars et ne fais pas attention à moi. »

Roumata s'approcha d'elle, l'embrassa sur la bouche de ses lèvres tuméfiées, retira de son bras un bracelet de fer et le lui tendit.

« Mets-le à la main gauche. Aujourd'hui, personne ne doit venir, mais si on vient, montre ça. »

Elle le regarda partir et il savait qu'elle pensait : *Tu es peut-être un démon, ou le fils de Dieu, ou un homme venu des légendaires pays d'outre-mer, mais si tu ne reviens pas, je mourrai.* Mais elle se taisait et il lui en était infiniment reconnaissant, car il était affreusement difficile de partir : comme si, debout sur le bord d'une plage ensoleillée, il avait dû plonger dans un lac puant.

C'est en passant derrière les maisons que Roumata gagnait la chancellerie de l'évêque d'Arkanar. Il traversait furtivement les cours étroites des immeubles, s'emmêlait dans du linge mis à sécher, se glissait à quatre pattes entre les carrés de pommes de terre. Passant par les brèches des clôtures, il laissait à des clous rouillés des lambeaux de ses somptueux rubans et de ses précieuses dentelles. Il ne parvint cependant pas à échapper à l'œil vigilant de l'armée noire. Débouchant dans une ruelle étroite et tortueuse qui conduisait à une décharge, il tomba sur deux moines renfrognés et légèrement éméchés.

Il essaya de les éviter. Les moines tirèrent l'épée et lui barrèrent le passage. Roumata se préparait à faire de même, mais ils sifflèrent dans leurs doigts pour appeler du renfort. Alors que Roumata reculait jusqu'à l'étroit passage d'où il venait de sortir, un petit homme agile, au visage anodin, apparut soudainement. Après avoir bousculé le noble, il courut en direction des moines et leur dit quelque chose. Aussitôt ceux-ci relevèrent leurs chausses sur de longues jambes gainées de violet, partirent au trot et disparurent derrière les maisons. Le petit homme, sans se retourner, trottina à leur suite.

*Je comprends, se dit Roumata. Un espion garde du corps. Et qui ne se dissimule guère d'ailleurs. Il pense à tout, l'évêque d'Arkanar ! A-t-il peur de moi, ou pour moi ? Voilà qui m'intéresse.* Suivant du regard l'espion, il se dirigea vers la voie qui donnait sur l'arrière de l'ancien ministère de la Sûreté de la couronne. Il fallait espérer qu'il n'y aurait pas de patrouille.

La rue était déserte. Mais des volets grinçaient doucement, des portes claquaient, un bébé pleurait, on entendait des chuchotements craintifs. Un visage maigre, épuisé, noir de suie, émergea prudemment d'une vieille palissade. Des yeux creux, apeurés, se fixèrent sur Roumata.

« Je vous demande pardon, noble seigneur, je vous demande bien pardon. Sa seigneurie ne pourrait-elle me dire ce qui se passe en ville ? Je suis le forgeron Kikous, surnommé le Boiteux. Je dois aller à la forge et j'ai peur... »

— N'y va pas, lui conseilla Roumata. Les moines ne plaisantent pas. Il n'y a plus de roi. C'est don Reba, l'évêque du Saint-Ordre, qui commande. Tu ferais mieux de rester tranquille. »

À chaque mot, le forgeron hochait la tête, ses yeux se remplissaient de tristesse et de désespoir.

« L'Ordre, alors... murmurait-il. Ah ! malédiction !... Je vous demande pardon, noble seigneur. L'Ordre, vous dites... C'est les Gris ou quoi ? »

— Mais non, dit Roumata qui l'examinait avec curiosité. Les Gris sont hors de combat. Ce sont des moines.

— Ça alors ! dit le forgeron. Les Gris aussi... Mâtin ! Quel Ordre ! Les Gris sont battus, ça, c'est bien. Mais pour nous autres, seigneur, qu'est-ce que vous pensez ? On s'y fera à leur Ordre ? »

— Pourquoi pas ? L'Ordre aussi a besoin de manger et de boire. Vous vous y ferez. »

Le forgeron avait repris courage.

« Moi aussi je pense qu'on se débrouillera. Je crois que le principal, c'est de n'embêter personne et alors, personne ne vous embête, hein ? »

Roumata secoua la tête.

« Non. C'est ceux qui ne font rien qui se font tuer.

— Ça, c'est vrai, soupira le forgeron. Mais que voulez-vous que je fasse, tout seul, avec huit morveux accrochés à ma blouse ? Ah ! Si seulement on avait tué mon patron ! Il était officier chez les Gris. Qu'en pensez-vous, noble seigneur, ils l'ont peut-être tué ? Je lui devais cinq pièces d'or.

— Je ne sais pas. C'est possible. Mais tu sais, forgeron, voilà à quoi tu devrais penser : tu es tout seul, eh bien, des tout seuls comme toi, il y en a peut-être dix mille dans la ville.

— Oui, et alors ?

— Eh bien, pensez-y ! » dit Roumata avec colère, et il poursuivit sa route.

*Diable ! Il est incapable d'y penser. C'est encore trop tôt pour lui. Et pourtant, quoi de plus simple ? Dix mille forgerons en colère seraient capables d'en réduire plus d'un en bouillie. Mais c'est la colère qui leur manque, seule la peur est là. Chacun pour soi et Dieu pour tous.*

Les buissons de sureau au bout de la rue remuèrent, et don Taméo en sortit en rampant. Apercevant Roumata il poussa un cri de joie, se mit debout, et, titubant, s'avança à sa rencontre en tendant des bras maculés de terre.

« Mon noble seigneur, s'écria-t-il, comme je suis content ! Je vois que vous allez aussi à la chancellerie ?

— Bien entendu, mon noble seigneur, répondit Roumata en esquivant adroitement ses embrassements.

— Me permettez-vous de me joindre à vous, mon gentilhomme ?

— Ce sera un honneur pour moi, mon gentilhomme. »

Ils se firent de grandes salutations. Don Taméo, la chose était claire, avait en vain essayé de cesser de boire depuis la veille au soir. Il sortit de ses vastes culottes jaunes un flacon finement ouvragé.

« En voulez-vous, noble seigneur ? proposa-t-il courtoisement.

— Grand merci.

— Du rhum ! Du vrai rhum de la métropole. Je l'ai payé une pièce d'or. »

Ils arrivèrent au dépotoir, et, se bouchant le nez, avancèrent au milieu de tas d'ordures, de cadavres de chiens et de flaques nauséabondes où grouillaient des asticots. Dans l'air matinal, des myriades de mouches vertes vrombissaient.

« C'est bizarre, dit don Taméo en rebouchant sa bouteille, je n'étais jamais venu ici. »

Roumata se tut.

« Don Reba m'a toujours rempli d'admiration, dit don Taméo. J'ai toujours été persuadé qu'il finirait par renverser ce monarque insignifiant, qu'il nous tracerait des voies nouvelles, nous ouvrirait des perspectives éblouissantes. » À ces mots, il mit le pied, avec force éclaboussures, dans une mare verdâtre, et pour ne pas tomber, s'accrocha à Roumata. « Oui reprit-il, quand ils eurent rejoint la terre ferme. « Nous, les jeunes gentilshommes, serons toujours avec don Reba ! Elle est venue enfin la clémence tant attendue ! Pensez donc, don Reba, voilà une heure que je marche dans les rues et potagers sans avoir entrevu un seul Gris. Nous avons balayé la souillure grise de la surface de la terre. Comme il est doux de respirer librement dans Arkanar régénéré ! Au lieu de grossiers boutiquiers, de faquins, de marauds impudents, des serviteurs du Seigneur emplissent les rues. Quelques personnes de qualité se promènent déjà ouvertement devant leurs portes, je l'ai vu moi-même. Elles n'ont plus à craindre qu'un malappris les éclabousse avec sa charrette de fumier. Plus besoin de se frayer un chemin parmi d'anciens bouchers et merciers. Sous la bénédiction du grand Saint-Ordre, pour lequel j'ai toujours nourri le plus grand respect, et, je ne m'en cacherais pas, une chaude tendresse, nous parviendrons à une prospérité inouïe ; pas un vilain n'osera lever les yeux sur un noble, sans une autorisation signée de l'inspecteur de l'Ordre. J'ai sur moi un mémoire à ce sujet.

— Quelle horrible puanteur, déclara Roumata avec vigueur.

— Oui, affreuse, approuva don Taméo en fermant sa bouteille. Mais en revanche, comme on respire librement dans Arkanar régénéré. Et le prix du vin a diminué de moitié... »

Vers la fin du trajet don Taméo avait fini sa bouteille, il la jeta en l'air et s'échauffa. Il tomba deux fois, et la seconde, refusa de se nettoyer en déclarant qu'il avait beaucoup péché, qu'il était sale de nature et désirait se montrer tel qu'il était. Il ne cessait de citer à tue-tête des extraits de son rapport. « Ça, c'est fortement dit ! Prenez par exemple ce passage, nobles seigneurs : "Pour que les malodorants vilains..." Hein ? Quelle pensée ! » Quand ils atteignirent l'arrière-cour de la chancellerie, il s'effondra sur le premier moine rencontré et, inondé de larmes, le pria de lui pardonner ses péchés. Le moine, à demi étouffé, se débattait énergiquement, essayant de siffler pour appeler à l'aide, mais don Taméo se suspendit à ses chausses et ils chutèrent tous les deux sur un tas d'ordures. Roumata les laissa ; il entendit longtemps encore de plaintifs sifflements et les exclamations de don Taméo : « Pour que les malodorants vilains ! Bénédiction !... De tout cœur !... J'éprouvais de la tendresse, comprends-tu, de la tendresse, espèce de cul-terreux ? »

Un détachement de moines fantassins, armés de gourdins d'un aspect terrifiant, avait pris position sur la place, à l'ombre de la Tour Luronne, devant l'entrée. On avait enlevé les morts. Le vent du matin soulevait des tourbillons de poussière jaune. Sous le large toit conique de la Tour, des corneilles criaient et se disputaient : des corps étaient suspendus la tête en bas aux poutres en ressaut. La Tour avait été bâtie deux cents ans auparavant, par un aïeul du défunt roi, exclusivement pour des nécessités militaires. Les fondations, très solides, comportaient trois niveaux où étaient jadis conservées des réserves de nourriture en cas de siège. Puis la Tour était devenue une prison. Un tremblement de terre avait démolé toutes les couvertures à l'intérieur, et la prison avait été transférée au sous-sol. À une certaine époque, une des reines d'Arkanar s'était plainte à son seigneur et maître que les hurlements des suppliciés l'empêchaient de se distraire. Son auguste époux avait décidé qu'un orchestre militaire jouerait dans la Tour du matin au soir. C'était de cette époque que datait le nom actuel de la bâtisse. Elle n'était plus depuis longtemps qu'une carcasse de pierre vide, les chambres d'instruction se trouvaient dans les niveaux inférieurs des fondations et il y avait beau temps que plus aucun orchestre militaire ne jouait, mais les gens continuaient à l'appeler la Tour Luronne.

Habituellement, il n'y avait personne aux abords de l'édifice, mais à cette heure l'animation était grande. On y menait, on y traînait les Troupes d'Assaut dans leurs uniformes gris déchirés, des vagabonds en guenilles, des filles hurlantes, les gueux au regard farouche de l'armée de la nuit. On sortait de passages secrets des cadavres, tirés par des crochets, chargés sur des tombereaux et emportés hors de la ville. Un grand nombre de nobles et de bourgeois aisés qui faisaient la queue aux portes de la chancellerie regardaient avec effroi et gêne cette sinistre agitation.

On laissait entrer tout le monde, certains même étaient conduits sous escorte. Roumata se faufila à l'intérieur. L'air y était aussi irrespirable qu'au dépotoir. Un employé au visage jaunâtre et dont l'oreille en feuille de chou s'ornait d'une plume d'oie était assis à une grande table, encombrée de papiers. Le noble don Kehou, dont c'était le tour de parler et qui arborait d'arrogantes moustaches, déclina son identité.

« Enlevez votre chapeau », fit l'employé d'une voix incolore, sans lever les yeux de ses papiers.

« La famille des Kehou possède le privilège de pouvoir rester la tête couverte devant le roi lui-même ! proclama fièrement Kehou.

— Personne ne possède de privilèges pour le Saint-Ordre », répliqua l'employé de la même voix incolore.

Don Kehou s'empourpra, grommela, mais ôta son couvre-chef. L'employé promenait un long

ongle jaune sur sa liste de noms.

« Don Kehou... don Kehou... marmonnait-il, don Kehou... 12, rue Royale ?

— Oui, répondit don Kehou d'une voix épaisse et irritée.

— Numéro quatre cent quatre-vingt-cinq, frère Tibak. »

Le frère Tibak, assis à une table voisine, gros, cramoisi de chaleur, chercha dans ses papiers, épongea la sueur de son crâne chauve, se leva et lut d'une voix monocorde :

« Numéro quatre cent quatre-vingt-cinq, don Kehou, 12, rue Royale, pour avoir dénigré le nom de Sa Sainteté l'évêque d'Arkanar, don Reba, il y a deux ans, à un bal de la Cour, trois douzaines de coups de verges sur la partie charnue et découverte de son individu avec baisement de la chaussure de Sa Sainteté. »

Le frère Tibak se rassit.

« Passez par ce corridor, dit l'employé à la voix incolore. Les verges à droite, la chaussure à gauche. Au suivant... »

Au grand étonnement de Roumata, don Kehou ne protesta pas. Il avait dû entendre bien d'autres choses en attendant son tour. Il émit un grognement, retroussa dignement ses moustaches et se dirigea vers le couloir. Le suivant, qui était le gigantesque don Pifa, tremblotant de graisse, avait déjà ôté son chapeau.

« Don Pifa... Don Pifa... grommela l'employé en traînant son doigt sur la liste. 2, rue des Laitiers ? »

Don Pifa fit entendre un bruit de gorge.

« Numéro cinq cent quatre, frère Tibak. »

Le frère s'essuya et se leva.

« Numéro cinq cent quatre, don Pifa, 2, rue des Laitiers, n'est coupable de rien devant Sa Sainteté, en conséquence, pur.

— Don Pifa, dit l'employé, recevez le signe de la purification. Il se pencha, sortit d'un coffre, qui se trouvait près de lui, un bracelet de fer qu'il tendit au noble don Pifa. Le porter à la main droite et le présenter à la première injonction des soldats de l'Ordre. Au suivant... »

Don Pifa émit un bruit de gorge, et s'éloigna en regardant le bracelet. L'employé épelait déjà un autre nom. Roumata regarda la file d'attente. Il y avait là beaucoup de figures de connaissance. Certains étaient habillés aussi richement que d'habitude, d'autres étaient pauvrement mis, mais tous étaient couverts de boue et de saletés. Au milieu de la file d'attente, don Sera, pour la troisième fois en cinq minutes, proclamait très haut, de façon à être entendu de toute l'assistance : « Je ne vois pas pourquoi même une personne de qualité ne recevrait pas une paire de coups de verges de la part de Sa Sainteté ! »

Roumata attendit que son prédécesseur fût expédié dans le couloir (c'était un poissonnier bien connu qui avait eu droit à cinq coups de verges, sans baisement, pour une tournure d'esprit peu enthousiaste) puis il se mit devant la table, et sans façon, posa la main sur les papiers de l'employé.

« Je vous demande pardon, dit-il, il me faut un mandat de mise en liberté pour le docteur Boudakh. Je suis don Roumata. »

Le fonctionnaire ne leva pas la tête.

« Don Roumata... don Roumata... » Repoussant la main du jeune homme, il suivit de l'ongle sa liste.

« Que fais-tu, vieil encrier ? Il me faut une mise en liberté !

— Don Roumata... don Roumata... » Il était impossible d'arrêter ce robot. « 8, rue des Chaudronniers. Numéro seize, frère Tibak. »

Roumata sentit que, derrière lui, tous retenaient leur souffle. Lui-même, à vrai dire, n'était pas très à l'aise. Suant et cramoisi, le frère Tibak se leva.

« Numéro seize, don Roumata, 8, rue des Chaudronniers. Pour services spéciaux rendus à l'Ordre, a mérité la reconnaissance particulière de Sa Sainteté et reçoit le mandat de libération du docteur Boudakh, duquel il disposera à son gré. Voir feuille 6-17-11. »

L'employé trouva immédiatement la feuille sous ses listes et la tendit à Roumata.

« La porte jaune, premier étage, porte six, tout droit, à droite et à gauche. Au suivant... »

Roumata regarda le papier. Ce n'était pas une mise en liberté mais l'autorisation d'obtenir un laissez-passer pour le cinquième service de la chancellerie, où il devrait retirer une entrée au secrétariat des Affaires secrètes.

« Que m'as-tu donné, âne bête ? Où est le mandat ?

— La porte jaune, premier étage, porte six, tout droit dans le couloir, à droite et à gauche.

— Je te demande où est le mandat ? gronda Roumata.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, au suivant... »

À hauteur de son oreille, Roumata entendit un halètement. Quelque chose de mou et de chaud lui pressa le dos. Il s'écarta, don Pifa se poussa devant la table.

— Ça ne rentre pas », dit-il plaintivement.

L'employé lui jeta un regard vague.

« Le nom ? Le titre ?

— Ça ne rentre pas, répéta don Pifa en tirant sur son bracelet enfilé à grand-peine sur trois doigts boudinés.

— Ça ne rentre pas... » fit le fonctionnaire. Il tira à lui un gros livre d'aspect sinistre, à la couverture noire et grasseuse. Don Pifa le regarda, ahuri, puis il recula précipitamment, et sans dire un mot, se hâta vers la sortie. Dans la file, des voix s'élevèrent : « Dépêchez-vous ! Vite ! » Roumata s'écarta. « La voilà la fondrière, se disait-il. Vous allez voir !... » Le fonctionnaire scandait : « Si le signe de purification ne peut prendre place sur le poignet gauche du purifié, ou si le purifié n'a pas de poignet à proprement parler... » Roumata fit le tour de la table, plongea les deux mains dans le coffre aux bracelets, en prit autant qu'il put et partit.

« Hé ! Hé ! l'appela l'employé sans beaucoup d'émotion. L'autorisation !

— Au nom du Seigneur », dit Roumata d'un ton significatif en regardant par-dessus son épaule. L'employé et le frère Tibak se levèrent comme un seul homme et répondirent, pas très à l'unisson : « En Son nom. » La queue regardait Roumata avec envie et admiration.

Au sortir de la chancellerie, Roumata se dirigea lentement vers la Tour Luronne en faisant cliqueter les bracelets de sa main gauche. Il en avait pris neuf, mais n'avait pu en mettre que cinq au bras gauche, le restant était au bras droit. « Il voulait m'avoir à l'usure, l'évêque d'Arkanar, ça ne marchera pas. » Les bracelets tintaient à chaque mouvement. Roumata tenait, bien en vue, un imposant papier, la feuille 6-17-11, décorée de sceaux multicolores. Les moines, à pied ou à cheval, s'écartaient à la hâte devant lui. L'espion garde du corps surgissait çà et là dans la foule, à distance respectueuse. Roumata, repoussant sans pitié les gêneurs, s'engagea sous la voûte d'entrée, interpella d'un ton sans réplique le planton prêt à lui barrer le passage, et, sans pénétrer dans la cour, s'enfonça dans la pénombre en descendant l'escalier aux marches glissantes et délabrées, éclairé de loin en loin par des torches fumantes. Ici commençait le saint des saints de l'ancien ministère de la Sûreté de la couronne : la prison royale et les chambres d'instruction.

Les corridors voûtés étaient éclairés tous les dix pas par des torches nauséabondes, fichées dans des supports de fer rouillé. Sous chaque torche, dans un renforcement, qui ressemblait à une grotte, se

détachait en noir une petite porte au guichet grillagé. C'étaient les entrées des locaux de la prison, fermées de l'extérieur par de lourds verrous. Les couloirs étaient très animés, on se bousculait, on courait, on criait, on ordonnait. Des verrous grinçaient, des portes claquaient. Quelqu'un qu'on battait hurlait, un homme résistait désespérément pour ne pas être emmené, un autre était poussé dans une cellule déjà pleine à craquer, un prisonnier qu'on essayait de sortir s'accrochait à ses voisins et criait : « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi ! » Les visages des moines qu'il croisait étaient soucieux jusqu'à en être cruels. Chacun se hâtait, chacun était occupé à d'importantes affaires. Roumata, qui essayait de s'orienter, suivait des corridors sans se presser et descendait de plus en plus bas. Les étages inférieurs étaient plus calmes. À en juger par leurs conversations, les élèves de l'École Patriotique y passaient leur examen de sortie. De vigoureux garçons, torse nu, en tablier de cuir, formaient des groupes aux portes des chambres de torture. Ils feuilletaient des manuels grasseyés et de temps en temps venaient se désaltérer à un grand bac où était attaché un gobelet. Des chambres parvenaient des cris affreux, des bruits de coups, l'odeur de brûlé était pénétrante, et les conversations, les conversations !...

« Le brise-os a une vis en haut, tu sais, et elle s'est cassée. Est-ce que c'est ma faute ? Il m'a fichu à la porte. Espèce d'âne, qu'il m'a dit, va te faire administrer cinq coups sur le charnu et reviens...

— Il faudrait savoir qui fouette, c'est peut-être des étudiants. On pourrait s'entendre, on ferait une collecte, cinq sous par tête de pipe, et on les filerait...

— Quand il y a beaucoup de graisse, pas la peine de rougir la dent, de toute façon, elle refroidit. Il vaut mieux prendre les fers et détacher un peu de lard...

— Les brodequins du Seigneur, c'est pour les pieds, ils sont larges avec des lames aussi, mais les mitaines de la grande martyre, c'est avec des vis, c'est spécial pour les mains, tu comprends ?

— Quelle rigolade, les gars ! J'entre en passant, et qui je vois ? Fika le Roux, le boucher de notre rue. Il me tirait les oreilles, quand il avait trop bu. Tu vas voir, je me suis dit, je vais me payer une pinte de bon sang...

— Pekora la Lèvre a été arrêté par les moines ce matin, et il n'est toujours pas revenu, et on ne l'a pas vu aux examens.

— J'aurais dû me servir du moulin à viande, mais par bêtise, je l'ai travaillé au levier et je lui ai cassé une côte. Le père Kin m'a tiré les cheveux, et vlan, un coup de botte dans le coccyx. Je vous le dis les gars, j'en ai vu trente-six chandelles, j'ai encore mal. Pourquoi me gâches-tu le matériel, qu'il m'a dit. »

*Regardez, regardez, mes amis, pensait Roumata en tournant lentement la tête de droite à gauche. Ce n'est pas de la théorie. Cela personne ne l'a encore vu. Regardez, écoutez, filmez... et appréciez, aimez, le diable m'emporte, votre époque, inclinez-vous devant ceux qui sont passés par là ! Regardez ces faces, jeunes, obtuses, indifférentes, habituées à toutes les cruautés, et ne faites pas les dégoûtés, vos aïeux ne valaient guère mieux...*

Il attirait l'attention. Une dizaine de paires d'yeux experts le fixaient.

« Regardez, un noble... Il est tout pâle.

— Hé ! c'est qu'ils n'ont pas l'habitude les nobles, c'est bien connu...

— Il faut donner de l'eau dans ces cas-là, mais la chaîne est courte, il n'y arrivera pas...

— Bah ! ça lui passera...

— Il m'en faudrait un comme ça... Ceux-là, ils répondent toujours quand on leur demande quelque chose...

— Hé ! plus bas, les gars, il va nous tomber dessus... Vous avez vu tous ces bracelets... Et le papier.

— Il nous zieute... Partons, les gars, fuyons la tentation. »

Ils s'éloignèrent et se tapirent dans des coins d'ombre, où luisaient leurs yeux d'araignées. *Bon, ça me suffit*, pensa Roumata. Il allait attraper par ses chausses un moine qui passait en courant, quand il en aperçut trois, occupés sur place. Ils tapaient à coups de bâton sur un bourreau, coupable de négligence vraisemblablement. Roumata s'approcha d'eux.

« Au nom du Seigneur », dit-il doucement en remuant ses bracelets.

Les moines lâchèrent leurs gourdins et le regardèrent.

« En Son nom, dit le plus costaud.

— Allons, mes pères, conduisez-moi au surveillant de couloir. »

Les moines se regardèrent. Le bourreau se réfugia prestement derrière le bac.

« Et que lui veux-tu ? » demanda le costaud.

Roumata, sans rien dire, leva le papier à hauteur de ses yeux, puis laissa retomber son bras.

« Ah ! dit le moine. Aujourd'hui, c'est moi le surveillant.

— Parfait. » Roumata roula son papier. « Je suis don Roumata, Sa Sainteté m'a fait don du docteur Boudakh. Va me le chercher. »

L'autre glissa sa main sous son capuchon et se gratta bruyamment.

« Boudakh ? s'interrogea-t-il pensivement. Quel Boudakh ? Ça serait pas le corrupteur, des fois ?

— Non... dit un autre. Le corrupteur c'est Roudakh. On l'a libéré cette nuit. Le père Kin lui-même lui a enlevé ses fers et l'a fait sortir. Et moi...

— Sottises, sottises », fit Roumata avec impatience, en agitant son papier. « Boudakh. L'empoisonneur du roi.

— Ah ! fit le surveillant. Mais il est certainement sur le pal, à cette heure... Frère Pakka, va voir au douze. C'est toi qui le feras sortir ? demanda-t-il à Roumata.

— Bien sûr. Il est à moi.

— Alors donne-moi le papier. C'est pour le dossier. » Roumata le lui donna. Le surveillant le tourna et le retourna, examina les cachets, puis dit, admiratif :

« Y en a qui écrivent bien ! Toi, le don, reste là, attends un moment, nous avons à faire ici... Où est-il passé l'autre ? »

Les moines regardaient de tous côtés en cherchant le bourreau coupable. Roumata s'éloigna. Le bourreau fut retrouvé derrière le bac, allongé par terre et méthodiquement battu, sans cruauté superflue. Au bout de cinq minutes, le frère revint, traînant au bout d'une corde un vieillard maigre, aux cheveux tout blancs et vêtu de noir.

« Le voilà, ton Boudakh ! » cria de loin le moine, tout réjoui. « Et pas du tout empalé, il est vivant, le Boudakh, et en bonne santé ! Un peu faiblard, c'est vrai, il n'a pas dû manger depuis longtemps... »

Roumata alla à leur rencontre, arracha la corde des mains du moine et libéra du nœud coulant le cou du vieillard.

« Vous êtes Boudakh d'Iroukan ?

— Oui, dit le vieil homme en le regardant par en dessous.

— Je suis Roumata, suivez-moi et ne restez pas en arrière. » Roumata se tourna vers les moines. « Au nom du Seigneur », dit-il.

Le surveillant se redressa, laissa son bâton et répondit un peu essoufflé : « En Son nom. » Roumata regarda le vieillard qui s'appuyait au mur et tenait à peine debout.

« Je me sens mal, dit-il avec un sourire douloureux. Excusez-moi, noble seigneur. »

Roumata le prit par le bras et le conduisit. Quand les moines furent hors de vue, il s'arrêta, sortit d'un flacon un comprimé de sporamine qu'il tendit à Boudakh. Celui-ci le regardait, étonné.

« Avalez ça, vous vous sentirez tout de suite mieux. »

Boudakh, s'appuyant toujours au mur, prit le cachet, le regarda, le renifla, arqua ses sourcils épais, puis le mit précautionneusement sur sa langue pour le goûter.

« Avalez, avalez », dit Roumata en souriant.

Boudakh obéit.

« Mmm... Je croyais tout savoir sur les remèdes. Il se tut, attentif à ce qu'il ressentait. M-m-m-m... ! C'est curieux ! De la rate séchée du sanglier Y ? Pourtant non, cela n'a pas le goût de pourri.

— Partons », dit Roumata.

Ils suivirent le corridor, gravirent un escalier, passèrent un autre couloir, gravirent un autre escalier, et là, Roumata resta cloué sur place. Un rugissement familier retentissait sous les voûtes de la prison. Quelque part dans les entrailles de la Tour, le cher baron Pampa hurlait à pleins poumons, en déversant de monstrueuses malédictions sur Dieu, les saints, l'enfer, le Saint-Ordre, don Reba et bien d'autres choses encore. « Il s'est tout de même fait prendre, pensa avec remords Roumata. Je l'avais complètement oublié. Lui n'aurait pas fait ça... » Il ôta deux de ses bracelets, les mit aux maigres poignets du docteur et lui dit :

« Allez en haut, mais ne sortez pas de l'enceinte. Attendez-moi quelque part à l'écart. Si on vous ennuie, montrez vos bracelets et soyez insolent. »

Le baron Pampa rugissait comme un navire atomique dans le brouillard polaire. Un écho grondant roulait sous les voûtes. Les gens dans les couloirs s'arrêtaient et écoutaient pieusement, la bouche ouverte. Beaucoup conjuraient le mauvais sort en remuant le pouce. Roumata redescendit quatre à quatre les deux escaliers, culbutant des moines au passage. Il se fraya un chemin à travers la foule des élèves et ouvrit d'un coup de pied la porte d'une cellule qui fléchissait sous les rugissements. À la lumière mouvante des torches, il aperçut l'ami Pampa ; le magnifique baron était suspendu à un mur, les bras en croix, la tête en bas, nu. Son visage noircissait sous le sang qui affluait. Assis à une table bancale, le dos rond, le greffier se bouchait les oreilles, tandis que le bourreau, luisant de sueur, et qui rappelait vaguement un dentiste, choisissait des instruments cliquetants dans une cuvette métallique.

Roumata referma soigneusement la porte, s'approcha du bourreau et le frappa sur la nuque avec la poignée de son épée. Celui-ci se retourna, se prit la tête et s'assit dans la cuvette. Roumata tira son épée et d'un seul coup fendit la table chargée de papiers, où était assis le fonctionnaire. Tout se passait bien. Le bourreau, assis dans la cuvette, hoquetait faiblement, le fonctionnaire avait très lestement gagné à quatre pattes un coin où se cacher. Roumata s'approcha de Pampa qui le regardait à l'envers avec une joyeuse curiosité, saisit les chaînes qui tenaient les jambes du baron et, en deux secousses, les détacha du mur. Puis il posa soigneusement les jambes par terre. Le baron, soudain muet, resta un instant dans cette étrange pose, puis faisant un violent effort, libéra ses mains.

« Puis-je en croire mes yeux ? tonna-t-il en roulant des yeux injectés de sang. C'est vous, mon noble ami ? Enfin je vous trouve !

— Oui, c'est moi. Allons-nous-en, mon ami, ce n'est pas un endroit pour vous.

— De la bière ! Il y avait de la bière quelque part par là. Il arpenta la pièce en traînant des tronçons de chaînes et sans cesser de tonitruer. J'ai passé la moitié de la nuit à courir dans la ville ! Sacrebleu, on m'avait dit que vous étiez arrêté et j'ai tué une foule de gens ! J'étais persuadé que je vous trouverais dans cette prison. Ah ! La voilà ! »

Il s'approcha du bourreau et le souleva comme une plume en même temps que sa cuvette, sous laquelle il y avait un tonnelet. Le baron le défonça d'un coup de poing, s'en saisit et l'inclina au-dessus de sa bouche. Un flot de bière disparut dans son gosier. *Il est magnifique, pensa Roumata avec tendresse. Un taureau ! Un taureau sans cervelle, voilà pour qui je le prenais. Mais il m'a cherché, il voulait me sauver, il est allé à la prison, lui-même... Sur cette maudite planète aussi il y a des*

*hommes... Mais quelle chance tout de même !*

Le baron vida le tonnelet et le lança dans le coin où tremblait bruyamment le gratte-papier. Il en sortit un couinement.

« Bon, dit le baron en s'essuyant la barbe du revers de la main. Maintenant je suis prêt à vous suivre. Ça ne fait rien si je suis nu ? »

Roumata s'approcha du bourreau et le sortit de son tablier au moyen d'une bonne secousse.

« Prenez ça en attendant.

— Vous avez raison, dit Pampa en nouant le tablier autour de ses hanches. Il serait gênant d'arriver nu chez la baronne... »

Ils sortirent, personne n'osait leur barrer le passage. Le couloir se vidait à vingt mètres devant eux.

« Je les écraserai tous ! rugissait le baron. Ils ont occupé mon château ! Un certain père Arima s'y est installé ! Je ne sais pas de qui il est le père, mais ses enfants, j'en fais serment, seront bientôt orphelins. Tudieu, mon ami, vous ne trouvez pas que les plafonds sont très bas ici ? J'ai le haut du crâne tout égratigné... »

Ils quittèrent la Tour. L'espion garde du corps apparut, puis se perdit dans la foule. Roumata fit signe à Boudakh de les suivre. La foule s'écartait devant eux. Certains criaient qu'un grand criminel d'État s'était évadé, d'autres disaient : « C'est lui, le Diable Nu, le célèbre bourreau-dépeceur d'Estor ! »

Arrivé au milieu de la place, le baron s'arrêta, clignant de l'œil au soleil. Il fallait se presser. Roumata jeta un regard autour de lui.

« Il y avait mon cheval, par là, fit le baron. Hé ! Là-bas ! Un cheval ! »

Il y eut du remue-ménage à l'endroit où étaient attachés les chevaux de la cavalerie de l'Ordre.

« Pas celui-là ! cria le baron. L'autre, là-bas, le gris pommelé !

— Au nom du Seigneur ! » dit tardivement Roumata en passant par-dessus sa tête la bandoulière de son épée droite.

Un petit moine craintif, au froc taché, mena le cheval au baron.

« Donnez-lui quelque chose, don Roumata, dit le baron, montant lourdement en selle.

— Halte ! Halte ! » criait-on de la Tour.

Des moines armés de gourdins arrivaient en courant. Roumata tendit l'épée au baron.

« Dépêchez-vous.

— Oui. Il faut se presser. Cet Arima va piller ma cave. Je vous attends demain ou après-demain, mon ami. Que dois-je dire à la baronne ?

— Je lui baise les mains. » Les moines étaient tout près. « Vite, vite...

— Mais vous, vous êtes en sécurité ? » demanda le baron, inquiet.

« Mais oui, que diable, oui ! En avant ! »

Le baron mit son cheval au galop et fonça sur les moines. Il y eut des chutes, des cris, un nuage de poussière s'éleva, les sabots claquèrent sur les pavés, le baron avait disparu. Roumata regardait les victimes, assises, qui secouaient la tête avec ahurissement, quand une voix insinuante murmura à son oreille :

« Mon gentilhomme, ne vous semble-t-il pas que vous allez un peu trop loin ?

Il se retourna, don Reba le fixait avec un sourire crispé.

« Trop ? répéta Roumata. J'ignore ce mot. » Il se rappela don Sera. « Je ne vois pas pourquoi un gentilhomme n'aiderait pas un autre gentilhomme en mauvaise posture. »

Des cavaliers les dépassèrent au galop, la pique en avant, à la poursuite du baron. Le visage de don Reba changea d'expression.

« Bon, dit-il. Ne parlons plus de cela... Oh ! mais j'aperçois le docteur Boudakh... Vous avez une mine superbe, docteur. Il va falloir que j'aie davantage mes prisons à l'œil. Des criminels d'État, même libérés, ne devraient pas quitter la prison sur leurs jambes, ils devraient être sur des civières. »

Boudakh, le regard égaré, fit un mouvement dans sa direction. Roumata s'interposa rapidement.

« À propos, don Reba, que pensez-vous du père Arima ? »

— Du père Arima ? » Il leva les sourcils « C'est un magnifique militaire. Il occupe une place en vue dans mon évêché. De quoi s'agit-il ? »

— En fidèle serviteur de Votre Sainteté, dit Roumata en s'inclinant avec une joie mauvaise, je m'empresse de vous informer que vous pouvez tenir pour vacant ce poste en vue.

— Mais pourquoi ? »

Roumata regarda le nuage de poussière jaune qui ne s'était pas encore dissipé. Don Reba suivit son regard. Une expression soucieuse se peignit sur son visage.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque Kira invita le maître de maison et son très savant ami à passer à table. Le docteur Boudakh, lavé, proprement vêtu, rasé de près, avait un air très imposant. Ses gestes étaient lents et empreints de dignité, ses yeux gris, pétillants d'intelligence, regardaient avec bienveillance et même avec indulgence. Il pria Roumata de lui pardonner son emportement, sur la place. « Mais vous devez me comprendre. C'est un homme effrayant, un monstre qui n'est venu au monde que par une inadvertance divine. Je suis médecin, mais je n'ai pas honte d'avouer qu'à l'occasion je le tuerais volontiers. J'ai entendu dire que le roi a été empoisonné et maintenant je comprends comment cela s'est fait. » Roumata se fit attentif. « Ce Reba est venu dans ma cellule et a exigé que je lui prépare un poison qui agisse au bout de quelques heures. Évidemment j'ai refusé, il m'a menacé de la torture, je lui ai ri au nez. Alors cette canaille a fait venir les bourreaux qui lui ont amené une douzaine de petits garçons et de petites filles. Il les a rangés devant moi, a ouvert mon sac à drogues et m'a dit qu'il les essaierait sur ces enfants jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il lui fallait. Voilà comment a été empoisonné le roi, don Roumata... » Ses lèvres se mirent à trembler, mais il se contint. Roumata, qui s'était discrètement détourné, hochait la tête. *Je comprends, pensait-il, je comprends tout. Des mains de son ministre, le roi n'aurait pas pris même un concombre, et le misérable a mené au roi un charlatan à qui il avait promis le titre de guérisseur royal en échange de la guérison de Sa Majesté. Je comprends pourquoi don Reba jubilait quand je l'ai critiqué dans la chambre du roi. Il était difficile d'imaginer un moyen plus commode de présenter au roi un faux Boudakh. Toute la responsabilité retombait sur Roumata d'Estor, espion et conspirateur iroukanais. Nous sommes des enfants. L'Institut devrait organiser un cours spécial d'intrigue féodale, et les notations se feraient en rebas, et même mieux, en décirebas... D'ailleurs, bernique...*

Boudakh devait être affamé, cependant il refusa poliment, mais fermement, de prendre de la nourriture carnée et n'accorda son attention qu'aux salades et aux gâteaux à la confiture. Il but un verre de vin d'Estor. Ses yeux devinrent brillants, ses joues rosirent. Roumata ne pouvait manger. Devant ses yeux, des torches grésillaient et fumaient, une odeur de chair brûlée pénétrait ses narines, sa gorge était nouée. Aussi, en attendant que son hôte se rassasie, restait-il debout près de la fenêtre, conversant lentement, poliment et tranquillement pour ne pas gêner son invité.

La ville revivait peu à peu. Les rues s'animaient, les voix étaient plus hautes. On entendait des coups de marteau et des craquements de bois : on retirait des toits et des murs toutes les sculptures païennes. Un gros boutiquier chauve poussait une charrette chargée d'un tonneau de bière, qu'il allait vendre sur la place deux sous la chope. Les habitants se faisaient à leur nouvelle vie. En face, le petit espion garde du corps, tout en se curant le nez, faisait la causette à une maigre bourgeoise. Des

chariots, dont le chargement arrivait à la hauteur du premier étage, passèrent sous la fenêtre. Roumata ne comprit pas tout de suite ce que c'était, puis il vit des mains, des jambes, noires ou bleues, qui sortaient des bâches et recula vivement.

« Le propre de l'homme », disait Boudakh, tout en mastiquant lentement, « c'est son étonnante faculté d'adaptation. Il n'y a rien dans la nature auquel l'homme ne se fasse. Ni le cheval ni le chien ni la souris ne possèdent cette faculté. Dieu en créant l'homme savait, sans doute, à quel tourment il le vouait, aussi lui a-t-il donné d'immenses réserves de force et de patience. Il serait difficile de dire si c'est un bien ou un mal. Si l'homme n'avait pas cette patience et cette endurance, tous les braves gens auraient péri depuis longtemps, il ne resterait au monde que les méchants et les sans-cœur. D'un autre côté, l'habitude de supporter et de s'adapter fait des hommes du bétail privé de parole, que rien, si ce n'est l'anatomie, ne distingue des animaux et qui même les dépasse en faiblesse. Chaque jour nouveau engendre de nouveaux maux et de nouvelles violences. »

Roumata regarda Kira. Elle était assise en face de Boudakh et l'écoutait sans l'interrompre, la joue appuyée sur son poing fermé. Ses yeux étaient tristes, elle avait infiniment pitié des hommes.

« Vous avez sans doute raison, vénérable Boudakh, dit Roumata. Mais prenons, moi, par exemple. Moi, simple gentilhomme... » Le grand front de Boudakh se plissa, ses yeux s'arrondirent d'étonnement et de gaieté. « ... j'aime énormément les savants. C'est la noblesse de l'esprit. Et je n'arrive pas à comprendre pourquoi, vous, les gardiens et les uniques possesseurs du grand savoir, êtes aussi passifs. Pourquoi vous laissez-vous mépriser, jeter en prison, envoyer au bûcher sans murmurer ? Pourquoi séparez-vous le sens de votre vie, la recherche du savoir, des exigences pratiques de la vie, de la lutte contre le mal ? »

Boudakh repoussa le plat de gâteaux vide.

« Vous posez d'étranges questions, don Roumata. L'amusant est que don Hug, le chambellan de notre duc, me posait les mêmes. Vous le connaissez ? Je le pensais bien... La lutte contre le mal ? Mais qu'est-ce que le mal ? Chacun est libre de l'entendre comme il veut. Pour nous, savants, le mal est dans l'ignorance, mais l'Église enseigne que l'ignorance est un bien et que tout le mal vient du savoir. Pour le laboureur, le mal, c'est les impôts et la sécheresse, mais pour le négociant en grains, la sécheresse est un bien. Pour l'esclave, le mal, c'est un maître ivrogne et cruel, pour l'artisan, c'est l'usurier âpre au gain. Quel est le mal contre lequel il faut lutter, don Roumata ? » Il regarda tristement ses hôtes. « Le mal est indestructible. Aucun homme n'est capable d'en diminuer la quantité dans le monde. Il peut améliorer son propre sort, mais toujours aux dépens des autres. Il y aura toujours des rois, plus ou moins cruels, des barons, plus ou moins barbares, et il y aura toujours un peuple, ignorant, admirant ses oppresseurs et haïssant ses libérateurs. Et cela, parce qu'un esclave comprend bien mieux son maître, si cruel soit-il, que son libérateur, car chaque esclave s'imagine très bien à la place de son maître, mais bien peu s'imaginent à la place d'un libérateur désintéressé. Tels sont les hommes, don Roumata, et tel est notre monde.

— Le monde se modifie sans cesse, Boudakh. Nous connaissons des époques où il n'y eut pas de rois.

— Le monde ne peut pas changer éternellement, objecta le docteur, car rien n'est éternel, même le changement... Nous ne connaissons pas les lois de la perfection, mais la perfection, tôt ou tard, s'obtient. Regardez, par exemple, l'organisation de notre société. Que l'œil est réjoui par ce système, précis, géométriquement juste ! En bas, les paysans et les artisans, au-dessus d'eux, la noblesse, puis le clergé, et enfin le roi. Tout a été prévu, quelle solidité, quel ordre harmonieux ! Qu'y a-t-il à changer dans ce cristal taillé sorti des mains du joaillier céleste ? Il n'est pas d'édifices plus solides que ceux de forme pyramidale, n'importe quel architecte compétent vous le dira. » Il leva un doigt

sentencieux. « Le grain qui s'écoule d'un sac ne s'étaie pas uniformément, mais figure une pyramide conique. Chaque grain s'accroche à l'autre en s'efforçant de ne pas tomber. De même pour l'humanité. Si elle veut former un tout, il faut que les hommes se tiennent les uns les autres en formant une pyramide.

— Vous pensez sérieusement que ce monde est parfait ? s'étonna Roumata. Après la rencontre avec don Reba, après la prison...

— Mais bien sûr, mon jeune ami ! Il y a beaucoup de choses qui ne me plaisent pas dans le monde et que je voudrais voir autres. Mais que faire ? Aux yeux des forces suprêmes, la perfection apparaît autrement qu'aux miens. Il ne sert à rien, pour un arbre, de regretter de ne pouvoir marcher, pourtant, il serait heureux de fuir à toutes jambes la hache du bûcheron.

— Mais s'il était possible de changer les prescriptions du Très-Haut ?

— Seul le Très-Haut en est capable.

— Mais tout de même imaginez que vous soyez Dieu... »

Boudakh rit.

« Si je pouvais imaginer que je suis un dieu, je le serais !

— Mais si vous aviez la possibilité de conseiller Dieu ?

— Vous avez une très riche imagination, dit avec satisfaction Boudakh. C'est bien. Vous savez lire et écrire ? Magnifique ! J'aurais grand plaisir à m'occuper de vous...

— Vous me flattez... Mais tout de même que conseilleriez-vous au Tout-Puissant ? À votre avis, que devrait faire le Tout-Puissant pour que vous puissiez dire : maintenant le monde est beau et bon ? »

Boudakh, souriant d'un air approbateur, se renversa sur le dossier de son fauteuil et croisa les mains sur le ventre. Kira le dévorait des yeux.

« Eh bien, je dirais au Tout-Puissant : “Créateur, j'ignore tes desseins, peut-être n'as-tu pas l'intention de faire les hommes bons et heureux. Veille-le, c'est si simple ! Donne aux hommes du pain, de la viande et du vin à volonté, donne-leur le toit et le vêtement. Que disparaissent la faim et la misère, et en même temps, ce qui désunit les hommes.”

— Et c'est tout ?

— Vous trouvez que c'est peu ? »

Roumata secoua la tête.

« Dieu vous répondrait : “Cela ne sera pas profitable aux hommes. Car les puissants de votre monde prendront aux faibles ce que je leur ai donné, et les faibles resteront misérables.”

— Je demanderais à Dieu de protéger les faibles : “Mets à la raison les chefs cruels.”

— La cruauté est la force. Perdant leur cruauté, les chefs perdront leur force, et d'autres cruels les remplaceront. »

Boudakh cessa de sourire.

« Punis les cruels, dit-il fermement, pour que les puissants perdent l'envie d'être cruels envers les faibles.

— L'homme naît faible. Il devient fort quand il n'y a personne de plus fort que lui. Quand chez les puissants, les cruels seront punis, leur place sera prise par les plus forts des faibles. Cruels eux aussi. Il faudrait les châtier tous, et je ne le veux pas.

— Tu es plus à même de juger, Tout-Puissant. Fais alors simplement que les hommes possèdent toutes choses et ne se prennent pas les uns aux autres ce que tu leur as donné.

— Cela non plus ne sera pas profitable aux hommes, soupira Roumata. Car, lorsqu'ils recevront tout, sans efforts, de mes mains, ils oublieront le travail, ils perdront le goût de vivre, ils seront

comme des animaux domestiques que je devrai nourrir et vêtir éternellement.

— Ne leur donne pas tout d'un seul coup, dit ardemment Boudakh, mais peu à peu, graduellement !

— Graduellement, les hommes prendront eux-mêmes tout ce qu'il leur faut. »

Boudakh eut un rire gêné.

« Oui, je vois, ce n'est pas si simple. Je n'avais pas pensé à ces choses jusqu'alors... Il me semble que nous avons envisagé toutes les possibilités, vous et moi. D'ailleurs... » Il se pencha en avant « Il y en a encore une autre. Fais que les hommes aiment par-dessus tout le travail et le savoir, que le travail et le savoir soient l'unique sens de leur vie. »

*Oui, cela aussi nous avons projeté de l'essayer, pensa Roumata. Une hypno-induction de masse, une remoralisation positive. Des hypno-rayons sur trois satellites équatoriaux...*

« Je pourrais faire cela aussi, dit-il. Mais faut-il priver l'humanité de son histoire ? Faut-il la remplacer par une autre ? Ne serait-ce pas la même chose que de faire disparaître cette humanité de la surface de cette planète et d'en créer une nouvelle à la place ? »

Boudakh, le front plissé, se taisait et réfléchissait. Roumata attendait. Dehors, des charrettes grincèrent tristement. Le docteur dit doucement :

« Alors, Seigneur, efface-nous de la surface de cette planète pour nous créer à nouveau, plus parfaits... ou mieux encore, laisse-nous aller notre chemin.

— Mon cœur est rempli de commisération, dit lentement Roumata. Je ne puis faire cela. »

Il vit les yeux de Kira. Elle le regardait avec effroi et espérance.

Boudakh s'était allongé pour prendre du repos avant une longue route, Roumata passa dans son cabinet. La sporamine avait cessé d'agir, il se sentait fatigué, brisé, endolori. Ses poignets, blessés par les cordes, enflaient de nouveau. « Il faut que je dorme, il faut absolument que je dorme, et que j'entre en contact avec don Kondor, avec le dirigeable de patrouille, pour qu'ils informent la base. Il faudrait discuter de ce que nous devons faire, si nous pouvons faire quelque chose, et de l'attitude à prendre si nous ne pouvons plus rien faire. »

Un moine noir, au capuchon rabattu, était assis à son bureau, le dos voûté, les bras posés sur les accoudoirs. *Ils sont habiles*, se dit Roumata.

« Qui es-tu ? demanda-t-il. Qui t'a laissé entrer ?

— Bonjour, noble seigneur », fit le moine en rejetant son capuchon.

Roumata hocha la tête.

« Pas mal ! dit-il. Bonjour, cher Arata. Pourquoi êtes-vous ici ? Que s'est-il passé ?

— Comme d'habitude. L'armée est en déroute, on partage les terres, personne ne veut aller dans le Sud. Le duc rassemble ses rescapés et aura bientôt pendu tous mes hommes, la tête en bas, le long de la route d'Estor. Tout comme d'habitude, répéta-t-il.

— Je comprends », dit Roumata.

Il s'allongea sur la banquette, mit les mains derrière la tête et regarda Arata. Vingt ans auparavant, quand Anton fabriquait des modèles réduits et jouait à Guillaume Tell, cet homme s'appelait Arata le Bel et était très différent de ce qu'il était maintenant.

Le beau et grand front d'Arata le Bel ne portait pas cette affreuse marque violette. Elle était apparue après la révolte de Soan : trois mille esclaves, rabattus, de tous les coins de l'Empire, sur les chantiers navals de Soan, maltraités jusqu'à en perdre l'instinct de conservation, s'étaient échappés par une nuit sans lune et répandus dans la ville, laissant derrière eux cadavres et incendies. Aux abords de Soan, l'infanterie impériale en armure les attendait...

Arata le Bel avait eu de beaux yeux. La masse d'armes d'un baron avait fait sauter le droit. C'était à l'époque où une armée paysanne de vingt mille hommes, poursuivant les troupes des barons, s'était heurtée en rase campagne à la Garde impériale, forte de cinq mille hommes et avait été instantanément morcelée, encerclée, écrasée par les chameaux de combat...

Arata le Bel avait été élané comme un peuplier. Sa bosse et son nouveau surnom, il les avait reçus après une jacquerie de vilains, dans le duché d'Ouban, à deux mers d'ici : au bout de sept ans de peste et de sécheresse, quatre cents squelettes vivants avaient attaqué les nobles à coups de fourche et de brancard, assiégé la résidence du duc. Celui-ci, dont la faiblesse d'esprit avait été aggravée par la terreur ressentie, avait accordé son pardon à ses sujets, abaissé de cinq fois le prix des spiritueux et promis la liberté ; Arata, comprenant que tout était fini, avait supplié, sommé, conjuré ses compagnons de ne pas tomber dans le piège ; il avait été pris par les officiers, jugeant que le mieux était l'ennemi du bien, blessé à coups de barre de fer et jeté dans une fosse d'aisance...

Le gros anneau de fer qu'il avait au poignet droit datait, lui, du temps où on l'appelait Arata le Bel. Cet anneau, une chaîne le liait à la rame d'une galère de pirates ; Arata avait détaché cette chaîne,

frappé à la tempe avec cet anneau le capitaine Ega l'Avenant, s'était emparé du bateau, puis de toute la flotte pirate, et avait tenté de fonder une libre république maritime... L'entreprise s'était terminée en beuveries et en carnages, Arata était jeune alors, ne savait pas haïr et pensait que c'est assez de la liberté pour que l'esclave ressemble à un dieu...

C'était un révolté professionnel, un vengeur de droit divin, figure assez rare au Moyen Âge. L'histoire engendre parfois de ces brochets qu'elle lâche dans les remous sociaux pour troubler la digestion des gros carassins qui dévorent le plancton... Arata était ici le seul homme pour lequel Roumata n'éprouvât ni haine ni pitié. Dans ses rêves enfiévrés de Terrien vivant depuis cinq ans dans le sang et la puanteur, il se voyait souvent sous les traits d'un Arata qui aurait connu tous les enfers de l'univers et aurait obtenu en échange le droit de tuer les assassins, de torturer les bourreaux et de livrer les traîtres...

« Quelquefois, il me semble, dit Arata, que nous sommes tous impuissants. Je suis le chef éternel des rebelles, et je sais que toute ma force est dans mon exceptionnelle vitalité. Mais cette force n'aide pas mon impuissance. Mes victoires, comme par enchantement, se transforment en défaites. Mes compagnons d'armes deviennent mes ennemis, les plus courageux fuient, les plus fidèles trahissent ou meurent. Je n'ai rien d'autre que mes mains nues, mais, les mains nues, comment atteindre les idoles en or, tapies derrière les murs de leurs forteresses ?...

— Comment êtes-vous arrivé à Arkanar ?

— Avec les moines.

— Vous êtes fou, on peut facilement vous reconnaître...

— Pas dans une foule de moines. Parmi les officiers de l'Ordre, la plupart sont des fous de Dieu ou des infirmes, comme moi. Dieu aime les estropiés. Il rit en regardant Roumata en face.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda celui-ci en baissant les yeux.

— La même chose que d'habitude. Je sais ce qu'est le Saint-Ordre. Un an ne sera pas passé que les gens d'Arkanar sortiront de leurs trous, avec des haches, pour se battre. Et je me mettrai à leur tête pour qu'ils tuent à bon escient et ne s'exterminent pas les uns les autres.

— Vous avez besoin d'argent ?

— Oui, comme toujours, Et d'armes... » Arata se tut, puis reprit, insinuant : « Don Roumata, vous vous rappelez comme j'ai été déçu quand j'ai appris qui vous étiez ? Je déteste les curés et je suis très dépité que leurs contes à dormir debout se soient avérés. Mais un pauvre rebelle doit mettre à profit toutes les occasions. Les curés disent que les dieux sont maîtres des éclairs... Don Roumata, il me faut des éclairs pour briser les murs des forteresses. »

Roumata poussa un profond soupir. Après son miraculeux sauvetage en hélicoptère, Arata avait demandé avec insistance des explications. Roumata avait essayé de lui expliquer qui il était, il lui avait même montré le Soleil dans le ciel nocturne – une étoile minuscule, à peine visible. Mais le révolté n'avait retenu qu'une chose : les maudits curés avaient raison, derrière le firmament, il existait vraiment des dieux, parfaitement bons et tout-puissants. Depuis, toutes ses entrevues avec Roumata se ramenaient à cela : Dieu, puisque Tu existes, donne-moi Ta puissance, c'est le mieux que Tu puisses faire.

Chaque fois, Roumata répondait par le silence ou détournait la conversation.

« Don Roumata, dit le rebelle, pourquoi ne voulez-vous pas nous aider ?

— Un instant. Je vous demande pardon, mais je voudrais savoir comment vous avez pénétré dans la maison ?

— Cela n'a pas d'importance. Personne d'autre que moi ne connaît le chemin. Répondez à ma question, pourquoi ne voulez-vous pas nous donner votre force ?

— Ne parlons pas de cela.

— Parlons-en au contraire. Je ne vous avais pas appelé, je n'ai jamais prié personne, vous êtes venu de vous-même. À moins que vous n'ayez eu simplement l'envie de vous distraire ? »

*Il est difficile d'être un dieu*, pensa Roumata. Il dit patiemment :

« Vous ne comprendriez pas. J'ai essayé vingt fois de vous expliquer que je ne suis pas Dieu et vous ne m'avez pas cru. Vous ne comprendrez pas plus pourquoi je ne peux pas vous aider par les armes...

— Vous avez des éclairs ?

— Je ne peux pas vous les donner.

— J'ai déjà entendu cela vingt fois. Maintenant, je voudrais savoir pourquoi.

— Je vous le répète : vous ne comprendriez pas.

— Essayez tout de même.

— Qu'avez-vous l'intention de faire avec des éclairs ?

— Je brûlerai toute cette crapule dorée, comme des punaises, tous sans exception, toute leur race maudite jusqu'à la douzième génération. Je raserai leurs forteresses. Je brûlerai leurs armées et tous ceux qui les soutiendront. N'ayez pas d'inquiétude, vos éclairs ne serviront que le bien, et quand il ne restera sur terre que des esclaves libérés et que la paix régnera, je vous les rendrai et je ne vous les demanderai plus jamais. »

Arata se tut, essoufflé. Sous l'afflux de sang, son visage avait foncé. Il devait voir déjà les duchés et les royaumes en proie aux flammes, des monceaux de corps calcinés parmi les ruines, et les armées immenses des vainqueurs criant avec enthousiasme : « Liberté ! Liberté ! »

« Non, dit Roumata. Je ne vous donnerai pas d'éclairs. Ce serait une erreur. Essayez de me croire, je vois plus loin que vous... » Arata l'écoutait, tête baissée. Roumata serra les poings. « Je ne vous donnerai qu'une raison. Elle est minime par rapport à la principale, mais vous la comprendrez mieux. Vous êtes plein de vie, cher Arata, mais vous êtes mortel aussi. Si vous périssez, si les éclairs passent en d'autres mains, moins pures que les vôtres... je suis effrayé à la pensée de ce qui pourrait arriver... »

Ils gardèrent longtemps le silence. Puis Roumata alla chercher dans le cellier une cruche de vin d'Estor, de la nourriture, et posa le tout devant son visiteur. Arata, sans lever les yeux, prit du pain et but tout en mangeant. Roumata ressentait une étrange et douloureuse impression de dédoublement. Il savait qu'il avait raison, et cependant, bizarrement, cela le rabaisait devant Arata. Par certains côtés, Arata était supérieur à lui, et aussi, à tous ceux qui étaient venus sur cette planète sans y être conviés ; pénétré d'une pitié impuissante, il observait l'effrayant bouillonnement de la vie sur cette planète, depuis les sommets raréfiés d'hypothèses impartiales et d'une morale étrangère. Et pour la première fois, il pensa qu'on ne peut trouver sans perdre. *Nous sommes infiniment plus forts qu'Arata dans notre royaume du bien, et infiniment plus faibles dans son royaume du mal...*

« Vous n'auriez pas dû descendre du ciel, dit brusquement Arata. Retournez chez vous. Vous ne nous faites que du mal.

— Ce n'est pas exact, dit doucement Roumata. En tout cas, nous ne faisons de mal à personne.

— Si, vous faites du tort. Vous faites naître de fausses espérances...

— Chez qui ?

— Chez moi. Vous avez affaibli ma volonté, don Roumata. Avant, je ne comptais que sur moi, mais vous avez agi de telle sorte que je sens votre force derrière moi. Avant, je menais chaque combat comme si ce devait être le dernier. Je me suis aperçu que, maintenant, je me réserve pour d'autres combats, qui seront décisifs, parce que vous y prendrez part... Allez-vous en, don Roumata, retournez

dans votre ciel et ne revenez plus jamais. Ou alors donnez-nous vos éclairs, ou votre oiseau de fer, ou alors tirez l'épée et devenez notre chef. »

Arata se tut et se servit de pain. Roumata regardait ses doigts sans ongles. Don Reba lui-même les lui avait arrachés, avec un dispositif spécial. *Tu ne sais pas encore tout, pensa Roumata. Tu te consoles à la pensée que toi seul es voué à la défaite. Tu ne sais pas encore que ta cause est perdue. Tu ne sais pas encore que l'ennemi n'est pas tant au-dehors qu'au-dedans de tes soldats. Il se peut que tu renverses l'Ordre et que la vague d'une révolte paysanne te porte sur le trône. Tu raseras les châteaux seigneuriaux, tu noieras les barons dans le Déroit, et le peuple te rendra les honneurs comme à un grand libérateur, tu seras bon et sage, l'unique homme bon et sage de ton royaume. Et par bonté, tu distribueras des terres à tes compagnons d'armes. Mais des terres sans serti, qu'en feraient-ils ? Et la roue tournera en sens inverse. Encore heureux si tu meurs de ta belle mort sans avoir assisté à l'apparition de nouveaux comtes et de nouveaux barons, tes fidèles guerriers de la veille. Cela s'est déjà produit, mon généreux Arata, et sur la Terre, et sur ta planète.*

« Vous vous taisez ? » s'étonna Arata. Il repoussa son assiette et balaya les miettes avec sa manche. « J'avais un ami, dit-il. Vous avez dû en entendre parler, Vaga la Roue. Nous avons débuté ensemble. Puis il est devenu un bandit, le roi de la nuit. Je ne lui ai pas pardonné cette trahison, et il le savait. Il m'a beaucoup aidé, par peur et par intérêt, mais il n'a jamais voulu revenir : il avait ses propres buts. Il y a deux ans, ses hommes m'ont livré à don Reba... » Il regarda ses doigts et serra les poings. « Ce matin, je l'ai retrouvé dans le port d'Arkanar... Il ne peut pas y avoir d'amis à moitié dans notre affaire. Un ami à moitié, c'est un ennemi à moitié. » Il se leva et rabattit son capuchon sur les yeux. « L'or est toujours au même endroit ?

— Oui, dit lentement Roumata. Au même endroit.

— Alors, j'y vais. Je vous remercie, don Roumata. » Il traversa le bureau sans bruit et disparut derrière la porte. En bas, il y eut un faible bruit de verrous.

*Encore un tracas de plus, pensa Roumata. Comment a-t-il fait tout de même pour pénétrer dans la maison ?*

La Tanière de l'Ivrogne était relativement propre, le plancher avait été soigneusement balayé et recouvert dans les coins de jonchées d'herbes de la forêt et de branches de sapin, la table avait été raclée. Le père Kabani, très digne, sobre et calme, ses mains propres croisées sur les genoux, était assis sur un banc. En attendant que Boudakh s'endorme, l'assistance parlait de choses sans importance. Le docteur, assis à côté de Roumata, écoutait avec un sourire bienveillant le bavardage frivole des nobles seigneurs, et de temps en temps, prêt à sombrer dans le sommeil, sursautait violemment. Ses joues creuses brûlaient d'une dose carabinée de tetralumine, discrètement versée dans son verre. Il était très excité et ne s'endormait toujours pas. L'impatient don Hug pliait et dépliait sous la table un fer à chameau, tout en conservant une expression de joyeuse désinvolture. Roumata émiettait son pain et observait, avec un intérêt las, don Kondor en train de perdre son sang-froid. Le grand chancelier était nerveux, il craignait d'arriver en retard à une séance extraordinaire de la Conférence des Douze Négociants, consacrée au coup d'État d'Arkanar, et qu'il devait présider.

« Mes nobles amis ! » dit enfin, d'une voix sonore, le docteur. Il se leva et tomba sur Roumata qui le soutint aux épaules avec précaution.

« Ça y est ? demanda don Kondor.

— Il ne se réveillera pas avant demain matin », dit Roumata.

Il le porta dans ses bras jusqu'au lit du père Kabani.

Le père Kabani dit avec envie :

« Le docteur, lui, a le droit de picoler, mais le père Kabani ne l'a pas, c'est mauvais pour lui, paraît-il. Ce n'est pas bien vraiment !

— J'ai minuit et quart à ma montre, dit don Kondor en russe.

— Cinq minutes me suffiront », dit Roumata, dissimulant à grand-peine son irritation. « Je vous ai déjà tellement parlé de tout cela qu'une minute suffirait d'ailleurs. En pleine conformité avec la Théorie de base du féodalisme – il regarda d'un air furieux don Kondor – cette opposition si banale entre bourgeois et barons – il tourna son regard vers don Hug – manipulée par le Saint-Ordre a fait d'Arkanar une base féodalo-fasciste. Nous nous cassons la tête pour essayer de mettre le personnage complexe, contradictoire et mystérieux de notre glorieux don Reba sur le même rang que Richelieu, Necker, Tokugawa, Monk, mais il n'est en fait qu'un coquin de petite envergure, un imbécile ! Il a trahi et vendu tant qu'il a pu, il s'est embrouillé dans ses propres machinations, et pris de panique s'est réfugié près du Saint-Ordre. Dans six mois, il sera éliminé, mais l'Ordre demeurera. Quelles en seront les conséquences pour l'Outre-Détroit, et pour tout l'Empire, j'ai même peur d'y penser. En tout cas, nos vingt ans de travail à l'intérieur de l'Empire sont fichus. Le Saint-Ordre nous coïncera. Boudakh est sans doute le dernier homme que j'aurai sauvé. Il n'y aura plus personne à sauver. J'ai fini. »

Don Hug brisa son fer et jeta les débris.

« Oui, nous n'avons rien vu, dit-il. Mais peut-être n'est-ce pas si terrible, Anton ? »

Roumata se contenta de le regarder.

« Tu aurais dû liquider don Reba, dit tout à coup don Kondor.

— Comment ça liquider ? »

Des plaques rouges marbraient le visage de don Kondor.

« Physiquement ! » dit-il brutalement.

Roumata s'assit.

« C'est-à-dire... le tuer ?

— Oui ! Oui ! Oui ! Le tuer ! Le kidnapper ! Le destituer ! L'enfermer ! Il fallait agir et non pas consulter deux idiots qui ne comprenaient rien à rien !

— Moi non plus je ne comprenais pas.

— Tu le sentais au moins. »

Ils se turent.

« Quelque chose dans le genre de la tuerie de Barkan ? s'informa à mi-voix don Kondor en regardant ailleurs.

— Oui, à peu près. Mais de façon plus organisée. » Don Kondor se mordit les lèvres.

« Il est trop tard pour le liquider ?

— Aucun intérêt, répondit Roumata. Primo, on le liquidera sans nous, secundo, ce n'est pas utile. Il est entre mes mains.

— Comment cela ?

— Il me craint. Il devine que derrière moi se tient une force. Il m'a même proposé de collaborer avec lui.

— Oui ? grommela don Kondor. Effectivement, c'est inutile. »

Don Hug demanda en trébuchant sur les mots :

« Mais, camarades, vous parlez sérieusement ?

— Quoi ? demanda don Kondor.

— Eh bien !... Tuer, liquider physiquement... Vous avez perdu la tête ?

— Le noble seigneur est touché au talon... » murmura Roumata.

Don Kondor scanda lentement :

« Dans des circonstances exceptionnelles, seules les méthodes exceptionnelles sont efficaces. »

Don Hug, remuant les lèvres, les regardait l'un après l'autre.

« Vous... Vous savez jusqu'où vous pouvez aller comme ça. Vous... Vous le comprenez ?

— Calme-toi, je t'en prie, dit don Kondor. Il ne se passera rien. Parlons d'autre chose. Qu'allons-nous faire avec l'Ordre ? Je propose le siège de la province d'Arkanar. Votre avis, camarades, et rapidement, je suis pressé.

— Je n'ai aucun avis, objecta Roumata. Et Pachka à plus forte raison. Il faut demander l'avis de la base. Il faut s'orienter. Dans une semaine, nous nous retrouverons ici et nous prendrons une décision.

— D'accord. » Don Kondor se leva. « Partons ! »

Roumata chargea Boudakh sur ses épaules et sortit, don Kondor l'éclairait avec sa lampe de poche. Ils arrivèrent à l'hélicoptère, Roumata coucha le docteur sur le siège arrière. Don Kondor, se prenant les jambes dans sa cape et embarrassé par son épée, grimpa sur le siège du pilote.

« Vous ne pourriez pas me déposer chez moi ? demanda Roumata. Je voudrais dormir une bonne fois pour toutes.

— Bon, grogna don Kondor. Mais dépêche-toi, s'il te plaît.

— J'arrive ! » dit Roumata en courant à la cabane.

Don Hug était resté assis, les yeux fixés devant lui, se frottant le menton. Le père Kabani, debout à ses côtés, disait :

« C'est toujours comme ça que ça se passe, mon vieux. On fait de son mieux, et le résultat est

pire... »

Roumata attrapa pêle-mêle les épées et les bandoulières.

« Bon courage, Pachka. Ne t'en fais pas, nous sommes tous fatigués et énervés. »

Don Hug secoua la tête.

« Fais attention, Anton. Oh ! Fais attention ! Je ne parle pas pour M. Sacha, il est ici depuis longtemps, ce n'est pas à nous *de* lui faire la leçon, mais toi...

— Je veux dormir, voilà tout, dit Roumata. Père Kabani, soyez gentil, prenez mes chevaux et conduisez-les chez le baron Pampa. Je dois aller chez lui dans les jours qui viennent... »

Dehors, les rotors ronflèrent doucement. Roumata fit un signe de la main et sortit en courant. À la vive lumière des phares, les buissons de fougères géantes et les troncs blancs des arbres avaient un aspect fantastique et sinistre. Roumata se hissa dans la cabine et claqua la portière.

L'hélicoptère sentait l'ozone, le revêtement organique et l'eau de Cologne. Don Kondor décolla et prit la direction d'Arkanar. *J'en aurais été incapable en ce moment*, se dit Roumata avec une légère envie. À l'arrière, le vieux Boudakh mâchonnait tranquillement en rêve.

« Anton, dit don Kondor, je ne voudrais pas, heu... je ne voudrais pas manquer de tact, et ne crois pas que... heu... je veuille me mêler de tes affaires.

— Je vous écoute », dit Roumata. Il avait tout de suite compris de quoi il s'agissait.

« Nous sommes tous des "résidents", et tout ce qui nous est cher doit être ou bien sur la Terre, ou bien à l'intérieur de nous. Pour qu'on ne puisse nous le prendre ou en faire un otage.

— Vous parlez de Kira ?

— Oui, mon petit. Si tout ce que je sais de don Reba est vrai, le tenir en main est une entreprise difficile et dangereuse. Tu comprends ce que je veux dire...

— Oui. Je vais essayer de faire quelque chose. »

Ils étaient couchés dans l'obscurité, la main dans la main. La ville était calme. De temps à autre, à proximité, des chevaux hennissaient et piaffaient avec colère. Par moments, Roumata somnait dans le sommeil, mais se réveillait tout de suite, parce que Kira retenait sa respiration – en dormant, il lui serrait très fort la main.

« Tu as très envie de dormir, chuchota-t-elle. Dors.

— Non, non, parle, je t'écoute.

— Tu t'endors tout le temps.

— J'écoute quand même. Je suis très fatigué, mais j'ai encore plus envie d'être avec toi. C'est dommage de dormir. Parle, ça m'intéresse beaucoup. »

Reconnaissante, elle frotta son nez contre son épaule, l'embrassa sur la joue et lui raconta qu'un gamin du voisinage était venu la voir, dans la soirée, de la part de son père. Il était alité. On l'avait chassé de la chancellerie, et en guise d'adieu, rossé à coups de bâton. Ces derniers temps, il ne mangeait rien, il ne faisait que boire ; il tremblait, son teint était violacé. Le gamin lui avait dit aussi que son frère était venu, blessé, mais gai et ivre, dans un nouvel uniforme. Il avait donné de l'argent au père, avait bu avec lui. Il tenait des propos menaçants, disant que tout le monde y passerait. Il était lieutenant dans une section spéciale, et avait prêté serment de fidélité à l'Ordre. Son père lui faisait dire de ne venir à la maison sous aucun prétexte. Son frère avait menacé d'en finir avec elle parce qu'elle, « cette rosse rousse », s'entichait d'un noble.

Oui, pensa Roumata, *il est exclu qu'elle rentre chez elle. Elle ne peut pas rester ici non plus. S'il lui arrivait quelque chose...* À la pensée qu'il pourrait lui arriver malheur, son cœur s'arrêtait.

« Tu dors ? » demanda Kira.

Il revint à lui et desserra la main.

« Non, non... Et qu'as-tu fait encore ?

— J'ai mis de l'ordre chez toi. Quel fouillis ! J'ai trouvé un livre du père Gour. C'est l'histoire d'un prince qui aime une jeune fille, très belle, une sauvageonne. Elle était vraiment sauvage et croyait qu'il était un dieu, et pourtant elle l'aimait beaucoup. Ensuite, on les a séparés et elle est morte de chagrin.

— C'est un très beau livre.

— J'ai pleuré. J'avais tout le temps l'impression qu'il s'agissait de nous.

— Oui, c'est de nous. Et en général, de tous ceux qui s'aiment. Seulement nous, on ne nous séparera pas. »

*L'endroit le plus sûr serait la Terre, se dit-il. Mais que feras-tu sans moi ? Et que ferais-je ici sans toi ? On pourrait demander à Anka de devenir ton amie. Mais comment ferais-je ici sans toi ? Non, nous partirons ensemble. Je conduirai moi-même le vaisseau, tu seras à côté de moi, et je t'expliquerai tout, pour que tu n'aies pas peur, pour que tu aimes tout de suite la Terre. Pour que tu ne regrettes jamais ta terrible patrie. Parce que ce n'est pas ta patrie. Parce que ta patrie t'a rejetée. Parce que tu es née mille ans trop tôt. Bonne, fidèle, désintéressée... Des êtres comme toi, il y en a eu à toutes les époques de l'histoire sanglante de nos planètes. Des âmes claires, pures, qui ne connaissent pas la haine, qui n'admettent pas la cruauté. Des victimes, d'inutiles victimes. Bien plus inutiles que Gour le Compositeur ou que Galilée. Parce que les êtres comme toi ne sont pas des lutteurs. Pour être un lutteur, il faut savoir haïr, et justement vous en êtes incapables. Comme nous maintenant...*

Roumata s'assoupit de nouveau et vit tout de suite Kira au bord du toit plat du Soviet avec un dégravitateur sur la ceinture, et Anka, gaie et moqueuse, la pousse vers un énorme précipice.

« Roumata, j'ai peur.

— De quoi, mon petit ?

— Tu ne dis rien. Ça me fait peur... »

Il l'attira à lui.

« Bon, je vais parler, et toi, écoute-moi bien. Loin, très loin, derrière la saïva, il y a un château, inaccessible, menaçant. Il est habité par le gai, le bon, l'amusant baron Pampa, le plus gentil baron d'Arkanar. Il a une femme belle, gentille, une femme qui aime beaucoup Pampa sobre et ne peut pas souffrir Pampa ivre... »

Il se tut, l'oreille tendue. Il avait entendu un bruit de sabots, le souffle bruyant d'hommes et de chevaux. « C'est ici ? » demanda une voix brutale. « On dirait que oui... » « Halte ! » Des talons martelèrent les marches du perron, des poings s'abattirent sur la porte. Kira, frissonnante de peur, se serra contre Roumata.

« Attends, mon petit, dit-il en rejetant les couvertures.

— Ils viennent me chercher, dit-elle dans un murmure. Je le savais bien ! »

Roumata se libéra avec peine des mains de Kira et courut à la fenêtre. « Au nom du Seigneur ! criait-on en bas. Ouvrez ! Ou nous enfonçons la porte ! » Roumata tira le rideau, et la lumière dansante des torches entra dans la pièce. Une petite troupe de cavaliers s'agitait en bas, noirs, sinistres, avec des capuchons pointus. Roumata les regarda, puis examina le châssis de la fenêtre. Habituellement, il n'était pas mobile. En bas, on enfonçait la porte avec quelque chose de lourd. Roumata trouva son épée dans l'obscurité et frappa la vitre avec la poignée. Des éclats de verre plurent à grand bruit.

« Hé ! vous en bas ! cria-t-il. Vous ne voulez plus vivre ? » Les coups dans la porte s'arrêtèrent.

« Ils se trompent toujours, dit quelqu'un. Il est chez lui...

— Et alors ? Qu'est-ce que ça fait ?

— Ça fait que c'est la première lame du pays.

— On nous avait dit qu'il était parti et ne reviendrait pas de la nuit.

— Il vous fait peur ?

— Non, mais on ne nous a rien dit pour lui. On n'aurait pas été obligé de tuer...

— On le ligotera. Il faut le blesser et le ligoter ! Hé, là-bas ! Vous avez des arbalètes ?

— Pourvu que ça soit pas nous les blessés...

— Mais non ! Tout le monde le sait : il a fait vœu de ne pas tuer.

— Je vous abattraï comme des chiens », fit Roumata d'une voix terrible.

Kira vint se serrer contre lui. Il entendait son cœur battre à se rompre. En bas, on criait : « Enfonçons la porte, les gars ! Au nom du Seigneur ! » Roumata se tourna vers Kira, elle le regardait avec crainte et espoir. Des lueurs de torches dansaient dans ses yeux secs.

« Voyons, ma petite fille, dit-il tendrement. Tu as peur ? Tu as peur de cette racaille ? Va t'habiller. Nous n'avons plus rien à faire ici... » Il ajusta à la hâte sa cotte de métaloplast. « Dès que je les aurai chassés, nous partirons. Nous irons chez Pampa. »

Elle était debout près de la fenêtre. Des reflets rouges dansaient sur son visage. De la rue montaient des craquements et des halètements. Roumata avait le cœur serré de pitié et de tendresse. « Je vais les chasser comme des chiens. » Il se pencha pour prendre sa deuxième épée. Quand il se redressa, Kira n'était plus à la fenêtre. Agrippée au rideau, elle s'affaissait lentement.

« Kira ! » cria-t-il.

Un carreau lui avait transpercé la gorge, un autre la poitrine. Il la prit dans ses bras et la porta sur le lit. « Kira... », appela-t-il. Elle sanglota puis se détendit. « Kira... », dit-il. Elle ne répondit pas. Il demeura immobile quelques instants, ramassa ses épées, descendit lentement l'escalier et alla attendre dans l'entrée que la porte tombât...

# Épilogue

« Et après ? » demanda Anka.

Pachka détourna les yeux, se tapa sur les genoux, puis se pencha pour cueillir une fraise, sous sa jambe. Anka attendait.

« Après... Au fond, Anka, personne ne sait ce qui s'est passé après. Il n'avait pas pris son émetteur. Quand la maison s'est mise à flamber, les hommes du dirigeable de patrouille ont compris que ça allait mal ; ils sont tout de suite allés à Arkanar. À tout hasard, on a jeté sur la ville des grenades soporifiques. La maison finissait de brûler. Ils ne savaient pas trop où le chercher, puis ils ont vu... » Il hésita « Bref, on voyait où il était allé. »

Il se tut et lança des fraises dans sa bouche, l'une après l'autre.

« Alors ? demanda doucement Anka.

— Ils sont arrivés au palais... C'est là qu'on l'a trouvé.

— Comment était-il ?

— Eh bien... il dormait. Et tous les autres... étaient par terre eux aussi... Certains dormaient... d'autres... comme ça... On a trouvé don Reba aussi... » Pachka jeta un coup d'œil rapide à Anka, puis détourna les yeux. « Ils l'ont pris, Anton je veux dire, et ils l'ont ramené à la base... Tu comprends, il ne raconte rien. Il parle peu d'ailleurs maintenant. »

Anka, très pâle, très droite, regardait par-dessus la tête de Pachka le pré qui s'étendait devant la maison. Les pins bruissaient en se balançant doucement. Des nuages glissaient lentement dans le ciel d'un bleu éclatant.

« Qu'est-il arrivé à la fille ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit-il sèchement.

— Écoute, Pachka. Je n'aurais peut-être pas dû venir ?

— Penses-tu ! Il sera très content de te voir...

— J'ai tout le temps l'impression qu'il est caché dans les buissons, à attendre que je m'en aille. »

Il sourit.

« Ça non. Ce n'est pas son genre. Il ne sait pas que tu es là. Il doit être en train de pêcher, comme d'habitude.

— Et avec toi, comment est-il ?

— Normal. Il me supporte. Mais toi, c'est autre chose... »

Ils se turent.

« Anka, tu te rappelles la route anisotrope ? »

Elle plissa le front.

« Quelle route ?

— Anisotrope. Il y avait un sens interdit. Tu te rappelles, on était tous les trois ?

— Oui, je me rappelle. C'était lui qui avait dit qu'elle était anisotrope.

— Il y est allé quand même, et quand il est revenu, il nous a dit qu'il avait trouvé un pont détruit, et le squelette d'un fasciste enchaîné sur une mitrailleuse.

— Je ne me rappelle pas. Et alors ?

— Je pense souvent à cette route, dit Pachka. On dirait qu’il y a un lien... La route était anisotrope, comme l’histoire. On ne peut pas aller en arrière. Mais lui l’a fait. Et il est tombé sur un squelette.

— Je ne te comprends pas. Que vient faire là-dedans le squelette ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. C’est une impression. »

Anka dit :

« Ne le laisse pas trop penser. Parle-lui tout le temps. De choses sans importance. Pour qu’il discute avec toi. »

Pachka soupira.

« Je sais bien. Seulement... mes bavardages ne l’intéressent pas... Il m’écoute, il me sourit en disant : “Reste ici, je vais aller faire un tour...” Et il s’en va. Moi, j’attends. Les premiers temps, je le suivais, comme un idiot, sans me faire remarquer, maintenant, j’attends et c’est tout. Mais si toi, tu... »

Anka se leva brusquement. Pachka se retourna et se leva aussi. Anka, retenant sa respiration, regardait Anton venir à eux, immense, large, et le teint clair. Il n’avait pas du tout changé, il avait toujours eu l’air un peu sérieux.

Elle alla à sa rencontre.

« Anka, dit-il gentiment. Anka, ma vieille... »

Il tendit ses grands bras. Elle approcha timidement, mais recula tout de suite. Sur ses doigts... Non, ce n’était pas du sang, du jus de fraise simplement.

FIN

---

[1] « Et les entreprises, puissamment commencées, détournant leur cours, perdent le nom d’action. » (Shakespeare, Hamlet.)

[2] Jeu de mots : borov/verrat, bog/dieu. (N.d.T)